

ANNE F. GARRÉTA

La
Décomposition

roman

Grasset

OceanofPDF.com

ANNE F. GARRÉTA

La Décomposition

roman

Grasset

Anne F. Garréta

La décomposition

roman

Grasset

OceanofPDF.com

© Éditions Grasset & Fasquelle, 1999.

OceanofPDF.com

EN MÉMOIRE

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

« Trust a murderer for a fancy prose style. »
V. NABOKOV, *Despair*.

OceanofPDF.com

Kuk-kuk

Longtemps on a abandonné aux cocus pathétiques, effarés psychopathes, marginaux erratiques, proies de la compulsion – charnelle, sainte, guerrière, sordide –, aux pères de famille, bons maris, bons fils, bourreaux ordinaires que suscitent tocsin, fanfares et fureur de bien faire, le meurtre.

Il nous faut aujourd'hui l'audace de l'aller arracher à la fange où l'incurie criminelle l'a abîmé, l'extraire palpitant encore peut-être du sein de la vile multitude des bonnes volontés où il croupit et pulvérule. Monotone et grouillante reduplication ! L'humanité doit-elle se reposer sur son fumier et se contenter sur des pulsions anciennes de commettre sans cesse des crimes nouveaux ? Faut-il accuser le dessin ou le destin ? Est-ce notre âme qui n'est point assez hardie ? Mais pourquoi le viol, le poison, le poignard, l'incendie n'ont-ils encore brodé de leurs puissants motifs que l'effiloché canevas de fort piteux desseins ?

Trouées dans la pierre éclatante d'une façade ancienne, les tableaux de larges fenêtres aux vitres éblouies d'un soleil oblique. Le ciel, comme en des rectangles jumeaux placés sous verre par la clôture des huisseries, y fait de certaines croisées le cadre d'un monochrome d'un bleu plus profond que lui. Bleu qui s'obscurcit et vire au noir, pierre qui se grise, éblouissement qui s'éteint avec le soir tombant. Vitres au tain mystérieusement opacifié où se reflètent des fragments désorbités de la façade opposée : petits pans de mur jaune, éclats de miroir des croisées. Orientée au sud, l'exposition de cent tableaux abstraits ordonnés géométriquement autour de l'unique fenêtre aux persiennes closes.

Sur le trottoir opposé j'attends, tenant en cercle autour de moi le fil des rues, l'ordre des croisées et des songes. Dans le jour s'amuissant, parmi toutes les fenêtres éteintes au fond desquelles fuient et tombent en cendre les derniers ambres du crépuscule, je regarde sourdre entre les volets qui en pressent la pulpe d'abord pâle puis dorée toujours plus, entre les lames obliques qui en segmentent en barres d'or parallèles, la matière translucide et chaude, de la lumière.

Si hors la fiction il ne se rencontre point de crime parfait, c'est que les criminels n'en ont su s'appliquer à concevoir les principes. Quoi d'étonnant ? Ils laissent au petit bonheur et à leur médiocre malheur le choix de leur victime et le motif de leur outrage. L'intérêt et la chance se disputent le gouvernement de leurs entreprises... De là vient qu'on les prend ou qu'on ne les prend pas, par un hasard ou par une logique simples, qui croise ou remonte le cours obscène de leur inspiration. Devenus criminels comme on tombe amoureux, par la force de l'occasion, la faiblesse de l'invention et la puissance de la gravité qui règle l'orbite de nos passions, ils s'imaginent reconnaître, là où n'aura jamais lieu qu'une déflagrante conjonction de deux corps propulsés aveugles selon les lois d'une uniforme et indifférente mécanique, une attraction inouïe, un sens singulièrement exceptionnel, le signe d'une prédestination.

Une voiture a passé dans la rue tous feux éteints. Les yeux levés vers la fenêtre et son lumineux grillage d'or, je demeure là à guetter l'ombre qui se profilera derrière, que la croisée s'ouvre et, se penchant sur l'appui pour repousser les volets, à contre-jour un corps apparaisse.

Ressort fatal que ce cercle d'habitudes qui bande le cœur de l'homme et se dévide imperturbable, entraînant le balancier de passions où s'engrènent les rouages de nos actes, et qui nous éprend de tel, et de tel autre nous aiguillonne à devenir le bourreau. Au premier coup de couteau, de minuit ou de foudre, le criminel et l'amant estoquent ou se toquent aussi sûrement que jaillit des kitsch tréfonds d'une horloge jurassienne le grotesque coucou.

Au mieux, les cœurs sarcastiques troqueront-ils le coucou contre le kuk-kuk et iront, les yeux bandés soigneusement (crainte sans doute que l'aveuglement vienne à manquer), un revolver au poing, pousser dans l'obscurité d'une chambre close des cris de pendule et tirer au jugé, s'évertuant à échanger avec un autre aveugle ironique les douze coups d'un minuit contingent.

De quelle masse ou densité extrême ne nous faudrait-il pas jouir, nous dont le cœur s'évide indéfiniment, pour incurver à notre endroit l'entour, pour infléchir ne serait-ce qu'imperceptiblement l'uniforme détermination qui régit jusqu'à nos désordres ? Quel grain de sable saura enrayer la débandade de cette inexorable spirale d'acier qui cercle notre cœur, et

mettre fin à ces tics atroces, à ces taquineries comiques qui égrènent notre moi ?

Il faut concevoir des crimes exorbitants.

La lumière du dedans dévalera la façade, déroulant jusqu'à son pied un tapis au centre duquel figure sur fond d'or l'ombre portée de la silhouette découpée là-haut dans l'encadrement.

Lever le bras, aligner œil, mire et corps noir interposé devant la lumière tout en pressant la détente jusqu'au point où le chien reste – le temps d'ajuster une dernière fois la cible – suspendu au bord de basculer avant qu'une ultime et légère contraction de l'index l'envoie percuter. Et parte le coup dans la nuit comme une soie qui se déchire.

L'authentique meurtrier sera celui qui, sachant différer dans son crime du haïssable petit moi civil, parviendra à délier ses œuvres de ses impulsions ; renonçant à les exprimer dans ses meurtres, il échappera aux ornières du désir mortifié, aux orbites du ressentiment qui dictent et signent si manifestement les carnages informes de bouchers hâtifs et finissent inéluctablement par les trahir. Et moi, je soutiens que le moi qui s'escrime à écrémer l'état civil pour lui proprement enfin faire concurrence ne peut plus être le moi que nous manifestons tous les jours dans notre vie sociale, dans nos habitudes et dans nos vices.

Aspiré par son ombre dont il va rejoindre remplir la découpe, le corps a chu dans la lumière. Les jalousies qu'il repoussait s'en sont allées battre contre le mur et reviennent en grinçant s'immobiliser mi-closes. Entre les bras de leur ombre projetée au sol, le corps gît. Et lorsque du pied en passant j'en aurai fait rouler la tête de côté, elle ne me présentera qu'un visage dévasté par la balle et par la chute : strié d'obliques lumineuses, le masque indéchiffrable de sang luisant et d'obscurité terne, aux yeux désorbités, de Swann.

Œdipe & Amok

Que serait alors la perfection dans le crime ?

Mon prédécesseur des Williams Lectures (dévolues au meurtre considéré comme un des beaux-arts et publiées pour la première fois en 1827 par Thomas de Quincey) pouvait croire encore en un genre de perfection esthétique somme toute classique (quoique intestinement colonisée déjà par les vers solitaires du romantisme). La qualité du sujet, la composition de la scène, son éclairage, la poésie, le sentiment... tout cela, d'un tableau ou d'un meurtre, entraînait en l'appréciation de l'amateur. L'ère des beaux-arts est révolue cependant et quelle œuvre aujourd'hui pourrait se soutenir encore des seules grâces accidentelles qu'ils déployaient ? Il en allait, selon les amis de la Société pour l'Encouragement du Meurtre, de ce dernier comme des statues, tableaux, oratorios, camées, intaglios dont l'époque faisait sa délectation. Qu'eussent-ils fait d'urinoirs, carrés noirs, pianos préparés, dessins mescaliniens, crucifix dans un bain de pisse ?

Certes, la tendance à l'évaluation critique et esthétique des incendies et des meurtres est universelle. Mais, conclure de son universalité à son immuabilité, il y a là un pas que mon devancier a franchi trop vite en postulant à cette évaluation esthétique un fondement dans les appétences *spontanées* de l'esprit humain abandonné à ses seules lumières. La faim n'explique pas la gastronomie. Les moralistes l'ont assez seriné : la spontanéité n'est que nature *seconde*. Le jugement critique et esthétique n'est point fixé une fois pour toutes. Chaque œuvre nouvelle, chaque crime nouveau le modifie. Corollaire dévastateur d'une loi que mon prédécesseur reconnaissait pourtant déjà et selon laquelle chaque meurtrier crée le goût en vertu duquel il doit être apprécié.

Comment l'imitation des Anciens pourrait-elle dès lors seoir encore à notre millénaire nouveau ? Qu'est-ce que la perfection contemporaine dans le meurtre ? Que devrait être un meurtre pour accéder à la perfection d'œuvre moderne ?

Il arrive aujourd'hui encore qu'on s'expose à plagier *l'Orestie* et qu'une famille entière soit le théâtre d'une tragédie grecque. Mais de tels meurtres ne se donnent guère plus que dans les provinces. Au mieux, le meurtrier

enthousiaste adaptera sa dramaturgie au goût du jour et c'est en costume de ville, sur fond de friche industrielle, qu'il déploiera les prestiges de la fatalité.

Le meurtre automatique et ses cadavres exquis, qu'un moment on crut frappés du sceau de la plus exigeante modernité, de même ont vécu. Descendre dans la rue, kalachnikov en main, et tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule, il y a dans cette méthode quelque chose qui pue l'inspiration. C'est un art tout d'épigones, et indiscernable d'ailleurs de cette obscénité, une *cause*.

Œdipe ou Amok : vieille psychologie ! Un art qui ne serait jamais sorti de l'orbite d'un assujettissement à la raison, et ce jusque dans sa frénésie, la déraison... La première tâche du meurtrier moderne dans sa quête de perfection consiste à démonter ce vieux ressort, la psychologie.

Car que fait la police ? Investigations scientifiques, empreintes, ADN, interconnexions de fichiers... Croyez-vous ? Exquises fioritures qui en tous crimes crapuleux à la rigueur font merveille, mais prouesses ancillaires surtout, qui ne servent qu'à prouver, laborieusement, la conjecture policière, accréditer le roman du détective. Car Sa Majesté la psychologie trône encore et toujours, troisième œil au front serein de l'aveugle Loi, inusable ressort de l'intrigue. À moins d'une raison, si déraisonnable fût-elle, à moins d'un rapport mesurable selon la si simple géométrie des passions – trahison, ce triangle infernal ; envie, cette asymptote tantalissante ; intérêt, ces parallèles qui ne se joignent pas même à l'infini ; jalousie, ce cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part – la police est impuissante, sauf à tomber sur un de ces artistes brouillons que le remords affole, que l'aveu tarabuste.

Dans l'immense majorité des cas (lisez les annales), on n'assassine que des gens qu'on connaît : faiblesse déplorable de l'invention... Les seuls crimes à sembler résister tant soit peu à l'investigation sont fruits du hasard, de la rencontre fortuite : hapax qui ne prouvent rien. Pour peu qu'ils fassent série, c'est alors l'évidence de l'obsession présidant à la sélection des victimes (sexe, âge, géographie, sociologie...) ou les habitudes techniques du tueur (lisez, encore une fois, les annales : un boucher ne découpe pas sa victime ainsi que l'anatomise un chirurgien, un charpentier ou un mathématicien. Le métier, jusque dans le violon d'Ingres se décèle...) qui le trahissent et amènent son arrestation. Il aura certes beau jeu plaider

l'aliénation, le tueur n'aura-t-il pas prouvé sans appel avoir jusque dans ses actes déments échoué à échapper à cette malédiction : être lui-même, encore et toujours, dans cette inextirpable racine d'habitus, de compétences et de réflexes, de compulsions et d'inclinations. Fatale déclinaison d'identité jusque dans le délire...

Entre Y l'assassiné et X l'assassinant doit exister un lien, un lien motivé. Cratylisme insigne ! Lequel fait d'ailleurs bon ménage avec son avers : l'arbitraire de l'assassinat et ses praticiens frénétiques. Qu'importe, puisqu'ils mettent une même inconscience à l'exécution de leur crime et à la préservation de leur sûreté. Ainsi vont les assassins modernes, ballottés entre Charybde et Scylla, entre déterminisme et arbitraire. S'ils échouent, qui s'en étonnera ?

Je plaide, moi, pour l'immotivation du meurtre comme d'autres avant moi pour l'immotivation du signe, laquelle n'implique pas, fort au contraire, que la langue ne parle pas du monde, mais plus ironiquement qu'elle ne lui ressemble pas.

Que sert de s'échiner à perfectionner les accessoires, la mise en scène lorsque c'est la poétique elle-même qui pêche ? N'est-il d'ailleurs pas axiomatique qu'à bétonner ses alibis et s'encombrer de précautions minutieuses le tueur se charge plutôt qu'il ne s'exonère ? L'acte ! l'acte ! la performance ! les assassins de roman n'ont que cela en tête : s'affubler de masques, tirer les rideaux, minuter les entrées et les sorties, maquiller les crimes, régler les éclairages... Illettrés calligraphes, singes dactylographes, gribouilles scénographes...

Juge-t-on d'ailleurs jamais les meurtriers sur leurs actes ? Non point. Mais sur leurs raisons, préméditations, l'état de leur psyché... Tout cela est pesé, rationné, commensuré, expertisé... Atténuation, exténuation, aggravation : ce qui les damne ou les acquitte est cela même qui motiva leur acte et facilita leur inculpation.

L'impulsion ordinaire de nos passions est une abominable machine qui nous pousse à commettre et ratiociner des scénarios criminels mal formés : leur forme apparente trahit à la simple inspection de la scène et de la victime leur motivation profonde. Transparence paradoxale de ce que l'on se plaît à tenir pour l'acte obscur entre tous.

Il nous faut donc raisonner nos raisons et assurer à nos meurtres l'impersonnalité rigoureuse d'une contrainte. Le meurtre est un processus gouverné par des règles : l'art réside dans l'invention concertée et systématique de règles nouvelles, et non dans notre soumission à un code ordinaire des passions ou de l'imitation qui a nom vulgaire « inspiration » et n'excède jamais le degré de subtilité d'une simple signalétique. Là se trouvera la perfection : un meurtre ainsi conçu saura alors dissimuler la forme sous-jacente de son concept. C'est une des tâches de cette poétique nouvelle que de rompre la domination des *motifs* sur l'esprit criminel.

Mais quelle difficulté à fonder un art du meurtre qui fasse l'économie de la notion de motivation ! La loi incarne depuis son origine, ou plutôt depuis l'origine de la réflexion sur la loi, la croyance en des sujets plus ou moins constants. Un grand psychologue ne soutenait-il pas il y a trois siècles déjà que les crimes sont le meilleur miroir de la psyché humaine et que l'analyse exacte de la motivation des meurtres ferait mieux connaître que toute autre chose les opérations de la psychologie ? Cela de la bouche d'un homme dont l'éloquent érudit des Williams Lectures soulignait, non sans ironie, que quoiqu'il n'ait pas été assassiné (comme ce devrait être le destin glorieux de tout grand psychologue) il mourut, pourrait-on dire, pour partie de la peur qu'il avait de l'être et pour partie de la vexation qu'il ressentait à ne l'être pas. Car soyez assuré qu'un homme qui se dit psychologue et à la vie de qui on n'ait jamais attenté ne vaut rien. Lisez les autorités en la matière : « Je sais que si j'étais fou, et depuis quelques jours interné, je profiterais d'une rémission que me laisserait mon délire pour assassiner avec froideur un de ceux, le médecin de préférence, qui me tomberait sous la main. » Pourquoi donc attendre d'être fou ? Et une fois fou, attendre encore cette *rémission* ? Tant d'inconséquence étonne. C'est ainsi qu'on voit des stoïques profès reculer l'échéance jusqu'à trop tard, et arrivés au dernier période supplier alors qu'on ait pour eux le courage qu'ils n'eurent pas. Et c'est une objection irréfutable de plus (s'il en était encore besoin) à l'encontre de la psychanalyse du docteur Freud que bien qu'il ait porté partout sa gorge 83 années durant, nul (et pas même parmi ses patients) n'a condescendu à la lui trancher.

La forme même d'un meurtre ordinaire est caractéristique et signalétique de son auteur. Sujet, circonstances : le tableau signe et désigne son auteur en vertu de la motivation partout apparente dans la composition. Pour moi, je ne partirai donc pas des motifs pour accomplir mon œuvre

criminelle en leur laissant libre cours ; plutôt, j'obtiendrai les composants d'un meurtre par la décomposition (*Zerfällung*, pour les pédants – s'il s'en trouve encore parmi les lecteurs de fictions frivoles et d'anecdotes cruelles) d'une œuvre donnée.

Le lecteur s'interloque de mes considérations de méthode ? Il s'irrite de ce qu'il prend pour des digressions, des disquisitions oiseuses ?

Patience, voici venir le temps des assassinats.

« Swann » fait ici son entrée solennelle par la porte du crime, porte dérobée, qui donne sur un escalier de marbre, mais crasseux. « Swann » monte l'escalier comme l'ont monté bien des victimes. Tombeaux – cendres, neutralité. Je récite la prédiction et fais le geste. L'infini sort du hasard que vous avez nié. « Swann » ignore que son destin s'accomplit à cet instant ; mais j'ai la pure certitude logique que le meurtre va faire de lui, en vertu d'un baptême de sang, Swann.

Un livre est un grand mausolée où sous les noms qui ornent la plupart des phrases, nul corps ne repose. Où sont les cendres passées ? Cher Swann, si je ne puis, comme Dieu à l'heure de la résurrection ou d'éminents critiques à bout de glose, rameuter des quatre coins de l'horizon et du fond des phrases la chair disparate dont vous a abstrait votre auteur, voulez-vous cesser d'errer de page en page comme ces ombres au bord de l'Achéron qu'Ulysse, cet hypocrite lecteur mon frère, vient interroger et qui n'ont pas de voix pour lui répondre ? Ceux qui croyant vous prêter corps dans leur monde s'amuse à dire de tel de leurs amis, assidu au bordel comme au musée, « mais c'est un vrai Swann ! » (tout comme du médecin qui leur révèle, pauvres poulets crédules, la vérité de leurs entrailles, « notre Du Boulbon » ; ou encore du vieil oncle homosexuel qui dissipe l'héritage auprès de gigolos, « ce Charlus au petit pied ») ne font que reproduire votre dispersion et votre errance.

Hors la fiction, il ne se trouve point de crime parfait ? Loin de conclure de cette maxime à la fictivité (et donc à l'inexistence) du crime parfait, je l'entends littéralement comme l'aveu de sa facticité. Pour d'un crime faire une œuvre, il est nécessaire et suffisant de s'en remettre à une fiction pour régler cette transcréation que sera le crime.

Qu'est-ce qu'un roman ? Une suite de cases appelées phrases où sont piqués parfois, tels des papillons, des noms ; un univers ordonné, en

quelques points duquel des noms dénombrables sont fixés et auxquels, la plupart du temps, lecteurs sceptiques que nous sommes devenus, nous dénions d'une main toute existence, toute référence, et de l'autre, superstitieux subreptices, nous accordons un soupçon de substance.

Qu'est-ce que le monde ? Un ensemble désordonné de corps innombrables dont la plupart du temps nous ne connaissons pas les noms. Car le monde n'est plus le Monde, c'est-à-dire le Grand Monde, lequel était à vrai dire tout petit.

Qu'attendons-nous pour donner des corps aux noms errants de la fiction et célébrer les baptêmes de sang du meurtre sériel ?

Le meurtre est nécessaire. La littérature l'implique, qui multiplie les fantômes de substance. Il serre de près la phrase d'un auteur, se sert de ses structures, transfigure un nom, transverbère un corps.

Lecteur, tu me trouves obscur encore ? Faut-il vraiment tout t'expliquer ?

Il s'agit par cet alliage sanglant d'un nom et d'un corps, d'un personnage de roman et d'une personne réelle que forgera le meurtre, de faire coup double, et double grâce. D'une part dépeupler selon un principe formel, impersonnel, le monde ; d'autre part décomposer un trop long roman en en effaçant les personnages.

La grammaire est notre seul guide dans la quête de la forme criminelle parfaite. Je m'astreins à ne choisir mes victimes que selon l'opération d'une de ses règles cardinales : l'accord en genre et en nombre, accompli entre les vivants qui peuplent le monde et les personnages qui défilent dans la *Recherche du Temps perdu*. Cette règle d'accord sera ma loi, le principe, la focale de mes meurtres. Je m'en remets à la Sainte Grammaire pour bien former mes propositions criminelles, car pour moi, je me méfie de moi-même, ai appris à me méfier de mes passions c'est-à-dire de la suffisance de mes raisons.

Mais pourquoi ce roman-là ? Parce que, l'avez-vous assez soupiré, frivole lecteur, la vie est trop courte et Proust est trop long. Nous y reviendrons.

Pour l'heure, prenez, lisez. À la trente-septième phrase du roman paraît ce nom : « M^{me} de Saint-Loup ». Maintenant, postez-vous une après-midi en quelque point stratégique d'une métropole quelconque (la salle des pas perdus d'une gare, l'axe d'un tourniquet du métro, la terrasse d'un café

faisant l'angle de deux avenues...). Comptez les corps. Le trente-septième à passer devant la mire que vous vous serez choisie sera le bon. Accord en nombre. À présent, examinez : est-ce un passant ? est-ce une passante ? C'est un passant ? Vous finissez de lire tranquillement votre journal, vous commandez un autre café, allumez une clope et renoncez au meurtre pour ce jour-là. C'est une passante ? Bingo ! accord en genre. Un pacte thanatographique vous lie à la syntaxe : elle gouverne votre volonté. Vous voici dans l'obligation d'exécuter l'entité amphibie surgie à l'interface de la fiction et du monde : « M^{me} de Saint-Loup. » Vous avez jusqu'à l'aube. Après quoi le charme se dissout, le carrosse retourne à la citrouille, les morts-vivants à leur cercueil et « M^{me} de Saint-Loup » à l'anonymat et au décharnement. Autant ne pas la perdre de vue. Vous vous levez, vous lui emboîtez le pas, vous attendez l'occasion propice, vous la précipitez s'il le faut. Au couteau, au revolver... tout cela est réglé d'avance au gré des contraintes supplémentaires de l'œuvre.

« M^{me} de Saint-Loup » ne présente aucun des traits que le roman prête à M^{me} de Saint-Loup ? C'est bien là le clou ! L'identité s'opère en vertu non pas d'une ressemblance mais d'un baptême résultant d'un calcul. Ne savons-nous pas depuis longtemps que le visage d'une passante n'est qu'un espace vide sur lequel joue tout au plus le reflet de nos désirs ?

Meurtre accompli vous rentrez chez vous, tranquillement.

Faut-il vraiment justifier ce dernier adverbe ? Le lecteur s'insurge et se refuse à me croire sur parole ? Soit. Il y a de cela peut-être dix ans, un homme fut égorgé au vu et su de tout un wagon de métro par un inconnu. L'égorgeur s'en fut à la station suivante ; sa victime tituba du wagon sur le quai où elle expira, exsangue. Pas un passager ne bougea. Pas un ne répondit à l'appel à témoins de la police. À la même époque, en une autre ville d'un autre continent, un homme fut abattu en bas de chez lui alors qu'il s'apprêtait à passer un coup de téléphone depuis la cabine publique du coin. Il venait d'emménager dans ce quartier calme et cossu ; sa ligne n'était pas encore installée. La rue résonna des coups de feu. Il était huit heures et demie du soir en été. Toutes les fenêtres étaient ouvertes. Toutes les télés étaient branchées. Les résidents dirent ensuite avoir cru à un feuilleton policier un peu mouvementé qui passait ce soir-là sur l'une des 666 chaînes de ce quartier intégralement câblé.

Vous rentrez donc chez vous. Tranquillement.

Vous allumez votre ordinateur. Sur le disque dur, un fichier contient le texte complet d'*À la Recherche du Temps perdu* en version électronique spécialement encodée, minutieusement étiquetée. En trois coups de souris et quelques prestidigitations de clavier vous écrasez toutes les phrases en lesquelles il est fait référence – que ce soit sous les espèces de son nom ou des hypocrites pronoms dont il s'affuble – à un personnage dénommé M^{me} de Saint-Loup.

De bonheur, vous allez vous coucher.

Par la façon à la fois fortuite et inévitable dont la victime a été rencontrée, il s'agit de nier la subjectivité comme méthode criminelle dans la décomposition du roman et le dépeuplement du monde. À moins que l'on ne me surprenne en flagrant délit et qu'un témoin n'ait le courage d'arrêter ma fuite, qui me prendra? Je confie à la grammaire et à la lâcheté du genre humain ma sûreté. Quelles plus puissantes garanties d'impunité imaginer? Il faudrait pour m'interpeller un témoin qui fût un héros de roman, ou pour m'inculper un flic qui ne fût pas psychologue mais linguiste...

Le dépeuplement criminel du monde dans sa logique interne exige la neutralité du moi meurtrier et la décomposition du roman dans une algèbre intime de la langue. Quant à l'œuvre criminelle, elle est la disparition réglée des corps au gré du langage de la fiction. C'est dans cette extériorité du langage seulement que les identités peuvent être décantées et leur immotivation rendue intelligible.

Qui me reconnaîtrait dans mes crimes? Qui saurait à la vue des cadavres que je sème désigner l'auteur des crimes? Pour être parfait le crime doit se dispenser du nom. Au pire envisagé-je de jouir de la pure identité impersonnelle que dispense parfois l'art: une identité sans nom. De même que certains tableaux anciens que les historiens regroupent sous une attribution qui n'est pas un nom, l'intégrale de mes meurtres pourrait finir par disparaître à l'analyse, et la sagacité d'un amateur lucide y découvrir le chiffre formel, l'équation d'une suite thanatopoïétique d'un genre inédit qui, mieux qu'une analogie de trait ou de motif, signe énigmatiquement un œuvre feint. Et de même que l'on parle du Maître du Retable de la Sainte Madeleine, ou qu'on parlait encore – avant sa malheureuse trahison – d'Unabomber, je voudrais être connu sous une analogue désignation: « Le Maître de la décomposition du *Temps perdu*. »

Cela est hélas bien improbable, à moins que je n'y mette du mien et ne m'abaisse à planter quelques indices dans mes tableaux... Que je m'amuse par exemple à semer des petites madeleines sur les lieux de mes crimes... Là encore, le pharisaïsme moderne (car il n'y a plus de philistins, cela n'est que trop sûr : les mâchoires d'ânes des successives avant-gardes ont eu raison d'eux) est un talisman peut-être inexorable. Si je dis madeleines, au mieux on me croira de Commercy, peut-être apprenti pâtissier, au pire on imaginera que c'est là le prénom de ma mère, que je présente tous les symptômes d'un complexe du Petit Poucet, ce qui ne serait pas sans expliquer ma vocation d'ogre... Et je soupirerai en vain après le Docteur subtil qui saurait reconnaître au moins dans mon insistante madeleine l'allégorie et le témoin de la résurrection. Mais Œdipe a dès longtemps terrassé Lazare, et l'angoisse de castration remplacé pour notre plus grand confort la hantise de notre mortalité. Nous allons mieux depuis, car si la probabilité est effrayante qu'un jour nous descendrons au tombeau, celle d'y descendre eunuque est infime.

Nous sommes saufs.

OceanofPDF.com

Vocation

Longtemps je me suis consumé de bonheur aux récits de duels, de massacres, de tueries. Parfois l'attente d'une péripétie que j'espérais sanglante me tenait éveillé si tard que l'aurore s'avancant à travers les rideaux de la fenêtre, bombant leurs plis, descendant dans leurs fentes, me trouvait en train de me dire : « encore un mort... » Mes yeux se fermaient malgré moi. Je ne cessais pas cependant en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions prenaient un tour particulier ; il me semblait que j'étais moi-même ce dont parlait l'œuvre : une crypte, un triangle amoureux, le duel à mort entre l'amant et sa rivale.

Mon imagination, enflammée à la lecture de fables criminelles, de contes cruels, de romans noirs que je dévorais dans mon lit était un kaléidoscope où tournaient sans fin des chevaliers errants à la robe rouge, à la figure pâle et mélancolique, d'une essence surnaturelle qu'aucun obstacle n'arrêtait dans leurs affreux desseins, dans leur quête sinistre.

Lorsque dans mes rêves quelque mauvaise fée à la robe orangée, à la ceinture bleue et à la cravate mauve, éprise pour moi d'un soudain caprice m'entraînait en me tenant par la main au long de l'obscur galerie des glaces où elle gardait suspendus à d'énormes hameçons les cadavres ensanglantés de ses amants assassinés, et m'invitait à lui dire le sujet des mauvaises actions que j'avais conçues, je prenais conscience que si je voulais pouvoir accéder jamais à l'univers diapré, merveilleux, de lanterne magique, du crime, il était temps de savoir ceux que je comptais commettre. Mais dès que la fée me le demandait, tâchant de trouver une victime à qui je pusse faire supporter une haine infinie, mon esprit s'arrêtait de fonctionner, je ne voyais que le vide devant mon attention. Je sentais que je n'avais pas le génie du mal – ou peut-être, une inhibition morale l'empêchait de naître. La fée, le rêve s'évanouissaient. Et soudain réveillé, dans la nuit, dans l'obscurité de ma chambre et la tiédeur de mon lit, il me semblait que j'existais de la même façon que les autres hommes, que je vieillirais, que je mourrais comme eux, et que parmi eux j'étais seulement du nombre de ceux qui n'ont pas de disposition pour tuer.

Quelquefois, comme à Caïn naquit d'Ève un Abel, un frère naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de mon oreiller. Formé de l'étreinte dans lequel je le tenais, je m'imaginais que c'était lui qui m'étranglait. Mon corps qui sentait dans le sien ma propre violence voulait s'y cramponner, je m'éveillais. Le reste des humains m'apparaissait comme bien indifférent auprès de ce frère que j'avais manqué étouffer il y avait quelque moment à peine ; ma gorge était encore serrée de sa prise, mes mains crispées par la résistance de son cou. Si, comme il arrivait quelquefois, il avait les traits d'un garçon que j'avais connu dans la vie, j'allais me donner tout entier à ce but : le retrouver et l'égorger. Peu à peu son souvenir se décomposait, j'avais oublié la victime de mon rêve. Et lorsqu'au hasard d'une cour de récréation elle se représentait à moi, elle me paraissait alors comme le reste des humains, prosaïque et déchue de cette proximité haletante qui dans la chambre obscure du rêve m'avait donné puissance de lui vouloir mal.

Prestige du meurtre ! Il y avait toujours eu en moi un personnage qui savait, plus ou moins bien, meurtrir, mais c'était un personnage intermittent, ne reprenant vie que quand se manifestait quelque fantasmagorie particulière qui ranimait comme d'un coup de fouet sa cruauté. Alors le personnage se mettait à vouloir mal, mais en vertu d'un certain rapport seulement, de sorte que la vindicte n'en profitait pas.

Aussi, découragé, je renonçais à jamais à la violence, malgré les affronts que me prodiguaient journellement mes camarades. Le sentiment intime, immédiat que j'avais du néant de ma haine et de l'inanité de ma vengeance prévalait contre toutes les insultes mortifiantes dont on pouvait m'abreuver.

Combien il me paraissait alors affligeant de n'avoir pas de disposition pour la violence et de devoir renoncer à être jamais un assassin célèbre. Les regrets que j'en éprouvais, tandis que je m'en retournais par les rues le soir après l'école, me faisaient tant souffrir que pour ne plus les ressentir, de lui-même, par une sorte d'inhibition devant la douleur que me causait ma pusillanimité, mon esprit s'arrêtait entièrement de penser aux viols, aux assassinats, à cet avenir enchanteur et cruel sur lequel mon humanité m'interdisait de compter. Alors, tout à coup, une altercation entre automobilistes, une querelle d'ivrognes sur un trottoir, l'écho d'une scène de ménage par une fenêtre grande ouverte me faisaient m'arrêter par une

envie particulière qu'ils me donnaient et aussi parce qu'ils avaient l'air de receler, au-delà de ce que je percevais, quelque chose qu'ils invitaient à venir partager, et que malgré mes efforts je n'arrivais pas à atteindre : le secret du mal. Comme je sentais que cela se trouvait en eux, je restais là, immobile sur le trottoir à regarder, à écouter, à tâcher d'entraîner mon esprit à l'insulte ou aux coups. Et s'il me fallait poursuivre ma route, je cherchais à les retrouver en fermant les yeux, au risque de me faire renverser. Je m'attachais à me rappeler exactement le chapelet d'injures, la bordée de coups de poing, la volée de claques, qui sans que j'en pusse tirer inspiration m'avaient semblé si directs, si naturels, prêts à me livrer ce dont ils n'étaient que la traduction en actes. Certes, ce n'étaient pas des contemplations de ce genre qui pouvaient me rendre l'espérance que j'avais perdue de pouvoir être un jour meurtrier, car elles étaient toujours liées à quelque parole ou geste particuliers, dépourvus de valeur proprement criminelle. Mais du moins elles me donnaient une envie irraisonnée, l'illusion d'une sorte de férocité, et par là même me distraient du sentiment de ma pitié que j'avais éprouvé chaque fois que j'avais cherché une inspiration blasphématoire ou cruelle pour un grand crime de sang. Mais l'effort de traduction était si ardu, que m'imposait la contemplation de ces scènes de brutalité ou d'abjection, que je ne tardais pas à me chercher à moi-même des excuses qui me permissent de me dérober à ces efforts et de m'épargner cette fatigue.

Alors je ne m'occupais plus de cette chose mystérieuse qui s'exprimait en coups et en insultes ; bien tranquille puisque je la ramenaient chez moi, protégée par le revêtement de scènes au cœur desquelles j'étais assuré de la retrouver intacte, comme ces poissons que l'on transporte de la mer à l'étal du marché dans un linceul de glace. Une fois à la maison je songeais à autre chose et ainsi s'entassaient dans mon esprit le reflet d'un clochard ensanglanté dans la vitrine d'une boucherie, une obscénité, un bris de vaisselle sur le carrelage, une porte qui claque, bien des fragments de scènes différentes après la fonte desquelles il y a longtemps que s'est décomposée la violence pressentie que je n'ai pas eu assez de volonté pour m'assimiler.

Une fois pourtant – maman m'avait envoyé chez l'épicier du bout du quai chercher des œufs pour notre dîner – j'eus une impulsion de ce genre et ne l'abandonnai pas sans un peu lui donner libre cours. Au coin de notre

rue, alors que je débouchais sur le quai, j'aperçus sur le trottoir d'en face, au pied du parapet, deux clochards en train de se battre, et j'en éprouvai d'un coup cet appétit féroce qui ne ressemble à aucun autre. En constatant, en notant la série des coups qu'ils se portaient, le titubement de leurs deux corps sonnés par l'alcool et la grêle de poings, l'ensanglantement de leurs faces, je sentais que je n'allais pas au bout de mon appétit, que quelque chose derrière ce pugilat, derrière ce sang, quelque chose qu'ils semblaient contenir et dérober à la fois me faisait signe, et m'invitait moi aussi à la violence.

J'avais comme à mon habitude envie de simplement garder en réserve dans ma tête les masses enchevêtrées de cette échauffourée ignoble et de n'y plus penser maintenant. Et il est probable que si je l'avais fait, cette querelle des deux clochards serait allée à jamais rejoindre tant de claques, d'injures, de brutalités et de gnons que j'avais distingués des autres à cause du désir obscur qu'ils avaient suscité en moi, et que je n'ai jamais poursuivi. Mais au retour de l'épicerie, par bonheur, ils étaient encore là. L'un tirait violemment sur la manche de la veste de l'autre ; l'habit, à demi en lambeaux déjà, se déchirait avec des craquements sinistres ; une moitié resta entre les mains de l'assaillant et l'autre sur le dos de sa victime. Mais un troisième larron, tout vieux et tout sec, accourait déjà de l'autre bord du canal, boquillonnant et tricotant des cannes dessus le pont pour venir les rejoindre et se placer en face de son camarade que l'on dépouille, et par une manœuvre hardie lui disputer son reste de vêtue.

Je fus alors la proie d'une impulsion qui n'existait pas pour moi l'instant d'avant et qui se matérialisa par le fourmillement dans mes bras d'une énergie prête à exploser. L'appétit de férocité que m'avait fait tout à l'heure, sur le chemin de l'aller, éprouver ce spectacle s'en trouva tellement accru que pris d'une sorte d'ivresse, j'éviscérai les deux boîtes qu'avait avec précaution disposées l'épicier au fond de mon panier et me mis à catapulter, à travers quai, et de toute la force de mon bras, un à un, les douze œufs qui s'abattirent sur mes trois cloches abasourdies, roulées à terre et l'une à l'autre agrippées si bien que tantôt l'une tantôt l'autre émergeait de la mêlée, agitant encore des loques ensanglantées. Je les vis alors, péniblement se remettre sur leurs jambes et après quelques gauches trébuchements de leurs silhouettes tordues et bossues, se serrer les unes contre les autres, glisser l'une derrière l'autre, ne plus faire contre le parapet verdâtre et

luisant du canal qu'un seul épouvantail sanguinolent et dépenaillé, et se carapater dans la nuit.

À ce moment-là, quand j'eus balancé dans le caniveau mes boîtes vides, je me trouvais si heureux, je sentais que mon exploit m'avait si bien débarrassé de ces clochards et permis d'accéder à la férocité dérobée derrière eux, que je m'écriai dans mon enthousiasme en brandissant mon panier d'osier : zut, zut, zut, zut !

Mais en même temps je sentis que mon devoir eût été de ne pas m'en tenir à ces mots opaques et somme toute bien innocents, et de tâcher de voir clair dans mon ravissement. J'avais goûté enfin au crime...

À mon retour à la maison, sans œufs ni sous, je dus faire à ma mère un mensonge : l'épicerie était fermée... – Mais où étaient les sous ? – Par étrange, perdus en route... – Où donc avais-je traîné ?

Mon crime me mena au mensonge, mon mensonge à l'invraisemblance la plus funeste, et c'est elle sans doute qui me valut d'être envoyé au lit sitôt le dîner fini, privé de l'habituel baiser vespéral de ma mère...

La belle affaire !

Divagations

Je n'ai jamais marqué de talent pour le crime. Bien au contraire. J'ai pressenti très tôt mon absence de disposition pour le meurtre : j'ai dit déjà comment, enfant, lorsqu'il m'est arrivé d'être en butte aux traits de camarades, de souffrir de tourments infligés par des maîtres, j'ai dû conclure à l'impossibilité de me venger et renoncer à rêver d'exactions brutales et consolatrices.

Un détour est donc nécessaire pour rendre sensible le retors cheminement en moi de l'idée de meurtre.

Il y a de cela quelques années (peu importe combien), me trouvant désœuvré et sans plus d'attache sur le bord d'océan où l'enchantement d'une histoire m'avait déposé, je fus la proie d'un besoin panique de m'embarquer, naviguer. Manière de chasser le spleen, réguler l'humeur que j'éprouvais de n'oser descendre dans la rue et méthodiquement chercher querelle aux passants.

Janvier est le plus cruel des mois : infiltré dans mon âme il m'arrêtait à toutes les devantures de pompes funèbres, en station devant les cercueils, les couronnes, les pauvres stèles de marbre et leurs moralités légendaires.

Toutes les rues de cette île où je demeurais mènent, à droite, à gauche, à un bord d'eau, et sur ces rives, débouchant de toutes les avenues, ruelles, allées, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, comme magnétiquement attirés, des milliers de mortels, des foules entières se précipitent, droit sur l'eau comme pour s'y jeter. Rien ne contente leur passion que l'extrême limite de la terre ferme. Là, enfin ils s'arrêtent. Adossés, amers, aux pilotis des quais où nul navire ne vient plus aborder, postés au bout des jetées pourries semées de cratères d'où rejaillissent en écume les vagues qui en battent, ébranlent l'assise en dessous, ils se tiennent comme autant de sentinelles, perdus dans des rêves d'océan, à guetter le flot qui viendra les rompre. Et l'eau, avec le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon, s'assombrit et se mêle de nuit.

Comme eux transfixé, je subissais l'irrésistible attraction des rives, sachant par surcroît qu'à des mélancolies analogues à la mienne les vieux

livres ne prescrivent qu'un remède : prendre la mer. L'idée fait en nous encore l'émotion déferler par vagues et s'efforcer à des imaginations de naufrage. Mais l'idée de mer et de marin ne nous évoque plus que l'idée de meurtre. Le meurtre se présente alors avec la précision d'une image et d'une sensation : des passants que l'on décapite, la volupté de rompre ces crânes, boîtes à la symétrie mathématique, pour en presser et vider comme un pot de fard gisant au pied d'un mur la gelée d'ambre grise et blanche, cocon filamenteux où se foment, fantôme impalpable comme un effluve, mirage monstrueux comme un Léviathan, le ver immatériel d'un soi.

Un jour que j'errais ainsi par les rues, en route vers le bord d'abîme frissonnant du mascaret où mes pas ne manqueraient pas de me ramener, je rencontrai sur le trottoir au pied d'un étal de poissonnerie une truite échouée. Elle n'était pas morte, s'efforçant par contractions saccadées et brusques secousses de tout son corps vers le caniveau. Personne hormis moi ne semblait avoir remarqué sa fuite. Le trottoir était mouillé, glissant de la fonte d'un transparent tapis de glace pilée que les poissonniers avaient répandue là. Sur les pavés inégaux, la truite agonisait, l'arc-en-ciel de son ventre terni, ses ouïes s'écarquillant, ses nageoires se convulsant, inutiles. Toute sa pauvre chair s'asphyxiait, tendue obstinée pourtant encore par un instinct plus ancien qu'elle, dans la direction de la plus grande pente, celle du ruissellement des eaux. Quel souvenir d'azur profond enivrait dans ses affres la truite ? Quelle vision de fraîcheur et d'éblouissante lumière insistait dans son acharnement éperdu à rejoindre le caniveau ? Quel rêve de baptême la lavant des ordures du pavé, quel rêve de désaltérante amertume flottait encore dans les replis de ses branchies desséchées par l'air étouffant ? Mais chaque sursaut qu'elle refaisait sur le pavé lui restait inutile. Le caniveau où la mémoire atroce et mystérieuse l'appelait était une flaque d'eau stagnante et infecte qui ne s'écoulait pas même jusqu'à la bouche d'ombre par où rejoindre les canaux envasés de boues fécales de la Venise souterraine qui double par en dessous toutes les villes de l'Occident. Elle n'atteindrait jamais ce sombre fleuve d'enfer qui collecte et charrie dans sa grande pitié et putréfaction les poissons morts et les eaux usées pour les rendre à leur mer natale.

Je me dirigeais chaque soir, à l'heure où l'enchantement de ma mélancolie menaçait divagation, vers la grande gare centrale. J'en arpentai longtemps la salle des pas perdus. Une nuit très tard, à l'heure où la gare allait fermer et où déjà la police tel le cordon de feu d'un front d'incendie chassait devant elle le troupeau hagard des mendiants, des clochards et des malades qui tout le jour y avaient trouvé un asile contre le vent qui balaie les rues et glace les corps, un rêve aussi peut-être de départ et du bercement d'un train, je vis au long de l'escalier que je descendais courir une traînée d'un rouge obscur et luisant qui rehaussait la pâleur des degrés de pierre. Au bas de la volée de marches m'attendait une de ces silhouettes que les enquêteurs de la brigade criminelle tracent à la craie sur le sol autour des membres d'un homme mort de mort violente, et qu'ils abandonnent derrière eux après qu'ils ont emporté le cadavre et dénoué les rubans de plastique de couleur vive dont ils forclosent la scène. Seule était demeurée la figure vide et derrière elle, déployée en cascade sur les marches, la traîne comme d'un souverain à son couronnement, non plus de la belle pourpre inaugurale et vive du sang répandu, mais de ce cramoisi gluant qui vire au noir sitôt qu'exposé hors le secret des artères.

Poussière de craie, chiffant un néant qui cherche à gonfler la bulle, la fine membrane blanche qui l'enclôt, délinéant une part de nuit obscure et contournée sur le fond d'une nuit d'asphalte plus vaste, ligne hâtive silhouettant une absence et que les passants indifférents crèvent, emportent et dispersent à la semelle de leurs souliers.

Au bas de l'escalier cruel, la ligne de craie blanche délimitait le pourtour fossile d'une mare qui se serait asséchée, où le sang en caillant aurait reflué loin des bords anciens et ne forme plus qu'une flaque de peu d'étendue.

Machinalement, accablé par la morne errance et la perspective d'une morne nuit, je franchis le rivage crayeux et entrai dans son halo nocturne ; et d'abord, comme pour en tester la température on trempe son pied dans une eau inconnue, je fus, l'instant d'enjamber la rive, en dehors et en dedans. À cet instant où ma semelle avait touché l'asphalte, j'avais tressailli. Une horreur abrupte m'avait envahi qui, de la même façon qu'opère la mort, insinuant en nous un poison délétère, me rendait soudain poignantes les vicissitudes de la vie, sensibles ses désastres, atroce sa brièveté. Et je m'éprouvai médiocre, contingent, mortel comme jamais encore.

D'où avait pu me venir cette hantise ? Je sentais qu'elle était liée à l'entrée de mon corps dans l'aura de la figure de craie, mais qu'elle l'excédait infiniment. D'où venait-elle ? J'entre tout entier, à pieds joints dans la silhouette, je fais un pas en direction de son cœur desséché. Il n'y a rien de plus dans la dernière enjambée, plutôt moins d'horreur que dans la première. C'est ainsi qu'au premier contact d'un liquide glacé le corps se hérisse avant que, les frissons s'espaçant, bientôt tout entier plongé dans l'océan il ne connaisse plus de différence avec lui ; il pourrait boire la tasse sans suffoquer à ce breuvage.

Je demande à mon corps un effort de plus, de ramener encore une fois l'impression qui s'enfuit ; je sors du contour de craie puis y replonge à nouveau en un mouvement rétrograde ; je sens tressaillir en moi quelque chose qui perd pied, voudrait sombrer, quelque chose qui cherche à s'ancrer ; je ne sais ce que c'est, mais cela coule lentement ; j'entends la rumeur du ressac interrompu.

Certes, ce qui s'efforce à sombrer ainsi au fond de moi, ce doit être le spectre attaché à cette silhouette de craie au cœur de laquelle j'ai pénétré, et qui lié à elle tente de s'infiltrer jusqu'à mon cœur. Mais il est trop léger, lesté de trop peu de présence, trop vide de qualités pour s'approfondir en moi. Pure absence de souvenirs : je ne me rappelle rien de qui fut là et dont ne subsiste que la figure vide et la muette loque de pourpre. Une enjambée m'a propulsé à sa place, mais de cette rencontre nul paysage d'âme n'a surgi, lié à lui : l'assombrissement seul de l'horizon. Nulle identité qui pourrait contre la mienne s'échanger ; figure abstraite sans forme ni voix ni solidité et vers laquelle dix fois je me penche en vain pour lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de son double de chair évanoui, lui demandant de m'apprendre quel visage fut le sien, quel nom.

Elle n'arrivera jamais jusqu'au profond de mon cœur se loger, cette épave que le lacs d'un rivage de craie a échoué à arrimer à moi. Mais quand d'une identité défaite rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, après la disparition des œuvres, eux aussi, plus distincts mais plus vides, plus muets, plus éphémères, plus fragmentaires, les contours et les marqueurs s'estompent aussitôt, comme des silhouettes, égrenés, abrasés, égrisés, dans l'indifférence de tout le reste, répandant avec l'exténuation des linéaments qui le retenaient l'abîme immense de l'oubli.

Qui n'a vu dans les villes ces copies de tableaux célèbres, aux couleurs criardes, aux traits grossièrement accusés, que des artistes-mendiants esquissent à la craie à même le pavé des quartiers passants et que, la nuit venue, le copiste désertant son œuvre, on foule aux pieds : Vénus et Jocondes effilées, dont le sourire bave et s'élégit sur un menton qui s'écaille et s'écharne, regards qui s'éraillent, épandent et ruissellent avec la pluie qui vient ?

OceanofPDF.com

L'ancre

Quartiers de gares : bars borgnes, sex-shops aux vitres aveuglées, arcades de jeux comme autant de cavernes béantes. La plus obscure de toutes était un antre ouvert sur la rue et dont même le vent d'hiver engouffrant des tourbillons de neige jusqu'au pied de la première rangée de consoles et de flippers était impuissant à dissiper la puanteur de dopes grillant éternellement au coin de lèvres desséchées, les remugles de sueur et de carie, les relents d'alcool éventé qui stagnaient entre les trois murs de béton brut, sous le plafond bas. Cendre et poisse troublent jusqu'aux vitres, aux écrans des machines. Les mégots croupissent dans les flaques, s'y gorgent de boue, de bière avant de s'éventrer sous le piétinement des joueurs. La nuit, du dehors, on ne voit dans des lueurs de forge et de fournaise que des ombres s'agiter au fond de la caverne. Obscurité mouvante, inquiète, traversée d'éclairs, de clignotements, d'incendies réverbérés sur les murs, les visages. Éclats stroboscopiques, flammes livides, fumées : l'apocalypse au fond d'un aquarium.

Au-dedans, Babel enroule, tournoyant en une double révolution, flux de langues, flux d'électrons. Toutes les machines rugissent en même temps, voix sardoniques et désincarnées : injonctions, prophéties, menaces, venues du tréfonds des cercueils de bois alignés debout, rangés couchés contre les murs. À ces proférations d'outremonde, les enfants errants et brutaux qui viennent, le visage perdu dans l'ombre de leur capuche monacale, nourrir les machines de leur obole ou parfois leur ouvrir sauvagement les entrailles à coup de tournevis, répondent par des obscénités, des insultes et des juréments, des claques et des coups de pied.

Entre deux falaises de façades à la perspective épurée, entre les carcasses de voitures calcinées, dans le lancinement des sirènes, des brutes casquées courent, slaloment, bondissent... fire ! fire at will ! larguent grenades, bombes incendiaires, balles traçantes... it is midnight Doctor Schwartzer... la maison hantée va fermer ; le portillon des montagnes russes se referme ; Minotaure s'endort au centre de son labyrinthe, gueule ouverte, mâchoire décrochée, digérant ses billes ; le billard vibre et trépide à ses ronflements... go for the kill ! doigt sur la gâchette, ce sont des chargeurs

entiers de balles que l'on vide... dumdum... des blessures écarlates et noires éclatent dans les chairs superbes... fauche les hordes à l'assaut... full throttle... mugissement du F-15 Strike Eagle catapulté par la fronde... bottom of the first stanza... le moment de lui en coller une dans le muflle ; tir tendu... take off! toboggan pour l'enfer... pédé... take off! now! cabrer la bête... stalling! stalling! l'azur, l'azur... mais la ligne d'horizon partage un unique azur, en haut et en bas... la vague de plein fouet... dead on arrival... de près on leur voit le blanc des yeux quand ils déferlent avant d'exploser en charpie de chair inhumaine... one down.

Finish him!

Dehors dans la nuit rouge, un réverbère à arc soudain disjoncte, engloutit des pans entiers de la rue... ball locked... bille à bille, animez la statue, cette extraterrestre sensualiste moulée nue dans une armure de métal éblouissant... missile armed... dont la bouche est un trou, l'œil un trou encore... radar locked... collimateur, ratatat du canon... stand by to fire... traînée fulgurante dans l'azur ; un ver à soie qui se décoconne... Ariane ma sœur... l'impact a troué l'empennage ; vrille mortelle et stridente... going! going! gone... grimpe la rampe, fonce dans le labyrinthe des glissières, la toile, le château de l'araignée... surrender now ! au bazooka contre le flanc des chars... armour, armour...

What do I love? And where are you?

Les façades sont en feu, les cadavres jonchent les trottoirs grêlés de mines, les morts pendent, penchés à mi-corps aux fenêtres... sniper! elle sent, elle ouvre les yeux, elle voit, elle se meut... rounding third base... la créature nourrie de vos précieuses billes vous les rend toutes, au centuple, lorsqu'à l'ultime coup tiré dans la cave ouverte entre ses cuisses d'acier... collect all bonuses... un séisme secoue la machine et fait flasher spasmodiques les étoiles au ciel naïf où sont comptabilisés vos exploits... hyper-space ahead... un vaisseau spatial explose au ralenti dans l'éther ; – et l'Aquilon encore sur les débris... target acquisition... munitions, kérosène embrasent le désert, calcinent l'air... struck out... peut-on s'extasier dans la destruction... shoot to kill... se rajeunir par la cruauté?

Zap!

Chacun, perdu dans son corps à corps, est seul et l'horreur ou le triomphe qu'il fomenté dans le secret des circuits ou sous vitre ne lui est pas spectacle. Il est personne et c'est à lui que parle la voix, pour lui que sifflent

sur sa tête ces bombes et ces balles. Il aime les tableaux hallucinés, fantasmes, écrans vidéo souillés de crachats, bannières alphanumériques flashant contre la nuit, enluminures fluorescentes ; les scénarios éculés, l'anglais de rengaine, clips porno sans con ni tête, illustrés de caserne, contes initiatiques, BD de l'enfance, refrains obscènes, rythmes obsédants. Flippers, simulateurs de combats aériens, de match de baseball, guérillas célestes, blitzkrieg urbains, quêtes et duels jasant ensemble et déflagrent à jets continus autour de lui. Voix, bruits, échos du dedans, d'alentour, du dehors, partition d'opéra fabuleux, reflets étales, éclairs par vagues le touchent, refluent, ricochent et ripent dans son crâne où la rumeur enfle, martèlement sourd, écume.

Les hélicoptères bombinent, se dérobent derrière les gratte-ciel, surgissent vrombissants, crachant des roquettes... powerplay... les basses continues des boîtes à rythmes ébranlent le béton sous nos pieds... hit the clock ! au-delà de notre monde il en existe un autre, sa doublure, dans lequel les lois de celui-ci n'ont plus cours... hit the clock ! où les aiguilles des horloges... you miss... pute ! tournent à l'envers, où un piano mécanique... shoot the player ! convenablement déglingué... you missed... fuck you ! à la rengaine aigrette, vous accordera des millions innombrables... all targets up... l'accès au Nirvana par une rampe dérobée, un ressort caché qui vous propulse dans un kaléidoscope fantastique... my name is Hal... ou encore, que dalle, zilch, rien, niet, zip, nihil, des nèfles, nada de nada... enculé ! dehors des voitures passent, radio à fond la caisse, à faire trembler la caisse, à ébranler toutes les vitres des cercueils peinturlurés d'inscriptions mystiques, de pictogrammes ésotériques, icônes primitives ; ou encore un ghetto blaster porté à bout de bras... blast da monster... un moteur de grosse cylindrée que l'impatience du feu rouge emballe... ten seconds to annihilation... un chapelet de bombes à fragmentation, cratères, corps carbonisés... cry uncle... sillage lumineux... incoming SAM ! évadé ! évadé ! étincelles et fumée dans le cockpit...

Hit !

Graal, ce claquement sec dans le ventre de la caisse... une seconde vie, qui sait, cette promesse électronique faite à notre corps et à notre âme virtuels : cette promesse, cette démente ! l'élégance, la science, la violence... losing altitude... mais c'est le sol qui monte... mayday ! mayday ! accélération, écran noir du blackout... crash ! 3 minutes de vie éternelle, conquises dans le déluge de balles d'acier prises au piège d'un nid

de bumpers... ground ! ou encore acquises par couloirs engouffrés, cibles dégomées... blooper ! la somme des péchés qui s'affiche au tableau tout enluminé de la vision infernale qui préside à cette quête... get the gold... dehors les néons clignotent, les écrans publicitaires géants, les loupiotes des devantures... two balls... un homme, le visage caché dans l'ombre de son capuchon de moine... swing it, lefty... défonce à coups de batte de baseball la vitrine d'un prêteur sur gages... one strike... cascade cristalline du verre brisé et l'alarme déclenchée qui hulule, stridente dans la nuit...

Top of the fourth canto.

À force de lui bourrer le buffet la machine a tilté avec un érailement de pick-up dérapant sur les sillons d'un vieux vinyle... lose it all... à moins que touché de la grâce mystérieuse accordée par le fantôme tapi dans les entrailles de la machine, inscrutable loterie... vultch ! nettoyage des rues au lance-flammes... whoosh... commandos traqués dans les entrepôts, les palais ruineux... nuke'em ! carnage cosmique... finish him ! sauvés quels que soient vos mérites ; sauvés ou damnés par vos mérites...

Play again...

Mais les tourments de la prédestination et les scrupules de la balle qui hésite à l'orée du couloir de la mort... nel cieco mondo... et les affres de l'enfer où toutes sont recueillies, recyclées et réinjectées pour la rédemption prochaine... hurl the bitch... à la pointe du diamant, l'arc décrit par la batte – et la parabole de la balle qu'elle décoche... homer ! la foule hurle... fire at will ! longtemps demeure errant dans Ilion en flammes, palais dans la lumière fuligineuse... foui ! hurlements quand la viande saigne, que le blindage, l'armure se trouent sous la morsure répétée des impacts... hitchhiker by the side of the road... au long des toboggans, aux détours des labyrinthes, à la croisée des trajectoires se rencontrent d'étranges messagers de l'envers du monde... riders on the storm... du dehors, du fond de la nuit vient l'écho de sirènes qui en se rapprochant se décalent du grave vers l'aigu ; freins qui crissent, tôles entrechoquées ; illuminations des gyrophares rouges, bleus, blancs jusqu'au fond de l'antre... aura nera... des flics, flingue de gros calibre au poing, matraque à la ceinture, accroupis derrière leurs portières, encerclent la carcasse emplâtrée dans la façade, aboient des ordres dans le haut-parleur de leur voiture...

Go to the next level.

OceanofPDF.com

Mortel K.

C'est là, me croirez-vous, que je passais alors mes nuits. Dans l'ancre, moi aussi, je succombais à ce vertige de deviser contre la machine. Celle qui avait ma prédilection raconte une histoire si vieille, et toujours la même : chanson, encore une fois, de la plus haute tour d'un château où est retirée telle belle dame sans merci ou monstre mélancolique et sanguinaire, on ne sait... Il faudrait y atteindre pour le savoir.

D'épreuve en épreuve, de combat mortel en combat mortel, j'épuisais mes nuits à l'assaut du château du terrible Westwest. Ma quête visait à ce but digne de toute patience et de toute vertu : l'atteindre, le combattre et le défaire. Dans le lointain de l'écran on discerne l'unique tour de son château. Tout autour volettent des nuées de corneilles auxquelles les hoquets de l'animation (la puce, sans doute, manque un peu de puissance...) prêtent les brusques saccades d'un vol de chauve-souris.

Mais que de duels, que d'adversaires à abattre avant que d'y parvenir... Après avoir déposé vos quelques pièces dans la bouche du monnayeur, la machine vous introduit en personne à votre champion dans les ordalies virtuelles qui vont s'ensuivre. On aime dans l'adversité à pouvoir s'encourager ou se gronder comme on le ferait un autre : dans leur délicatesse très grande, les programmeurs ont prévu cela. Le chevalier immaculé, aux biceps saillants, au crâne rasé, au torse nu et tout entier tatoué d'arabesques folles, sentences barbares, à peine a-t-il surgi à l'écran qu'une voix blanche, sans timbre, articule : « Call me Joseph. »

Successivement vous affronterez dans une constante lumière de crépuscule : parmi les masures d'un pauvre village au pied de la colline où s'érige le château, Gardana, redoutable combattante vêtue d'une tunique rouge et munie toujours d'un éventail derrière lequel, coquette, elle cache son visage ; sur la route qui mène au pont, les jumeaux Arthur et Jérémie, à la chevelure de serpents qui leur retombe sur la face et la dissimule (nul besoin de les tuer tous deux, à peine l'un est-il touché que l'autre dépérit : merveilleux effet de la sympathie) ; plus loin, Momus l'insaisissable, au masque de comédie ; Giza, au masque de chat ; aux portes du château, Schwartzer et son masque de fer, brandissant dans son poing énorme le

trousseau de clefs dont il se plaît à vous défoncer la figure. Une fois au-dedans du château, la taille et la puissance de vos adversaires vont croissant monstrueusement. Sordini d'abord qui ne se présente jamais à vous que de profil ; Klamm ensuite tout de noir vêtu et enturbanné, dont les doigts se prolongent en griffes d'acier coupantes comme des rasoirs ; puis Galater dont la mâchoire est de glace ou peut-être de diamant ; Westwest enfin, que peu ont vu, de leurs yeux vu, mais dont on sait qu'il ne possède pas moins de quatre paires de bras (c'est pour mieux vous étreindre, ô mortels !).

L'agilité de vos adversaires est prodigieuse, et la variété de leurs bottes secrètes. Vous vous battez à poings nus et savez bondir tel un ninja fabuleux d'un bord de l'écran jusqu'en son milieu pour décocher vos coups. La combinaison des touches et du joystick que présente le tableau de contrôle vous permet d'émuler tous les coups d'un syncrétisme original de kung-fu, taekwondo, jujitsu, etc. – et les parades. Votre triomphe est d'arracher à vos adversaires le masque qui toujours – fût-il de fer, d'écaille, de soie ou de plume – vous dérobe leur visage. Face de rat, face de lèpre, de loup ou de vérole suintante, crâne et tête de mort sans chair ni peau, poulpe gélatineux... Klamm seul échappe à tout dévoilement : à peine en avez-vous fini avec lui et vous approchez-vous pour l'exécuter qu'il s'évanouit et se morphe en Galater.

Mais ce qui fait pour les simples mortels que nous sommes une grande part de l'attrait de ces duels successifs, fors le plaisir de rouer les félons de coups bas, la morgue de les défaire, et la souffrance d'un combat qui vous arrache (cela est visible à l'écran) des grimaces et des larmes de sang (à chaque impact, moite gouttelettes jaillissent), c'est la terreur et la pitié qu'inspirent les fins si singulières que chacun nous inflige. Alors que tu te tiens là, boxeur groggy et défait, ton vainqueur, à l'injonction de la même voix sans timbre qui se matérialise en lettres de feu au-dessus de ta pauvre marionnette démantibulée – FINISH HIM ! –, ton vainqueur t'achève selon une méthode à la fois originale et personnelle qui est son triomphe, sa signature et ta douleur. Et tu ne peux qu'assister, impuissant et plein d'effroi, au supplice exquis de ton exécution.

Gardana fait la révérence et se relevant, d'un coup de son éventail lancé tel un boomerang, te décapite. Ta tête s'en va rouler au loin tandis qu'un geyser jaillit à la verticale de ton cou coupé, retombe en fontaine pourprée sur ton corps titubant jusqu'à ce qu'exsangue, et ta tunique teinte tout entière, il s'effondre à terre, présentant à tes yeux en un raccourci digne des

vieilles peintures de l'Occident la tranche incarnate de ton col. Pauvre Joseph...

Finish him ! Arthur et Jérémie s'empareront de toi et t'écartèleront ; au-dessus de ton tronc grotesquement effondré sur la terre du chemin, ils brandiront tes membres, bras et jambes aux articulations sanguinolentes.

Momus d'un uppercut monstrueux t'enverra valser au ciel pour mieux, et de plus haut, choir dans le gouffre qu'enjambe le pont aux anciens parapets ; au fond, des pieux acérés t'attendent où tu t'empaleras avec un long hurlement, parmi les cadavres grimaçants, contordus et transpercés des téméraires qui t'ont précédé sur le chemin du château.

Giza dans son antre sordide se métamorphose en un chat énorme qui bondit et de ses griffes lacérant ta poitrine t'écorche vivant jusqu'à ce qu'il ne reste, debout et dégouttant de sang et de lymphe, que lambeaux illisibles et chair écarlate ; alors, ton bourreau se dissout dans l'air, et ne demeure suspendu au mitan de la caverne que son sourire.

Finish him ! Des plis des vêtements de Schwartzer une nuée s'élance et sur ton corps endolori fait un noir corset de mites poudroyantes jusqu'à ce qu'en poussière tu tombes, petit tas que de son souffle puissant ton bourreau disperse.

Dans les étouffantes galeries et antichambres du château où Sordini t'a traqué, son haleine t'enveloppe, des langues de feu te rôtissent et consomment jusqu'au squelette, tas d'osselets qui s'effondre à genoux et enfin une absence de nez dans la poussière... Mais est-ce bien Sordini, qui ainsi à une extrémité de l'écran se dérobe à ta poursuite pour réapparaître dans ton dos à l'autre extrémité ? Non, c'est son double indiscernable, Sortini. L'un toujours fait son entrée par la droite et l'autre par la gauche : comme ils ne se présentent jamais à l'écran que de profil, on a imaginé qu'ils ne sont que les deux tessères d'un seul et même adversaire qu'une fatalité ancienne a sagittalement scindé, et que la honte qu'ils en gardent prévient d'exhiber leur coupure. Sache que Sortini t'exécutera, lui, non par le feu mais par le fer : un sort analogue au sien tu connaîtras, lorsque tes deux moitiés, chacune de leur côté s'écarteront pour chacune de leur côté choir, et te laisser loisir de contempler le spectacle de ton irréparable schize. Pauvre Joseph...

Dans le souterrain gluant où entre les piliers, sous d'obscures frondaisons minérales, de tous côtés s'ouvrent des boyaux voûtés, Klamm

le superbe s'approche de ta carcasse vacillante et d'une main ferme t'arrache du visage la peau comme un masque ; elle pend en loque à ton cou, mais derrière elle, il n'y avait rien : à la place de tes orbites absentes brillent deux braises jaunes, phosphorescentes sur le fond d'encre d'un caveau.

Galater au fond du puits d'oubliette où il t'attendait de toute éternité, de son souffle glacial te congèlera en un bloc de givre translucide, puis, tournoyant, te brisera d'un coup du tranchant de son pied décoché : tu es de verre et t'éparpilles en cascade d'éclats dont les arêtes accrochent la lumière qui tombe d'en haut.

Quand Westwest en a fini de t'étouffer dans l'étreinte monstrueuse de ses huit bras, quand de ses poings comme des enclumes il a fini de tirer de ta poitrine ces martèlements caverneux de gong et de timbales, t'enserrant toujours, te pressant toujours entre ses six bras énormes, de ses deux mains les plus délicates il s'applaudit de sa victoire et c'est entre ces deux mains que ton crâne éclate ; ta cervelle en rejaillit, ce paquet blanc, vert et gras, jusque sur ses babines que Westwest purlèche alors de sa langue rose, tendre et bifide de serpent...

Hélas pauvre Joseph... tant de fois achevé, successivement et à répétition décapité, écartelé, empalé, écorché, pulvérisé, carbonisé, schizé, défiguré, éclaté, décervelé... Ce n'est rien : j'y suis ; j'y suis toujours. De toutes ces agonies, une obole supplémentaire à la bouche de la machine suffit à te relever et faire passer derechef le sombre fleuve qui cercle l'empire de Westwest. Cela est sans fin, comme l'espérance de la résurrection qui te donnerait le corps vraiment glorieux dont tu imagines qu'il t'attend, passé la porte de la plus haute chambre de la plus haute tour.

Sur ce qui s'y trouve, nous n'avons que des conjectures, des rumeurs. On ne sache pas que quiconque ait jamais réussi à triompher de Westwest. Et combien sont-ils vraiment à être allés assez loin pour le rencontrer en combat singulier ? Sur les réseaux cependant où s'entreglosent les mortels fanatiques, parmi les enseignements des maîtres, les listes de bottes secrètes, la généalogie de tous les démons, dragons et donjons virtuels, il y a des pages entières dévolues à l'exégèse des mystères de la chambre haute et de ce qu'elle renferme. Quel mortel pourrait se vanter d'y avoir pénétré, tant on sait que sont exponentiellement difficiles les épreuves qu'il faut

surmonter pour arriver au pied de l'escalier qui y mène ? Qui pourra jamais franchir le seuil de cette ultime chambre ? Et qui pourrait jurer d'ailleurs qu'elle n'est pas vide ?

Les programmeurs qui ont compilé le code de cette quête sont tenus au secret. Eux-mêmes ignorent les arcanes des épreuves qu'ils n'ont pas écrites. On dit que le programmeur en chef, celui qui conçut la tour et anima Westwest, le cerbère qui veille à son pied, est mort, emportant son secret dans la tombe. Car voilà, le programme est crypté, et le chiffre en est si puissant, la méthode si originale, que nul n'est parvenu à en briser le sceau, et lire comme à livre ouvert les dernières lignes de la chanson de la plus haute tour...

Voici ce que l'on raconte cependant à leur propos, quoique ce ne soient sans doute que délires de joueurs qui se vantent et se bercent d'opéras graveleux.

On raconte que celui qui aurait réussi à défaire au pied de l'escalier de la tour le terrible Westwest (et pour cela il faudrait savoir échapper à son étreinte monstrueuse, car il est certain qu'on ne s'en défait pas, une fois pris à son piège) soudain comme par enchantement se retrouverait tout en haut, au seuil de la chambre. La porte s'en ouvre et joie, larmes de joie, découvre, nue et enchaînée, gisant parmi les débris, les ordures et les flaques de bière, cette idole, yeux noirs et crin jaune, la belle dame interdite. Elle est toute à vous, et sans presque de lumière : face cendrée, bras de cristal. Alors, dit-on, les touches qui lançaient vos poings et vos pieds, le joystick qui animait vos bonds de tigre perdent soudain leurs habituels effets ; vos réflexes de tueur et de karatéka qu'ils contrôlaient doivent se plier maintenant à un kamasutra inconnu dont nul ne connaît les règles d'enchaînement et de composition. Ou bien, comme le spéculent certains, est-ce le programme qui se substitue à votre volonté et, automate triomphal, vous meut comme en rêve, jusqu'à vous accoupler à la prisonnière ? Il faut supposer en tout cas que la durée et la substance de votre plaisir dépendront de la valeur dont vous avez fait preuve pour parvenir à elle, et de l'énergie qu'il vous reste après tant de combats (votre score et vos réserves de puissance ne s'affichent-ils pas en permanence en haut de l'écran ?). Une chose est sûre, dit la légende, vous assisterez impuissant à votre triomphal coït. Vos foutaises ont cet effet extraordinaire qu'elles déchaînent la Belle Dame. Vos reins à peine se cambrent-ils dans un spasme ultime qui affole le joystick dans votre main, que ses liens se rompent et que son étreinte autour de votre râble se referme,

qu'elle vous retourne comme crêpe; ses griffes cherchent votre poitrine, en fouillent la chair à la recherche du cœur qu'elle vous arrache avec un cri qui glace les sangs jusque dans la plaie béante. Et lore, la Belle Dame, au bourdon farouche de cent sales mouches, le dévorera, pantelant.

Car elle est sans merci...

Vraiment.

Est-ce que l'on prie la Dame sans merci ? Qui ne rêve pourtant de la pouvoir baiser impunément ? Mais qui saurait survivre à l'enchantement et à l'horreur de la chambre de la plus haute tour ? Quel mortel n' imagine pas en secret pouvoir découvrir la secrète combinaison de mouvements qui déjouerait la cruauté de la tant belle pute, et émouvoir plus que sa chair meurtrière ? Ah ! pouvoir revenir au jour, le front encore rouge du baiser de la Reine ! Heureux Joseph...

OceanofPDF.com

Watchman, what of the night ?

Durant le vol qui m'emportait loin de l'île, la pensée de mon absence de dons criminels que j'avais cru découvrir jadis dans la cour de récréation, sur le chemin de l'école, que j'avais reconnue avec plus de tristesse encore lors de promenades particulièrement propices au passage à l'acte, dans des quartiers déserts et excentrés où il m'arrivait de croiser un homme dont j'avais rêvé me venger, et que j'avais identifiée peu après en lisant quelques pages d'un roman policier à la vanité, au mensonge du crime et à la fictivité du crime parfait, cette pensée, moins douloureuse peut-être, plus morne encore si je lui donnais comme objet non ma propre impuissance mais l'inexistence de la perfection à laquelle j'avais aspiré, cette pensée qui ne m'était pas depuis bien longtemps revenue à l'esprit me frappa de nouveau et avec une force plus lamentable que jamais.

Cette absence de disposition, je la vis confirmée à la vue, dans un de ces journaux que distribuent après l'envol les hôtes, de ces rubriques nécrologiques où l'engourdissement de la frivolité avec laquelle on a l'habitude d'y lire les notices si froides du désespoir des proches cesse à la vue du nom d'un être dont on a souhaité la mort et disparu brutalement sans qu'on y ait en rien contribué. Mon incapacité à me venger des offenses reçues, ma répugnance à poursuivre mes vindictes me parut quelque chose de moins regrettable, comme si le meurtre ne procurait pas de jouissance extraordinaire. Et en même temps, il me semblait triste que le meurtre ne fût pas l'acte inouï que j'avais espéré mais simplement une autre forme de cette banalité, la mort.

Cette absence de vocation, je la vis confirmée encore au moment de franchir la douane à mon débarquement de l'avion. Une rangée de policiers en uniforme regardaient défiler devant eux la caravane pathétique des voyageurs somnolents et engourdis. « Flics, pensai-je, vous n'avez plus rien de menaçant, mon cœur refroidi ne vous craint plus. Je suis pourtant ici en pleine douane, eh bien, c'est avec froideur, avec ennui et non avec la trépidation instinctive de celui qui se sait coupable en puissance, que mes yeux constatent la ligne qui sépare votre face suante et rubiconde de votre tronc malingre. Si jamais j'ai pu me croire criminel, je sais maintenant que

je ne le suis pas. Peut-être dans la nouvelle partie de ma vie, si desséchée, qui s'ouvre, les romans policiers et les jeux vidéo pourraient-ils m'inspirer ce que ne m'intime plus le commerce des hommes. Mais les années où j'aurais peut-être été capable de les égorger ne reviendront jamais. »

Mais c'est quelquefois au moment où tout nous semble perdu que la révélation arrive qui peut nous transfigurer.

Le préposé au contrôle des passeports s'attardait à feuilleter les pages du mien, à me dévisager et me comparer – à mon portrait ? à mon signalement?... Me ressemblais-je seulement encore ?

Le préposé à la fouille me fit déballer mon bagage. Non, je ne rapportais aucun de ces objets que l'on nomme souvenirs, articles de ce Lilliput qu'on dirait compilé par un lexicologue dément et où voisinent vocables communs et vocables rares, pronoms et noms propres, qu'en ânonnant et écorchant on somme d'appeler, de rappeler. Ces acropoles, ces minarets de faux marbre, breloques à face de bête féroce et revers de devise érudite, colliers de conques vides : autant d'insignes décrochés de l'uniforme commerce. Médailles, citations illustrant les modernes conquêtes voisinent avec les choses précieuses et immémoriales, ces tapis, ces masques, ces idoles, ces cerfs-volants, authentiques fragments, mais épars, muets, recelant des litanies que nous n'avons pas apprises, à des dieux devenus sourds, et que nous sacrifions à notre superstition du rare et du beau.

Les abords d'une ville que l'on quitte, ceux de celle où l'on s'en retourne : échangeurs, entrepôts, parkings, barres, espaces verts avortant en terrains vagues. Espaces indifférents, ainsi qu'ailleurs, ainsi que partout au règne du semblable universel, sans ironie ni nostalgie. Un homme, un jour, fit savoir que la forme d'une ville en était venue à changer plus vite que le cœur d'un mortel. Depuis, ses semblables, désertant le cœur des villes se sont voués à la proliférante périphérie, s'efforcent à l'informe. Dans la ville où l'on revient, le temps semble stagner, et notre cœur plus mortellement écartelé que jamais.

Je gravis en les comptant les marches de l'escalier. Les clefs cherchèrent la serrure, la porte résistait à la poussée. Par un automatisme dont je croyais que se serait effacée l'empreinte dans mes neurones, je tendis le bras jusqu'à toucher le commutateur électrique. Mémoire vaine : il me revint avoir résilié l'abonnement. Les volets tirés ne laissent filtrer qu'un jour

obscur, à ne voir que gris et noirs, plans et volumes. Sous mes pieds, autour de mes pieds s'éparpille en rectangles clairs le courrier glissé depuis tant d'absence sous la porte.

Main frôlant les murs, j'allai à tâtons jusqu'à la cheminée, jusqu'à un bougeoir de cuivre – jaune dans mon souvenir et à la lueur de la flamme qu'il m'offre, vert-de-gris. Les formes ? identiques dans la pénombre, le souvenir et la lumière... Mais non pas les couleurs, étouffées sous une épaisse couche de poussière.

D'où vient la poussière qui se dépose sur les surfaces abandonnées à l'absence, et que le contact de la main humaine, l'effleurement des corps et des vêtements ne lustre plus jour après jour ? Dans ces pièces demeurées fermées, à l'abri de la lumière, d'où provient toute cette poussière ? Le moindre interstice l'appelle du dehors. Au-dedans, les matières imperceptiblement décomposées égaillent leur substance : grain à grain les plâtres s'époussièrent, les peintures se volatilisent, les tissus se défibrent, les bois pulvérisent. Toute cette érosion se mêle et dépose en linceul uniforme, ensevelit les araignées mortes dans leur toile encore palpitante, les mouches renversées sur le dos, si sèches et si légères qu'au passage le mouvement de l'air déplacé par mon corps les envoyait une dernière fois et les tourbillonnait jusqu'à terre.

Sur la table, les reliefs d'un repas, estompés par le sédiment de poussière, comme vues d'avion les ruines miniatures d'une ville antique détruite et engloutie par l'avancée du désert, l'obstination de la terre à résorber tout ce qui s'efforce à surgir. Un sucrier, une cuiller, une tasse à café au fond de laquelle un reste de liquide et de sucre évaporé d'une noirceur condensée ; une cafetière d'argent devenu obscur ; un pain rassis et desséché au point d'être bloc, marbre ou bûche ; une coupe où des mégots racornis pointent leurs os jaunis saillant d'un monticule de cendres.

Je fis le tour des pièces comme l'archéologue celui de la chambre inviolée d'une pyramide, d'un mausolée. Les objets y sont comme pour servir en l'au-delà.

Dans la chambre le lit est demeuré défait. Une chemise traîne encore sur l'oreiller. J'y cherchai un parfum évaporé, absorbé entièrement par la poussière qui piquait mes narines et laissa dans ma bouche un goût de terre et de fer. Dans le rai de lumière qui s'immisce entre les rideaux mal joints

mes gestes affolaient un poudroïement brownien. Dans un placard ouvert des cintres alignés restent ballants, les bras vides.

La lumière au-dehors décroissait, et mon ombre errante à la lumière de la bougie, plus distincte, et ses vacillements le long des murs, plus menaçants. Il serpente à terre de longues coulées pâles, les langues d'un glacier : lettres, plis accumulés, glissant les unes sous les autres, une autre à son tour plus épaisse repoussant plus loin une strate entière. Calendriers, publicités, factures, cartes postales. J'exhumai, égarées dans la masse de ces envois destinés à personne, quelques lettres adressées à des noms presque indiscernables du mien, d'autres encore à des noms entièrement distincts.

Songeant à manger, je sortis par les rues étrangement désertes, comme dépeuplées par le souvenir, corps somnambule à la recherche de ce restaurant où j'avais eu l'habitude de me rendre, avant, parce qu'il était plein et enfumé et que dans la foule qui s'y presse, il était si simple de se perdre.

Au loin devant moi sur l'avenue, en bord de trottoir un cubicule de verre violemment illuminé se profilait, où le jour sans doute attendent les gens que passe un autobus. Sur le banc, adossée à la paroi invisible, une forme immobile était affalée, drapée entièrement, et jusqu'à son sommet, dans une couverture couleur de bure. Sous les plis de l'étoffe, à mesure que je me rapprochais transparent des volumes : tête, épaules, bras, jambes.

À l'arrière-plan, une affiche placardée sous verre montrait une femme au teint radieux, aux lèvres rouges dont je ne sus si c'était le livre qu'elle tient ouvert dans sa main, feignant de le lire, ou la marque dont la signature orne le coin inférieur gauche du panneau qui, à en croire le slogan auréolant son visage, lui assurait qu'elle était bien elle.

Je n'étais plus qu'à quelques pas de la cage de verre quand le néon qui l'éclairait disjoncta avec un claquement sec. Le profil de la femme se volatilisa, la nuit engouffra la forme de bure immobile, capucin sans visage au charnier d'une crypte invisible.

Au-delà, plus loin, une vitrine attira mes regards. Une pyramide d'écrans vidéo flashait convulsivement. Je m'y arrêtai. Au pied de l'empilement de moniteurs, il y avait des livres disposés en un savant désordre : piles monumentales de volumes austères adossés à des tours d'ordinateurs, leurs souris faufilees entre des éventails de romans aux

couvertures blêmes. La lumière mobile qui rejaillissait des écrans, diffractée, irisait la surface d'argent aveuglant de petits disques suspendus à diverses hauteurs par d'invisibles fils ou forces, et qui tournaient, incertains, sur leur tranche.

La pyramide luit, kaléidoscope : surgies du fond de la nuit électronique, des images accourent ondoyer en surface, composer une mouvante galerie de tableaux, un musée virtuel et aléatoire. Une machine puisait dans sa mémoire comme en une cassette digitale des colliers de 0 et de 1 enfilés bout à bout et qu'en l'obscur secret de ses circuits elle éparpillait pour en recomposer pixel à pixel le leurre d'un tableau. Fantômes évanescents d'abord, et qui de seconde en seconde se condensent et se fixent. Un bref instant, des visages apparaissaient où je reconnaissais tel portrait autrefois rencontré au hasard d'une salle de musée, et d'autres encore qui ne me rappelaient rien... Le portrait s'émiettait, la figure s'évanouissait et retournait à la nuit, une autre à son tour sourd de l'obscur, filtre à travers l'écran et vient transverbérer la vitre derrière laquelle je me tiens. Profils, faces, vues de trois quarts, côte à côte surgissaient et disparaissaient pour une énigmatique et vaine commémoration de ces jeunes gens hautains, de ces vieilles figées dans un deuil éclatant, de ces femmes à la beauté instantane. Portraits d'inconnus, portraits d'inconnues, tous, toutes, dont le nom s'est perdu et l'analogie de chair, défaite.

Comme au moment où j'avais franchi la ligne de craie, toute tranquillité, toute certitude s'étaient dissipées. Sans que j'eusse fait aucune tentative nouvelle, éprouvé aucune impulsion cruelle, le découragement et l'inanité dont j'étais convaincu ce matin encore se trouvaient levés comme par un sortilège. L'exaltante horreur que je ressentais était bien la même que celle que j'avais ressentie en pénétrant au cœur de la figure silhouettée au sol de cette gare à présent lointaine, et dont j'avais échoué à entendre l'invocation profonde. Mais pourquoi la figure abstraite de l'homme abattu au pied d'un escalier crasseux et celle de ces inconnus que leur portrait commémore sans pouvoir les rappeler m'avaient-elles en l'une et l'autre instance donné à éprouver une inquiétude pareille à une inspiration, et suffisante sans autre raison à me rendre l'absence instantane ?

Au vrai, la hantise qu'alors suscitait en moi cette horreur, elle la suscitait en vertu de ce qu'elle manifestait d'une inévitable dislocation intime, hantise qui n'apparaissait que quand, à la perception de cette déliaison mortelle entre la forme d'un corps et la donnée immédiate de son identité,

elle en venait à instaurer cet état d'être qui seul peut nous forcer à scruter la promesse de l'anéantissement. Cette hantise n'avait de substance que de la contingence des êtres, elle n'était jamais venue à moi, ne s'était jamais manifestée qu'en dehors de la présence à soi, du sentiment immédiat du lien, chaque fois que le leurre d'une identité avait fait défaut à la figure d'un semblable. Seule elle avait eu pouvoir de me découvrir la fragilité de la chair, du nom et de leur mémoire, et l'empire de leur dissolution.

Au centre de la pyramide, un écran demeurait obscur obstinément, mais d'une obscurité non pas uniforme. Mouvante. Dans un halo soudain de visages et l'explosion de lumière occasionnée par leur fusion à blanc dans une surexposition simultanée, je vis sur l'écran vide glisser et se déposer brièvement mon propre visage. Simple reflet incident ou image captée et codée par quelque caméra cachée et que le défaut de contraste jusque-là avait empêché de se révéler ?

Je poussai la porte du restaurant. Était-il trop tôt ? Était-il trop tard ? Les serveurs désœuvrés erraient dans le dédale des tables vides et il leur fallut longtemps avant de remarquer ma présence et parvenir jusqu'à moi. On m'assit à une table ronde, en vitrine. De là je voyais la rue. Alors on eût dit que les signes qui devaient cette nuit-là me dévoiler ma vocation et m'en désigner le sens avaient à cœur de se multiplier car le maître d'hôtel revenant pour préparer ma table, je le vis disposer non pas un mais deux couverts : devant moi et vis-à-vis de moi, assiette, verres, argenterie, serviette. Et comme le calife de ce conte oriental qui voit par son double célébrer le festin qu'il s'était promis, je contemplai, muet et immobile, à la faible lueur du lumignon que d'un bref éclat de son briquet il avait allumé au centre de la table, cette place vide préparée pour un autre convive.

Je finis de dîner. Le couteau, la fourchette, la serviette sur l'autre bord sont demeurés intouchés, la chaise, vide ainsi que les deux verres que nul n'a songé à remplir. Les rares passants de la rue tiraient après eux une ombre qui glissait et s'appesantissait à cette place vide, manquait la remplir. La frange d'un auvent qui s'avavançait en surplomb de la rue, soulevée, agitée par le vent y faisait un flux et un reflux d'obscur et de lumière. Les phares des voitures longeant la rangée de véhicules garés contre le trottoir émouvaient cette pénombre d'un jour intermittent.

L'addition payée, le café bu, je restais là, à scruter la place vide face à moi, les ombres de la rue qui s'y projetaient, les tressaillements de lumière qui y battaient. J'attendais que l'ombre prît forme.

La nécessité du meurtre se révélait, maintenant que venait de se décomposer sous mes yeux en trois instances distinctes une facette de ce qui constitue cette fiction, une personne. Rien qu'une facette de cette fiction ? Beaucoup plus peut-être ; quelque chose qui n'appartenait ni au monde des corps ni au système des signes est beaucoup plus contingent qu'eux deux. Cette hantise-là qui était ressuscitée en moi quand j'avais vu la forme de bure sans visage, les portraits déliés de leur fantôme de chair ou de vocables, la place vide où nulle forme ne prenait corps, elle ne se nourrit que de la dissolution, en elle seule elle trouve le principe de l'anéantissement et de sa cruauté. Elle languit dans la consommation des romans, dans la contemplation des brutalités folles du monde que la pitié des hypocrites corrompt, dans la révélation des crimes qui défraient la chronique et que la bêtise construit avec des fragments d'intrigue et de circonstances auxquels elle retire encore de leur intérêt en ne conservant d'eux que ce qui convient à la fin utilitaire, souvent vénale, qu'elle leur assigne.

Mais qu'un corps, sa figure et son nom se disloquent et aillent à la dissolution, aussitôt la sourde contingence à si grand effort occultée et repoussée loin des bords de la conscience se trouve exhibée, et l'impersonnel qui depuis longtemps semblait circonscrit mais ne l'était pas entièrement déborde, envahit tout en recevant l'inférieure obole qui lui est jetée.

Je marchai au hasard. Des rats surgis d'un amoncellement de poubelles renversées s'enfuirent à mon approche. La nuit était froide et orangée de la lumière des réverbères au sodium. À l'intersection de deux rues je m'arrêtai. Au coin opposé selon la diagonale à celui où je me tenais se dressait un immeuble de brique rouge aux portes et fenêtres de rez-de-chaussée murées à force de parpaings gris maçonnés et zébrés de graffiti. Des noms de guerre, des signatures ésotériques s'y chevauchaient, s'y recouvraient, s'y annulaient. Du premier au dernier étage, à toutes les fenêtres, intactes et closes, un identique rideau blanc resserré en son milieu par une embrasse étroite figurait la forme d'un sablier. De part et d'autre de

cet étranglement, une lanterne suspendue à mi-fenêtre tremblait. Identiquement paré et illuminé, chaque encadrement se refermait sur d'identiques ténèbres : ni ombre ni lumière au-dedans. Vigile sans veilleur. Moi hormis, peut-être...

Les êtres ne contiennent pas la figure de leur nom. Tel nom lu sur une tombe autrefois ne contient pas entre ses syllabes le souffle rapide et le cri perçant qui se fit le jour de son imposition baptismale. Et pourtant, un nom c'est tout ce qui reste bien souvent pour nous d'un être non pas même quand il est mort mais de son vivant. Aussi, nous ne sommes nullement libres devant la déliaison, nous ne devons pas la faire à notre gré, mais préexistante à nous, nous devons, à la fois parce qu'elle est universelle et occultée, et comme nous ferions pour une œuvre d'art, l'exposer. Exposition de ce qui devrait nous être le plus affreux, et qui nous reste d'habitude soigneusement tu, l'impersonnel implacable, la mort telle qu'en ses instances fulgurantes nous l'avons pu pressentir et qui diffère tant de ce que nous nous efforçons de croire que nous sommes envahis d'une horreur souveraine quand un hasard nous dévoile sa figure véritable.

Ce que nous appelons personne est un certain lien entre un corps et un nom, lien que forge un complexe système de règles, lequel s'expose par là d'autant plus à la contingence qu'il prétend la borner, lien fragile et que le meurtrier doit dénouer pour le doubler. La perfection ne commencera qu'au moment où le meurtrier prendra un corps réel, un nom fictif, posera leur lien, identique dans le projet criminel à celui qu'opère le baptême unique de la loi dans l'état civil, et les rivera par les anneaux, les seuls nécessaires, d'un beau crime. Tout l'art de tuer consiste alors à ne nous servir des personnes que nous assassinons que comme d'un cadre permettant d'exposer notre commune contingence et inessentielle identité et défaire ainsi rigoureusement notre esprit du leurre de la transcendance.

Je dis que la loi cruelle de l'art est que les êtres meurent, et nous-mêmes les assassinerons en épuisant toutes les contingences pour que tombent les feuilles non du leurre perpétuel mais de l'oubli créateur, les feuilles si soigneusement reliées des œuvres vaines et des registres civils sur lesquelles les générations couchées se sont assoupies, sans souci de la déliaison qui veille et les attend en dessous.

L'orphéon

« Madame de Saint-Loup » m'apparut une après-midi de printemps, pure et glacée, au son d'un orgue de Barbarie qui accompagnait la ronde des chevaux de bois du square où, sur un de ces bancs de fonte et de bois qui pourrissent lentement sous l'intempérie des saisons et l'avanie des pigeons, j'étais venu me poster, assis de biais, dans l'axe du portillon grillagé que gardent deux monstres de pierre rongés par l'érosion, et qu'elle poussa, la trente-septième à le faire depuis l'instant où, aux premières notes incertaines d'un air immémorial et mécanique, le manège s'était ébranlé, j'avais commencé de compter et les chevaux s'étaient élancés, poussifs, dans leur course sinusoïde – et qu'elle retint un instant avant de le laisser retomber derrière l'enfant qu'elle traînait, tenue par la main, après elle.

Avant elle, trente-six autres avaient passé ce détroit, trente-six autres s'étaient égaillés, insoupçonneux de la sommation fatale que précipitait leur entrée dans ce jardin, entre les massifs de lauriers défleuris, de buis brûlés et jaunis par l'hiver, autour du grand bassin asséché et de son jet d'eau tari, parmi les bastions ajourés des marchandes de cerceaux, volants, guimauves, calots, décalcomanies et canettes de cola. Mais elle était la trente-septième et cette élection la fit soudain se détacher vivement sur le fond vulgaire des promeneurs, marcheurs distraits dont on ne sait s'ils poursuivent une idée ou un moineau, mercures sans destination, trotteurs dépoitraillés et chaussés dernier cri, victoires sans péril, patineurs aux articulations bardées de plastique et de velcro qui encombraient ce jardin et au milieu desquels j'admirais qu'elle consentît à figurer sans réclamer d'eux d'égards spéciaux, qu'aucun d'ailleurs n'aurait songé à lui rendre tant était profond l'incognito dont elle était pour eux enveloppée. Mon regard seul l'avait distinguée et la suivit jusqu'au banc où elle alla s'asseoir et d'où surveiller l'enfant encapuchonnée de rouge qui s'enfuyait déjà grimper aux échelles, se pendre aux barres parallèles, dévaler les toboggans enchevêtrés que la providence municipale n'oublie jamais de dresser au coin des bacs à sable.

Celle que mon opération toute mentale avait retirée, extraite et fixée de la foule innombrable des passants semblables était une créature paradoxale. Elle était cet être singulier qu'une élection authentique vous fait distinguer

de la foule indifférente et qui, de cet élément d'où vous l'avez retiré conserve encore, tant que vous ne l'avez pas approché et cerné, la multiplicité de nuances, le vague enchanteur. Elle avait encore la fugacité des êtres qui ne sont pas connus de nous, qui nous forcent à démarrer de la vie habituelle où les gens que nous fréquentons ont fini de nous dévoiler leurs tares, leur histoire, et qui nous met dans un état de poursuite où rien ne semble plus devoir arrêter le désir.

Tout comme les dieux sont immédiatement perceptibles aux dieux et ignorés des mortels les plus subtils jusqu'à ce qu'ils daignent manifester le signe ésotérique de leur nature, une rigoureuse divination avait fait apparaître, sur la surface unie de l'individu pareil aux autres, tracés en une encre encore invisible aux yeux profanes les caractères qui composent ce nom, « madame de Saint-Loup », cher aux anciens snobs d'un faubourg romanesque évanoui. Sorte de *Mané*, *Thécel*, *Phares*, qui sur la table rase, la surface nue du corps d'une passante inscrit un retrait, une déhiscence. En elle, un autre être s'accouple alors qui la différencie, comme le centaure d'un cheval, des autres femmes : cet être faisait corps avec la passante, et moi seul l'apercevais. Maintenant l'abstrait se matérialisait, l'être enfin nommé avait aussitôt perdu son pouvoir de rester invisible. L'assomption de l'inconnue en Madame de Saint-Loup s'annonçait si parfaite que tout ce qui aurait paru autrement indifférent à mon esprit devenait significatif, comme une phrase n'offrant aucun sens tant qu'elle reste décomposée en lettres disposées au hasard, exprime, si les caractères se trouvent replacés – une fois le chiffre secret appliqué – dans l'ordre qu'il faut, une sentence qu'on ne pourra plus qu'exécuter.

Je la guettais, comme la proie marquée pour mon dessein meurtrier, et me découvrais à l'envisager cependant un plaisir d'une autre sorte, comme un mortel qui aurait surpris parmi les fleurs une créature mythologique, nymphe ou déesse.

Je la vis tirer du sac qu'elle portait un livre dont sans doute elle avait commencé avant sa venue – et sa métamorphose – la lecture, car il chut d'entre les pages, sans qu'elle le remarquât, un signet de couleur vive. À la distance où j'étais d'elle, je ne pouvais espérer déchiffrer, si j'avais pu l'entrevoir, le titre du livre qu'elle lisait, levant de loin en loin les yeux de sa page pour les porter vers le bac à sable où la petite fille, lasse sans doute des glissades solitaires au toboggan, s'était lancée dans une de ces négociations délicates qui font l'apprentissage cruel de l'enfance et par

laquelle elle tentait de s'enrôler dans une partie déjà engagée d'un rituel ésotérique que jouait dans le sable une petite bande piailleuse et querelleuse.

« Madame de Saint-Loup » délaissait peu à peu son livre, distraite liseuse, et penchant en arrière sa tête la reposait contre le dossier du banc, offrant son visage aux feux intermittents d'un soleil avare. Le livre qu'elle tenait encore d'une main avait glissé jusqu'à son aine et semblait dans la brise qui parfois en agitant les pages un papillon aux ailes frémissantes venu goûter quelque nectar à la croisée de ses jambes.

Les enfants dans le bac à sable se disputaient. Un gamin cherchait à arracher des mains de l'enfant une bille conquise au jeu et que pour l'empêcher d'attraper elle cachait derrière son dos. Il passait ses mains derrière son cou, soulevant les nattes de cheveux qu'elle portait sur les épaules. Ils luttaient arc-boutés, lui tâchant de l'attirer, elle, résistant ; ses pommettes enflammées par l'effort étaient rouges et soyeuses comme son chaperon. Elle riait comme si on l'eût chatouillée.

Madame de Saint-Loup lutterait peut-être ainsi avec moi bientôt derrière une haie de laurier, dans un recoin du parc, dans le labyrinthe de ces cubes de pierre où les hommes sont accroupis comme des sphinx, et que ne garde plus aucune marquise apocryphe, Ariane aux joues de plâtre. En laissant mon regard glisser sur le beau globe rose de ses pommettes dont les surfaces doucement incurvées venaient mourir au pied des premiers plissements de ses cheveux mordorés, je songeai que les cercles que nous pouvons faire traverser aux choses et aux êtres pendant le cours de notre existence ne sont pas bien nombreux et je m'efforçai de faire sortir de son cadre lointain le visage, le corps que j'avais choisi entre tous, de l'amener dans ce plan nouveau où j'aurais enfin de lui la connaissance par le meurtre et cesserais de vaguer à la surface, me heurtant à la clôture de cette existence impénétrable et inconnue.

Toute action de l'esprit est aisée si elle n'est pas soumise au réel. La dérive de cette rêverie que me procurait le spectacle du jeu ardent des enfants ne s'embarassant aucunement des précautions que doivent prendre les meurtriers soucieux de leur salut, je ne m'inquiétais nullement du moyen par lequel j'aurais attiré Madame de Saint-Loup au fond des bois. Mon plaisir, que je ne m'attardais pas à rendre vraisemblable tant j'avais hâte d'en connaître le goût, franchissait les obstacles, toute la chaîne des

causes, des ruses, des hasards, des manœuvres que le stratège doit aligner avant d'engager la bataille. Tout cela je sautais par-dessus, l'esprit tendu par un effort imaginaire vers le moment où elle me tiendrait serré entre ses jambes comme un arbuste après lequel elle voudrait grimper et repousserait de ses bras, de ses mains, l'étreinte des miennes autour de sa gorge. Télescopant les moments et les lieux, je lui composais hâtivement des gestes, lui tissais membre à membre une posture dont le fantasme me fût agréable, la défaisant à peine composée pour en reprendre à nouveau le motif. Je la frapperais sans colère et sans haine, comme un boucher, comme Moïse le rocher. Et je ferais de sa paupière jaillir les eaux de la souffrance. Mon désir gonflé d'espérance dans ses pleurs salés plongera, comme au fond de l'inconnu.

Mais cette seule jeune femme était comme une déesse à plusieurs têtes, et celle que j'avais vue en dernier, maintenant que je tentais de l'arrimer à moi, faisait place à une autre. Un profil éperdu ; sa nuque ployée ; une artère bleutée qui bat sous la morsure ; des lèvres haletantes par lesquelles je me donnais l'illusion de l'essoufflement du plaisir ; sa tête renversée dont l'expression de terreur que prenait son visage ne différait de celle, voluptueuse, qu'elle avait offerte aux caresses du soleil, que par une déviation de lignes infinitésimale mais dans laquelle tenait toute la distance qu'il y a entre le geste d'un homme qui achève un blessé et d'un qui le secourt, entre un portrait sublime ou banal. Tête-à-tête sombre et limpide. Tant que je ne l'avais pas touchée, cette tête, je la voyais ; tout d'un coup mes yeux cessèrent de la voir. Nous roulons dans une lumière vert d'eau, et comme au fond de la mer sur un lit de sable, noués ensemble, ricochant contre une roche moussue où je m'enchantais à la plaquer, à l'entrée d'une grotte obscure où je lui prête l'espoir de m'échapper, néréide parmi les hippocampes qui montent et qui descendent, ludions dans la phosphorescence marine qu'abritent mes paupières. Elle se fait poisson, sirène, onde, écume et glisse entre mes mains.

Quand mes yeux déshabitués des profondeurs semi-aquatiques où j'avais glissé à la poursuite de la nymphe que je m'étais imaginé surprendre revirent le jour, le bac à sable s'était vidé de ses remous enfantins, les bancs désertés, les chevaux de bois immobilisés, drapés dans les rideaux d'une pluie fine et froide.

Notre imagination n'est qu'un orgue de Barbarie détraqué qui joue toujours autre chose que l'air indiqué, pitoyable orphéon déjanté roulant à rebours. Ma proie m'avait échappé au royaume des ombres où je croyais l'entraîner et me suis égaré. Schéhérazade ! Salomé de moi-même ! je me suis enchanté au conte que je me faisais, hypnotisé à la danse que j'avais chorégraphiée.

Dans une vallée entre deux crêtes du bac à sable criblé de gouttes de pluie, j'ai trouvé une agate blonde et transparente. Je l'ai ramassée et gardée, belle captive que je fais rouler au creux de ma paume, œil-de-loup chatoyant que je contemple dans mon lit quand je me couche, comme toujours à point d'heure.

À quoi me servait de plonger hardiment au fond des gouffres si j'échouais à y attirer l'inconnue, et sur leurs fonds sableux ne trouvais semées que billes, petites pétrifications translucides et non les blocs obscurs d'une cyclopédienne hécatombe ? Quand bien même j'en rapporterais vingt, cent œils-de-loup, mon œuvre n'en serait pas plus avancée et ma vocation moins vaine. À quoi bon dès lors sortir de mon lit et me jeter dans le monde ? À quoi servirait que jour après jour je perdisse mon temps à poursuivre des proies que mon imagination dissout et dissipe en son royaume d'ombres, pour le stérile plaisir d'un projet meurtrier impuissant à retenir, fixer, achever son objet ?

Maintenant que j'avais découvert la figure de ce qui serait mon œuvre, je me voyais exposé à cet accident d'une imagination qui, loin de stimuler (comme elle l'eût pu faire dans ma jeunesse) une faible impulsion, à présent surabondante, menaçait de déborder à tout coup ma calculée résolution et me rendre l'exécution de mes sentences impossible.

Dans les moments mêmes où nous sommes les acteurs les plus engagés sur la scène du monde, du meurtre, comme toute action est double, à demi engainée dans l'objet que seul nous voudrions tenir en notre pouvoir, prolongée en nous par une autre moitié, nous nous empressons de négliger la première, c'est-à-dire la seule à laquelle nous devrions nous attacher et nous ne tenons compte que de l'autre moitié qui, s'approfondissant d'elle-même parce qu'elle est intérieure, ne sera cause pour nous d'aucune fatigue. Le petit sillon que le projet d'une agonie ou d'un massacre a commencé de graver en nous, nous trouvons trop difficile de tâcher de le prolonger. Mais

nous remontons la manivelle du gramophone, nous nous rejouons le disque rayé jusqu'à ce que, dans cette fuite loin de notre meurtre que nous n'avons pas la patience de perpétrer et qui s'appelle l'imagination, nous délirions aussi bien, de la même manière que le plus consommé amateur de roman ou de fait divers.

Suis-je condamné à m'en tenir là et n'achever rien de mon projet, vieillir innocent et impuissant comme ces célibataires du crime, voyeurs compulsifs, lecteurs escapistes ? Ils ont les chagrins qu'ont les vierges et les peureux et que le péché ou le danger guériraient. Ils sont plus exaltés à propos du crime que les véritables criminels, car leur exaltation n'étant pas pour eux l'aiguillon d'un dur effort d'exécution, elle se concentre au-dedans, chauffe leur imagination, enraye leur volonté. Elle reflue, inutile, dans leurs conversations les plus anodines, leur fait faire de grands gestes, des grimaces, des hochements de tête quand ils parlent crime, violence, massacres. Écoutez ces pantins vous raconter qu'ils sont allés au cinéma. Ça ne les branchait pas... Le mari surprend sa femme et l'amant... Ah ! foutre ! ça change ! Pute-Dieu, ce qu'ils voient là, c'est atroce, c'est une boucherie, mais c'est dément, c'est inhumain... La commune et pathétique inhumanité... De faits divers en films noirs passe sa vie cet innocent amateur, aigri et inassouvi quand il grisonne, en quelque sorte le célibataire du crime.

Encore si risibles soient-ils, ne sont-ils pas tout à fait à mépriser. Ils sont les premiers essais de la société qui s'efforce à susciter l'assassin. Ces amateurs velléitaires et impotents doivent nous toucher comme ces premiers missiles qui ne purent quitter le sol mais où résidait, non encore le moyen secret et qui restait à inventer, mais le désir de la destruction. « Et, mon vieux, ajoute l'amateur en vous prenant le bras, moi c'est le huitième que je vois depuis le début de la semaine, et je vous jure bien que ce n'est pas le dernier. » Et en effet, comme ils ne fixent pas ce qui de la violence nourrit leurs fantasmes, ils ont tout le temps besoin d'atrocités criminelles, en proie à une boulimie qui ne comble jamais leurs carences. Téléphages, cinéphiles, polarivores, ils vont de même s'ébaudir longtemps de suite du même fait divers, croyant de plus que leur assiduité (comme d'autres personnes la leur aux enterrements ou à certaines leçons du Collège de France) à suivre les rebondissements de l'enquête, de l'instruction puis du procès réalise un acte. Puis vient une autre vague de tueries, de crimes du siècle, que ce soit en politique, au cinéma ou dans les provinces. Car la faculté de lancer des

doctrines, des haines et des modes et surtout d'y adhérer a toujours été beaucoup plus fréquente, même chez les professionnels, que le véritable goût, mais prend une extension plus considérable depuis que la radio, la TV, les réseaux, toutes les boîtes à images et à palabres, vomissant séries, reportages, nouvelles, ragots, historiettes, débats se sont multipliées, et avec elles, les vocations factices de meurtriers et de criminels. Aussi, la meilleure partie du public, la plus cynique, n'aime-t-elle plus en matière de crime que les meurtres ayant un grand impact politique, sociologique et même religieux. Elle s'imagine là que c'est le critérium de l'intérêt d'un crime, renouvelant l'erreur des Lombroso, des Durkheim et des Mauss. On préfère à Théodore Kaczynski dont les plus jolis attentats ont exigé en réalité une bien plus grande minutie des assassins qui semblent plus légitimes simplement parce qu'ils tuent sans élégance. La complication de sa stratégie meurtrière était bien le fait d'un intellectuel, d'un mathématicien, disent les populistes, qui font ainsi aux intellectuels et aux mathématiciens un honneur immérité.

Je savais maintenant d'expérience que les élans de notre sensibilité ont peu d'empire sur la suite de nos actes et la poursuite de notre vocation, et que le respect des contraintes formelles, la fidélité à un dessein, l'exécution d'un crime, l'observance d'une esthétique ont un fondement plus sûr dans des habitudes aveugles que dans ses transports momentanés, ardents et stériles. Je me déterminai de recommencer dès le lendemain et avec méthode cette fois, à sortir de chez moi. Je ne laisserais plus d'imaginations vagues me distraire de mes poursuites meurtrières, car le devoir de faire mon œuvre primait l'indulgence de mes fantaisies. Elles insisteraient sans doute, elles dont j'avais été si longtemps dépourvu, affluant par vagues quand le long désert de ma vie sans vocation semblait finir, et ayant alors ce même caractère d'urgence impérieuse que j'avais ressenti autrefois à leur absence. Mais j'aurais le courage de répondre à celles qui viendraient s'insinuer ou m'assaillir que j'avais, pour des choses essentielles qu'il fallait que je manifestasse, un rendez-vous urgent, capital avec une *chimère*.

N'était-ce pas pour leur donner corps que je les écarterais, pour les poursuivre plus à fond que je n'aurais pu le faire en leur laissant libre cours, pour chercher à les révéler à elles-mêmes, pour les incarner ? Malheureusement, j'aurais à lutter contre cette habitude de se renfermer en soi qui, si elle favorise la conception du crime, en retarde l'exécution. Et

bien loin de me croire malheureux de cette ascèse cruelle, sans exemple, sans intériorité, sans fantaisie à laquelle je me vouais, je me rendais compte que les forces d'exaltation qui se dépensent en imagination sont une sorte de porte-à-faux visant un fantasme commun qui ne mène à rien et se détournant d'une réalisation vers laquelle elles sont capables de nous conduire.

Plus un jour sans un meurtre.

OceanofPDF.com

Sésames

Aujourd'hui, jour de marché, mon lecteur je vous emmène. Où ? Devant une pyramide des plus belles asperges. Quoi faire ? Attendre que paraisse notre prochaine victime. Nous voulons, pour donner goût à notre œuvre, que ce soit l'épi même, finement pignoché de mauve et d'azur, de ces délicieuses fées comestibles qui nous désigne celle qu'au festin cruel que je vous ai promis nous devons sacrifier.

Françoise apparaît, rentrant des fauteuils d'osier (crainte qu'une averse ne les gâte) à la soixante-septième phrase du roman, soit à trente de distance de Madame de Saint-Loup. N'eussé-je point failli auprès de celle-ci, et pu expurger le texte de tous les signes de sa présence, Françoise s'en fût trouvée paraître avec ses fauteuils d'osier à la soixante-quatrième phrase, l'averse serait plus tôt tombée et les asperges plus tôt poussées.

Plantons-nous là, adossés au mur, tâchons de nous fondre à sa grisaille et gardons l'œil rivé, un peu de biais, sur la chair céleste de nos légumes, leurs bottes d'index accusateurs. Dans la foule qui se presse et se pousse et dévale, canalisée entre devantures et étalages, la rue, dans le flot fluide, puis visqueux, bientôt pâteux et piétinant nous cherchons le corps qu'elle charrie et qui, s'alignant devant la mire irisée des asperges, s'ordonnera à notre décompte mental.

Alors les cris des maraîchers, les nourritures en vrac et en gloire, tout le pittoresque béni des rédactions de notre enfance et de vos romans de prédilection, s'évanouissent. Tout reflue sous vos yeux, à vos oreilles, à vos narines et abandonne, comme sur une grève déserte, un corps, un seul, « Françoise ». Les passants que vous heurtez, pressez, poussez dans l'effort pour le rejoindre et l'atteindre n'ont pas plus d'individualité que rocs, murailles, troncs flottés, pêches en putréfaction, laitues amoncelées, rattes entassées, fruits verts, légumes terreux. En cela notre désir meurtrier ne se distingue pas du désir amoureux : il dépeuple le monde. L'image de ce corps seul que nous poursuivons s'est comme intaillée en notre prunelle, et seule, avec notre regard, se meut et seule émeut nos sens.

« Françoise », vous ne la voyez que de dos. Elle est votre Orphée, et la roue suppliciente du temps cesse de tourner, le rocher de la Pure Matière

retient sa chute sisyphéenne, vous oubliez votre faim. Vous la suivez à travers le monde obscur et la foule indifférente, ne redoutant qu'une chose, qu'elle se retourne et qu'à ce regard l'enchantement ne se rompe et vous ne vous évanouissiez dans le flot indistinct. Non, elle marche, tenant à la main un panier d'osier et toutes ses stations aux étals successifs vous sont un chemin de croix glorieux autant qu'angoissant.

Enfin, elle diverge du courant qui emporte la foule, ce magma qui semble vous retenir, vous aspirer et auquel il vous faut faire effort pour vous arracher. Périple sur ses pas au long de petites rues tranquilles mais point assez désertes encore à votre goût mon lecteur. Vous manquez d'audace.

Pour la rattraper sans pourtant l'alarmer, vous la suivez depuis le trottoir opposé à celui où elle marche.

Elle a poussé soudain la porte d'un immeuble. Une voiture qui passait à ce moment dans la rue, vous empêchant de traverser, vous a retardé. Vous avez eu le temps tout juste de la voir relever le courrier d'une boîte aux lettres à hauteur de poitrine. Quand enfin vous pénétrerez dans la fraîche pénombre de cette entrée d'immeuble, la porte intérieure sera retombée sur votre proie.

À ce point, je crois, lecteur, que vous abandonnez, de dépit, tout espoir de voir jamais tituber à vos pieds, sur la page, la moindre victime des sacrifices que je vous ai fait miroiter. Mais c'est que vous voulez des meurtres comme en rêve, des égorgements de cinéma... Faut-il que je pointe du doigt à votre intention, dans la rangée de boîtes aux lettres alignées à hauteur de votre creuse poitrine, la seule case vide, celle qui porte mention du nom, apocryphe assurément (vous savez lire aussi bien que moi, et c'est inscrit en toutes lettres d'un script un peu suranné : Madame Pauline Fem), sous lequel se cache Françoise.

Je vous laisse à votre dépit, debout devant la liste des locataires, la petite colonne des étiquettes qui font pendant aux boutons de l'interphone et m'en vais faire le tour du pâté de maisons tandis que vous songez au moyen de parvenir à mes fins... On pourrait bien cependant, mon lecteur, vous remarquer planté là, hagard, dans cette entrée d'immeuble où il est bien précisé par voie d'une affiche jaunie et écornée que colportage et démarchage sont interdits et passibles des rigueurs de la loi. Vous risquez l'amende. Mieux encore, un locataire quelconque sortant promener son

chien ne manquera pas – quand bien même l’animal, pressé, tirerait fort sur la laisse – de vous jeter au passage un regard suspicieux ; il notera votre mine (patibulaire), votre angle facial (obtus), la forme de votre menton (veule, veule), votre vêtue (point discrète), et c’est votre portrait-robot qui finira collé au mur de tous les commissariats de la ville si un malheur devait arriver.

Et il arrive, ce malheur, il arrive. Je laisse à « Françoise » le temps de piquer de gros lardons (suivant le fil de la chair) ses pièces de bœuf, de les brider (afin de leur donner bonne grâce), de blanchir son pied de veau, de parer et couper ses carottes, et j’arrive, j’arrive, très en avance sur les autres convives en l’honneur de qui je la soupçonne d’avoir fait si munificent marché.

Voici, j’arrive. Je presse le bouton de l’interphone de « Françoise » et sitôt ouï le grésillement du méchant haut-parleur, les sifflements des divinités maléfiques qui hantent les fils de cuivre, ces harpies électriques qui emportent dans les ténèbres nos paroles entre leurs griffes et les souillent en transit, je m’annonce d’une voix aussi blanche, absente que possible, proférée tout contre la planchette magique : « C’est moi. »

Merveilleux sésame ! Oui, c’est moi. Je ne mens pas. Moi ! C’est bien moi. Prodigeux pronom ! Mot magique, comme un sort jeté, et qui de n’importe qui, de tous, d’aucun, fait un, l’indistinct individu, l’universel particulier. Et qu’en retour quelqu’un, quelqu’autre identifie au plus prochain objet de ses pensées et de ses attentes. Mon nom est personne et je suis bien moi. Mais pour vous, pour elle, pour eux tous, un autre, l’autre.

Mot divin, de tous les mots le plus hypocrite, fantôme au corps dérobé, et qui nous ouvre par une effraction sans trace et sans bris, sous le couvert de la nuit infernale peuplée de malins génies falsificateurs du spectre qu’ils ont charge de communiquer et faire surgir, voix désincarnée par d’ironiques dieux Lares ou Larsen, les portes closes de l’antre de l’autre.

Il ne reste plus qu’à prendre l’ascenseur jusqu’au dernier étage, et de là, descendre palier après palier dans les profondeurs de la cage d’escalier, guettant la porte entrouverte dans l’attente de « moi », ou encore les effluves parfumés d’un repas préparé en l’honneur de « moi ».

La porte était bien entrouverte et, poli (car poli je suis, au-delà de toute mesure, grossier lecteur qui n’essuies pas même tes pieds au paillason), j’y

ai toqué comme il se doit, mais de la main gauche car de l'autre j'avais empoigné dans ma poche un couteau, de ceux qui servent à découper la volaille, la forte lame aiguisée de frais alignée le long de mon avant-bras et par lui dissimulée. Je me suis entendu dire (vous êtes témoin) du dedans de l'appartement: « Mais entre donc. » Ce que je n'ai pas manqué de faire (et vous aussi), et suivant, tel un chien de chasse de bonne race, le sillage d'un odorant fumet, suis parvenu en vue de la cuisine.

Et là ai trouvé (je sais, je sais, je vous cache la vue, je vous bouche la perspective... ne me pressez cependant pas trop) immobile, debout dans l'encadrement de la porte, comme une statue de sainte dans sa niche, et comme pétrifiée à la vue de moi, qui était autre que l'autre, « Françoise ».

Alors, comme on tire une tenture en travers de l'embrasure d'une fenêtre pour l'occulter, avec ce même mouvement du bras engoncé dans trop de manches superposées et qui cherche à dégager le cadran d'une montre-poignet pour donner l'heure à un inconnu qui nous la demande, j'ai tiré mon couteau en travers de la gorge de Françoise, juste sous le menton, d'une oreille à l'autre.

Tu n'as pas vu venir, candide et imprudent lecteur (cette manie de courir toujours aux premières loges !) le jet de sang qui jaillit, pulsatile, des carotides sectionnées de notre victime. Il retombe sur toi, bien sûr. Tes beaux habits en sont éclaboussés. Allez donc sortir dans la rue ainsi maculé... Lecteur, je ne te connais pas... On te dirait tout droit tiré de la rigole d'un abattoir.

Lecteur, mon lecteur, si tu n'y prends garde, tu finiras aux assises, c'est moi qui te le dis. Si tu persévères à vouloir m'accompagner dans mes excursions, accorde au moins ta vêtue à tes lectures. Du noir, du noir encore et toujours. Dans le noir, tout s'éteint, tout se mêle et s'étanche.

Avant de fuir, lecteur, jette un œil encore dans la cuisine. Non pour contempler la tête de la Sainte que la violence de l'entaille a presque détachée du tronc, et les muettes spasmodies de sa bouche, ou encore, à terre, les asperges presque cuites, éparpillées comme au jeu de Mikado et qui exhalent, dans le sang de la martyre dont elles se gorgent, leur odeur suave. Non, jette un œil sur la table de la cuisine. Tu y apercevras, parmi les épluchures, un livre. Au point où tu en es de dégueulasserie, pourquoi craindrais-tu d'enjamber la morte et d'y rougir, à la mode Régence, tes talons ? Approche et regarde sur la page, disposés en bordure d'une

elliptique assiette, ces blocs de gelée pareils à des cristaux de quartz transparent moulés en forme de cathédrale, de temple, d'obélisque ou de rocher au cœur desquels les morceaux de viande sont enchâssés. Note, ici et là dans la vitreuse matière, les fragments de carotte comme des inclusions, comme des hiéroglyphes, comme des figures dans un vitrail. Ces monuments sacrés destinés à être dévorés, chœur, abside, transept, colonnes votives, et qu'aimeraient dévaster tes mâchoires avides, sentir fondre ta bouche, s'approfondir en lui ton gosier, se convertir en pansée tes boyaux...

Salive, mon lecteur, salive tout ton soûl. Et n'oublie pas en partant de tirer la porte derrière toi.

OceanofPDF.com

[Http://www.sinn&bedeutung.inc...](http://www.sinn&bedeutung.inc...)

Certaines phrases de roman contiennent de bien étranges termes : jusque-là, nous n'avions vu défiler au cours méandreux des propositions que chambres, jardins, je, maman, lanternes magiques, grand-père... bref, l'ameublement habituel des mondes que nous fréquentons. Mais une Saint-Loup, un Swann, une Françoise ! Voilà qui devrait troubler notre quiétude et suffire à envoyer tanguer chambres, jardins, je, généalogies, et vaciller le crédit que nous accordons à notre langage.

Il s'est bien trouvé quelques rares bilieux de profession, sourcilleux par vocation pour aller crier à la fraude : le bilan était truqué, et les chèques que tire sur le monde la langue, en bois... Mais le cours de l'action de la Words, Words, Words Inc. a-t-il pour autant plongé ? Banqueroute de la plus hautement capitalisée des entreprises fiduciaires ? Songez ! Six milliards d'actionnaires, tous autant que nous sommes, petits porteurs roués... Escroquerie pyramidale, giga-Ponzi planétaire... Et notre bas de laine en mortgage à la postérité ! Tous, nous nous en accommodons car cent fois y empruntons ce que nous y déposons, spéculant à crédit comme on roule, à tombeau ouvert. Et, nomenclateurs des ombres passons le temps de notre vie à dresser, compiler, consulter des listes, des index, des annuaires, des dictionnaires.

Pour nous garder du grotesque simiesque, ou peut-être de la nostalgie féodale qui consisterait à méprendre une terre pour un homme, nous préserver de la païenne confusion des lieux et des âmes, et tout comme on tient séparés en mairie les guichets du cadastre et ceux de l'état civil, c'est en deux registres distincts qu'on a accoutumé d'enrôler les noms propres. Pourtant, à toute extrémité les deux registres l'un sous l'autre finissent par glisser, et sur une pierre le nom caduc se graver. Déambuler dans un cimetière ou feuilleter l'annuaire des abonnés absents : le nom propre de personne s'achève inmanquablement en nom propre de lieu, et le corps en statue éphémère. Votre tombe : ou comment, par une concession perpétuelle vous donnez votre nom à l'arpent. Et quelle forme d'éternité est-ce donc que la perpétuité ? Vous en sortirez bientôt, et autre que vous n'y entrâtes.

Au recensement du *Temps perdu*, on trouve de tout : personnages fictifs, personnes réelles figurant dans la fiction, personnes probablement réelles à l'identification imprécise, entités anonymes que quelque trait individualise. Mystère de la personne... Est-elle au personnage ce que la corde est au cordage, la came au carnage ? Ou bien peut-être, la messe au message, la rave au ravage, le radeau au radotage, le vice au visage ? Ou encore, la langue au langage, le nu au nuage et le temps au tangage ?

Vaste et profond cimetière que ce roman... Semé de tombes et de tombeaux, de mausolées et de fosses communes... Et jusqu'au columbarium des identités envolées... Flânez dans les allées, entre les pins palpitants, entre les tombes...

Un Adam, premier homme ; une Ève, première femme, suivie de vingt-six autres, anonymes (dont neuf de chambre, trois de maison de prostitution, une cocher, une fictive, une amoureuse, une malvêtue, deux gomorrhéennes), accompagnées de treize filles (trois de cuisine, une de banquier, une aux yeux bleus, celle aux yeux d'or, une pauvre et morte, une pauvre et petite), et puis dix-neuf dames (certaines belges, en gris, en rose ou sortant d'une pâtisserie).

Anna Karénine, Béatrice, Calypso, trois Raphaëls (Raffaello, l'archange, l'homme le plus sordide du faubourg), Faust (le docteur, je présume) et quatre de ses confrères.

Un Péruvien, un Pétain, deux pharmaciens.

Diké et Niké ; Gogol, Goliath, Golo et Goya ; Léa, Léda et Lear, Lazare, Lot (sa femme) et Luther (en célibataire) ; Mortsauf, Macbeth et MacDuff (une duchesse de), Mallarmé, maman et mère (ma) ; Virgile et un voyou.

Un Montesquieu, des Montesquiou, un Guizot, des Guise.

Rock & Rolls-Royce ; Olida (charcutier) et Oidipous ; Madame de Thèbes (chiromancienne), Love (chienne) et Albertine Simonet (mugichienne) ; Mill, Schlemihl et les Karamazov ; Leibniz, Landru et Tante Léonie.

Bamum (Saint et Phineas Taylor), Darwin, Diable (le), Satan, Sapho, Salammbô, Spinoza, Sodoma (il), Rosita et Doodica, Dieu et Déclin (connétable du), Dreyfus (en personne et en affaire), Booz (l'endormi), Melba (l'empêchée), Galopin (le pâtissier).

Un Ixion, dix-neuf X (dont une comtesse de, un Lord, un spécialiste, un petit), deux Y, un Z ; un individu (louche, voir voyou), deux personnes (une

blonde et une en culotte courte), un lecteur (mon), des Innocents (le massacre des).

Pourquoi, me direz-vous, distrait lecteur que le tardif soupçon d'une incohérence soudain, d'une inconsistance dans ce projet effleure, pourquoi avoir fait grâce, et subrepticement encore, à François I^{er} et Charles Quint à la quatrième phrase du roman, et plus loin, à Geneviève de Brabant et Golo, et plus loin encore à... ? Discrimination indue ? Clémence illégitime et arbitraire ?

Il s'agit, vous ai-je dit, lecteur, de remplir les mausolées de la fiction, de donner sépulture aux noms errants. Or, vos François I^{er}, vos Louis XI, vos Leibniz, vos Luther ont déjà un corps, au moins un corps...

Mais ce corps-là, où est-il ?

Parti en fumée sans doute, moléculairement décomposé très certainement. Mais la mort nous plonge-t-elle en l'état de fiction pour autant ? Vous voudriez que je sois de ceux qui entre le Roman et l'Histoire ne daignent point faire de distinction ? Un nom qui a cessé d'appeler cesse-t-il pour autant de nommer ? Voulez-vous me faire commettre, lecteur, la comique bévue de ces Églises qui ici-bas nous enjoignent la monogamie et oublient de nous interdire, si par accident nous tombons en veuvage, les secondes, troisièmes, n-ièmes noces, sans s'inquiéter de nous affliger, à l'heure de la résurrection, de plus d'une épouse ? Polygamie céleste des corps glorieux... Est-ce votre vœu secret ?

Louis XVI, Luther, Leibniz sont morts pour vous déjà, épouvantails hiératiques des manuels d'histoire, et dont l'agonie ne vous a pas tiré le moindre frisson. Il est dans la nature des êtres historiques d'être défunts.

Pour vous rendre sensible la mort, ô insensible lecteur, catholique célibataire du crime, il me faut m'astreindre à vous la romancer. Le corps inconnu tombé sous mes coups vous indiffère. Mais tuer Françoise, et voilà un pan entier de votre imagination, d'une vie plus intérieure à votre corps que la vôtre même qui soudain s'écartèle, s'ensanglante et s'opacifie.

Mais Golo ? Mais la petite Fadette ? Mais Anna Karénine ? Mais la femme de Thésée ? Et celle de Lot ? Et Mentor ? Et Hippolyte ? Et Monna Lisa ? Tous ces personnages de légendes, immigrés d'autres romans, importés en contrebande des musées et des mythes, ces pièces rapportées,

allochtones naturalisés dans l'œuvre, pourquoi échapperaient-ils au crible de mes assassinats ?

Jus solis.

Car ce serait, sans doute aucun, mal les inhumer que ne les pas tuer en leur lieu propre, que ne les pas étouffer pour ainsi dire au berceau ; car Anna Karénine saisie et défaite au fil du *Temps perdu* survit tramée en son fief éponyme ; car Phèdre faufilée en de multiples textes, toiles, pièces prolifère, ramifiée, disséminée...

Vous m'objecterez que de même qu'Anna K. surgit, revenante, dans le *Temps perdu*, il se peut qu'en quelque roman ultérieur Françoise joue les apparitions. Que m'importe, lecteur, que m'importe puisque effectivement, par mon meurtre, elle manque enfin à son origine.

Un roman, dites-vous, est un miroir promené le long d'un chemin. Représentez-vous un de ces bois que les grandes villes s'enorgueillissent de préserver enkystés dans leur enceinte : vestige dernier (ou simulacre ultime) de l'inhumaine nature que la cité a grignotée puis enchâsse, sertie d'allées, de clairières, de kiosques à musique, de gazebo pittoresques, relique propitiatoire de son appétit. Dans ce bois représentez-vous le lac qui n'y peut faire défaut, un de ces lacs au bord desquels les familles du siècle dernier venaient faire le dimanche leur déjeuner sur l'herbe, sur lesquels les lycéens parfois encore s'amuse à venir ramer, autour desquels de vieilles gens se promènent toujours et se souviennent de déjeuners sur l'herbe, d'amourettes en barque.

Deux pontons parallèles s'avancent perpendiculaires à la rive, encadrant un paysage : fragment de berge et de ciel réfléchi à la surface mobile de l'eau. Représentez-vous maintenant, assis sur l'un des pontons, les jambes ballant dans le vide, et scrutant ce tableau, cette mire à ses pieds, moi.

Ma victime sera l'oiseau venu se prendre au miroir abutté au chemin de rive qu'empruntent les indolents promeneurs. Dans ma main, une poignée de gravier ramassé en chemin. Les passants, à intervalles irréguliers, passent, et dans le miroir étale viennent se refléter. Au cœur de chacun, je jette au passage un petit caillou qui, trouant la surface, fait vaciller au gré des cercles concentriques et véloces du train d'onde qu'il suscite en s'approfondissant le corps qui traverse le tableau. J'égrène mes cailloux, un à un. Le dernier a transpercé la silhouette d'un homme passant contre le ciel

bleu qui est au fond du lac. Un vol d'oiseaux nage dans ces profondeurs d'azur et trace en tremblant la diagonale de sa fuite, d'un bord à l'autre du cadre. Je me suis levé, à mon tour suis passé dans le champ du miroir dont va sortir « Swann ». Ma réflexion suit son reflet.

Vous savez la suite.

On croit ne tuer qu'un homme, mais c'est un monde qui parfois avec lui s'abîme. Tout comme un gouffre attire et engloutit avec lui, en lui son entour, Swann était une énorme roue, fixée au sommet d'un pic, et aux rayons de laquelle des milliers d'entités de moindre magnitude sont jointes comme à mortaises, et quand elle tombe, chaque petite chose attenante est précipitée avec elle dans sa ruine retentissante. Swann, son amour, son côté, tout cela se désécrit dans sa chute, et avec eux le grouillement désormais indénombrable des vies virtuelles fomentées dans ces phrases défuntes, les milliers de phrases d'un tome entier du *Temps perdu*, m'épargnant le soin de décimer par le menu Combray et le reste.

Un corps se perd dans la mort, choit. Qui s'en soucie ? Qui s'en inquiète ? Quoi ! pas même une ride à la surface de cet océan de vivants ? Un corps disparaît. Mais la ressource en est si abondante, d'autres déjà se pressent à vos yeux, une infinité de vivants, par vagues, un déferlement, une houle telle de corps qui s'abattent, se débattent. Dictature souveraine de la mort, occultée sous la démocratie de la vie. N'y a-t-il pas un œil, un seul œil pour enregistrer la chute, la trace, l'onde concentrique de ce corps qui sombre, l'onde qui se propage, interfère, réverbère, se brise, reflue et mêle et s'éteint ?

Un être réel, perçu par vos sens, vous reste opaque. Poids mort que votre imagination ne peut soulever. L'ingéniosité du romancier fut de remplacer ces parties impénétrables à votre âme par une quantité égale de parties immatérielles. Mirage miraculeux... Dans l'appareil de vos émotions, l'image est le seul élément essentiel. De là vient que le lointain, les romans, les descriptions, tout le petit cinéma projeté en votre noir for intérieur, excitent seuls votre pitié et vos larmes. Le littérateur que je suis ne fait pas autre chose, croyez-vous, que l'ingénu romancier, offusquant le corps obscur sous la chasuble pourpre et dorée de la servante sainte, sous le frac élégant du snob amateur de peinture, amant d'une dame en rose, sous la gloire imaginaire du personnage ? C'est ainsi que vous consommez le

crime... Il n'y a pas assez de Julie, de Bovary, d'E.T. et de Lady Di pour l'assouvisance de votre glaciale et gluante sympathie...

Littérature tout cela.

Passez-moi donc votre pitié, et votre indignation aussi, au démantèlement, à l'équarrissage de cette cathédrale proustienne que vous n'avez pas l'estomac de digérer entière, gargouilles, crypte, plombs compris. Vous vous contentez de tremper vos dernières phalanges à la conque lustrale de l'entrée, votre rince-doigts, votre tasse à réminiscence bénite... Si, plombant, lestant par mes meurtres vos images, vos mirages pitoyables, de cette chose opaque que vos âmes infirmes n'ont jamais su s'assimiler, un corps, je ne parviens pas à vous forcer à l'émigration qui vous amènerait face à ce bloc obscur de la douleur, qui le rendra visible de vous ?

J'ai dit : chambres, jardins, je, maman, lanternes magiques, grand-père... Soit l'ameublement habituel des mondes que nous fréquentons. Et le lecteur s'indigne de ce qu'on le frustre des plus croustillants, des plus classiques, des plus pédagogiques des meurtres... Je me tiendrais quitte de toute tentative d'occire grands-oncles, grands-pères, grands-tantes, papa, maman ?

Lecteur, sérieusement, « maman » est-ce seulement un nom ? Qu'eussiez-vous dit d'un chapitre qui commencerait ainsi : *Aujourd'hui « maman » est morte, ou peut-être hier* ou d'un autre encore annonçant : *J'ai tué « papa » à un carrefour* ? Cela ne veut rien dire. Vous crieriez à l'escroquerie, et vous auriez raison. Pourquoi prétendre avoir encore pour les liens invisibles que nouait entre les membres d'une famille la circulation d'un même sang, autant de respect qu'un tragique grec ? Les morts ne gouvernent plus les vivants. Et les vivants oublieux ont cessé de remplir les vœux des morts. Nous ne profanons plus les Dieux, devenus muets, mais les œuvres que vous leur avez substituées et en lesquelles vous n'avez pas plus de foi que vous n'en eûtes jamais, mais dont vous observez pour un temps encore (tout ce temps perdu en observance !), religieusement, les rituels. Œuvres destinées elles aussi bientôt à la mécanique répétition des mémoires mortes.

Êtes-vous sujet encore à réminiscence, souvenirs d'enfance, laostic, grives, pervenches ?

La nuit souvent, en mon absence, je laisse tourner mon ordinateur, programmé pour lire à haute voix mon roman de prédilection tel que meurtre après meurtre je le décompose. Infatigable perroquet électronique... Il suffit de lancer un petit logiciel de synthèse automatique de la parole, de choisir parmi plusieurs voix artificielles et entre les diverses langues que d'industriels linguistes ont su réduire en règles phonétiques, prosodiques, etc. Et toute la nuit, le moulin à paroles digital travaille, obéissant, aveugle, aux instructions des programmes encodés sur son disque dur, à moudre les phrases, égrener les phonèmes, articuler, synthétiser, enfiler, composer les sons digitaux qu'un convertisseur analogique balance à jets spasmodiques dans le circuit d'entrée d'un haut-parleur.

Mais le plus poignant, voyez-vous, est la discordance dont j'ai fait la règle de ces récitations : je ne sélectionne jamais, dans l'éventail des langues modélisées disponibles, celle en laquelle sont écrites les phrases du *Temps perdu*, mais toujours m'attache à barbariser ce texte et donne à écorcher à une voix désincarnée, métallique, à l'accent de cow-boy, de muezzin, de torero ou de rat de concile, les tendres syllabes de la langue française, qu'elle dilacère mécaniquement, et martèle jusqu'à l'aube.

J'aime à penser, tandis que je vais par les rues à la poursuite de mes victimes ou de mes songes, que quelque part dans la nuit une mémoire automate gazouille ou croasse, caquette et parodie les litanies du *Temps*, perdu et décomposé. Et je songe en marchant, oui, je songe à achever cette décomposition qui m'occupe et m'intrigue. Une possibilité, presque une tentation, m'apparaît.

Je joue, voyez-vous, à la roulette avec le langage. Mais les jeux de hasard ont leur calcul, et tout homme qui joue sans calcul, au hasard, est un fou. Je joue à la roulette, et il est fort clair que la chance – cette vapeur de probabilité que nos désirs condensent en idole capricieuse ou bienveillante – la chance a favorisé mes premiers coups. Il est improbable qu'elle se poursuive. L'accord en genre est une mise jetée sur le tapis à la case pair ou impair, rouge ou noir. La boule a roulé trois fois et trois fois rempli mes espérances. Il n'y a pas de martingale à ce jeu, et point moyen de se refaire. Je perdrai inmanquablement quelque jour. Quant à mon étourderie initiale, dans le coup joué contre Madame de Saint-Loup que je laissai échapper, nous dirons que la plaque jetée ce jour-là sur le tapis, et le gain, sont allés en pourboire au croupier invisible de ma roulette russe.

Pas moyen de se refaire ? Il me sera peut-être donné, une fois le premier round de cette décomposition achevé, d'y revenir, et sur le métier, ou sur le tapis, remettre l'ouvrage. Alors, au mépris du vénérable principe de droit qui veut qu'*autrefois acquit (ou convict) de même félonie* ne soit point soumis à nouvelle épreuve judiciaire et risque derechef sa vie au jeu parti d'un procès, tous les personnages qui auraient échappé, par leur discordance ou par ma faute, à la déposition, et toutes ces phrases où ils sont faufileés, à la césure, à nouveau affronteraient le sort mortel que moi, jeune Parque implacable mais non capricieuse, je dévide et coupe...

J'envisage parfois tricher. Faisant fi de mes principes de parcimonie, de mes prudences juridiques, de mes distinguos sémantiques, de mes scrupules onto-théologiques, je me prends à rêver d'un roman décharné jusqu'à l'os, rongé jusqu'à la moelle... Oui, j'irais jusqu'à attenter au narrateur. N'a-t-il pas eu la légèreté de se supposer (je ne dis pas, se donner) un petit nom, Marcel ? Perspective vertigineuse... Un monde enfin dégagé, désengagé de l'illusion de la présence humaine. Que resterait-il quand il n'y aurait plus personne, plus personnage ? Et plus sujet... Pas même un je... Juste, peut-être, un œil... L'impersonnel absolu. Écoutez.

Bientôt minuit. Et la raie du jour qui était sous la porte a disparu. Ce château était coupé selon une ligne courbe qui n'était autre que la limite d'un des ovales de verre ménagé dans le châssis qu'on glissait entre les coulisses de la lanterne. Dehors, les choses sembleraient elles aussi figées en une muette attention à ne pas troubler le clair de lune, qui doublant et reculant chaque chose par l'extension devant elle de son reflet, plus dense et concret qu'elle-même, aurait à la fois aminci et agrandi le paysage comme un plan replié jusque-là et qu'on développe. Ce qui avait besoin de bouger, quelque feuillage de marronnier, bougerait. Mais son frissonnement minutieux, total, exécuté jusque dans ses moindres nuances et ses dernières délicatesses, ne baverait pas sur le reste, ne se fondrait pas avec lui, resterait circonscrit. Il n'en fut pas ainsi, il y a bien des années de cela (...)

Imaginez ce monde. Dépeuplé par quelque cataclysme, peste, grippe, apocalypse... Mort à jamais ? C'est possible... Mais peut-être, enfoui sous terre resterait, au profond d'un tombeau caverneux, bunker de béton armé, temple climatisé, une trace, un signe ou simulacre ? D'incroyables piles nucléaires y alimenteraient encore une forêt d'ordinateurs. Plus personne pourtant ne passerait entre ces vieux piliers de silicium dédiés autrefois au

transport de l'information et du sens, et désœuvrés depuis la catastrophe qui a soufflé et désintégré la vieille toile d'araignée de la W.W.W.inc. Dans un coin rôle encore une machine, la dernière machine de Turing, enlisée dans une routine qui s'auto-exécute indéfiniment. Tous les nœuds du réseau, sauf elle, toutes les destinations, tous les serveurs, tous les routeurs et tous les terminaux du monde ont disjoncté ou fondu, leurs mémoires volatilisées, évaporées dans un tsunami de radiations électromagnétiques. Alors, avec une voix de Marilyn Monroe synthétique qui se serait sur le tard, comme Madame de Staël, découvert une affinité pour l'Allemagne, une voix de Marlene Monroe, la machine incante l'éternel retour. Dans la nuit sans plus d'aube, elle halète en boucles éperdues le dernier paquet de bits reçus, la lettre morte du langage :

*Ich weiß nicht was soll es bedeuten
Daß ich so traurig bin
Ein Märchen aus alten Zeiten
Das kommt mir nicht aus dem Sinn
Die Luft ist kühl und es dunkelt*

*Ich weiß nicht was soll es bedeuten
Daß ich so traurig bin
Ein Märchen aus alten Zeiten
Ich weiß nicht was soll es bedeuten*

Die Luft ist kühl und es dunkelt

*Ein Märchen aus alten Zeiten
Daß ich so traurig bin*

Die Luft ist kühl und es dunkelt

*Ich weiß nicht was soll es bedeuten
Das kommt mir nicht aus dem Sinn*

OceanofPDF.com

À l'éditeur

Cher Monsieur, et très honoré confrère,

Je me flatte que la proposition que j'ai conçu de vous faire saura vous être aussi agréable que peu dispendieuse. Voici un texte sans auteur. Il est à vous. Sans frais aucun. Puissiez-vous seulement en jouir en bon père de famille.

Des œuvres affligées d'auteur vous en avez, et pléthore ; des auteurs, flanqués ou non d'œuvres, cela court les rues. Mais songez-y : combien de textes sans auteur avez-vous vu déposer sur le pas de votre porte depuis que votre maison existe ? Je parle là de vrais orphelins, et non de ces enfants illégitimes dont on n'attend que le succès dans la vie pour les avouer, de plus propices circonstances pour les reconnaître, ou encore de ceux que l'on fait endosser au premier parent pauvre venu que la plume démange.

Croyez que j'imagine bien la difficulté de votre métier : la loi veut que les textes aient des auteurs, les auteurs pissent de la copie, le public ne veut renifler que de la copie d'appellation d'origine contrôlée. Et voilà des auteurs toujours plus ingrats et inquiets à mesure que leur prostate les maltraite, et des lecteurs toujours plus enrhumés.

La loi, le public réclament à cor et à cri des auteurs, veulent que les œuvres soient des aveux arrachés à des sujets en proie à la question du sens : manie vulgaire, obsession tatillonne, idolâtrie païenne et cynique. Aussi, pour cette œuvre que je vous abandonne sans remords, j'espère que vous saurez trouver « l'auteur » qui lui conviendra, qu'il s'agisse d'un de vos poulains « intéressants » mais fâché avec la syntaxe, qu'il s'agisse d'un de vos trotteurs les mieux cotés, mais fourbu, ou d'un de vos hongres au poil lustré, aux manières paisibles, sans jamais un écart, un faux pas ou une botte un peu vive, mais sans plus d'espoir de fertilité. Seule importe la convenance : l'auteur doit pouvoir présenter un récit à sa semblance, le public doit pouvoir sans jamais l'avoir lu l'y figurer tel qu'en soi-même.

C'est d'ailleurs ce point qui, mieux encore que le désir assez légitime de ne point m'incriminer par l'aveu du récit que je vous livre de mes entreprises, ou qu'une orgueilleuse humilité qui me ferait préférer

l'obscurité à la vaine illusion des lanternes magiques de la publicité, me détermine à vous confier le soin d'une procédure d'adoption. J'incline à la lanterne sourde de l'anonymat plutôt qu'au risque héroïque de me retrouver moi, à la lanterne. Mais voici qui emporte la décision : je n'ai, en effet, point la gueule de l'emploi et ne saurais faire figure que de piètre V.R.P., de plus pathétique et ridicule logophore et sémaphore imaginable de cette œuvre. Je diffère par trop du genre que sur la foi d'une rapide appréciation de mon opus les lecteurs ne manqueraient pas de me prêter, sans exception. Je dissemble trop de ce que je suis, et je vous assure que l'auteur des crimes ne saurait passer pour l'auteur de l'écrit, que le moi qui s'escrime à écrémer l'état civil n'est pas le même que le moi qui devrait se manifester dans les habituels entretiens familiers, dans la société des auteurs et des critiques, dans l'exhibition de ses vices à des fins commerciales. Le moi du criminel ne se montre que dans ses œuvres, et je ne montrerais aux lecteurs du *Monde*, aux indigènes de l'île des Lanternes, qu'un laputien comme eux. Vous imaginez la déception et le naufrage subséquent.

À récit d'aventures il faut un auteur à gueule burinée par les dangers, à catalogues de séduction il faut des goujateries d'homme à femmes, à romans zosés il faut des formes de poupée dégonflée, des moues de bourgeoise dessalée ou des insinuations de salope subtile. Aussi je crois (mais vous êtes ici le professionnel, le vrai expert en la matière, votre instinct acéré par des années d'expérience ne peut vous tromper) qu'il vous faudrait quelque auteur (ou acteur, quelle différence ? deux comédies, un même paradoxe) un peu sinistre, qui joindrait à une anthropométrie assez jumelle de Jack Nicholson les manières raffinées d'un André Gide.

Vous serez, je n'en doute pas, du parti de préférer un sujet masculin. Il faut que puisse en effet planer, comme un parfum diffus et quelque peu écœurant, le soupçon d'une identification possible entre notre sujet et la matière de mon récit. Or, vous le savez, le meurtre – et le meurtre violent plutôt que feutré – est province presque exclusive de la moitié mâle de l'espèce : les statistiques le prouvent, l'opinion commune le croit, la vraisemblance et l'homophonie l'exigent.

Et puis, les femmes ne sont pas sûres. Leur réputation est trop sujette à fâcheuses éclipses, dépendante de trop mystérieuses règles de bienséance⁽¹⁾. Enfin, vous ne verrez que trop combien ce que je vous confie ressemble peu, hélas, à un de ces « ouvrages de dame » où confrères et critiques aiment à cantonner le génie féminin (galant oxymore !).

Et nous ne parlons là que du plus mercantile court terme ! N'envisageons pas même le moyen et le long. Quel investissement désastreux, un investissement de mauvais père de famille, que ces auteures qu'on n'a cessé de voir dégringoler les pentes savonneuses des sommets où les canonisateurs zélés bombardent leurs confrères. Songez qu'aux pentes arides du massif que cultive certain de vos concurrents, le plat Louvet et le larmoyant Bernardin sont couchés ensemble entre leurs draps d'ivoire sans Dames de G., de T. ni Dame R. (larmoyante tout autant que Bernardin, mais quelle incompréhensible bizarrerie dans les prédilections lacrymales...) Furetière y trône au même rang que M^{me} de L. que seul le masque de La Rochefoucauld préserve de l'asphyxie à ces hauteurs raréfiées. Là, les *cojones* factices d'Hemingway ne requièrent pas moins pour écrin de deux forts volumes. Là, c'est jusqu'aux fausses couches de Joyce que l'on sertit dans des reliquaires tandis que les proses de Virginia W., de Gertrude S., de Djuna B. n'attirent pas même au fond des gouffres les vautours. Des romanciers chinois ont liberté de se promener du bord de l'eau jusqu'au-dedans du pavillon rouge et l'on garde au secret des caves le dit de Dame M. et l'oreiller de Sei S... Adolphe l'inconstant tient salon sans Corinne. Musset, rosse fourbue, mais entière, fait litière auprès de George S. coupée de ses organes romanesques. Les diarrhées ontologiques et chroniques de la hyène louche à stylographe y sont pieusement recueillies mais dédaignées les crottes du castor. Les voies de la gent stercoraire sont décidément impénétrables.

Vous voyez bien le fond de mon objection ; vous ne pouvez manquer d'en sentir vous-même le poids. La littérature tout comme le meurtre violent sont affaire d'hommes. Ce sont peut-être, du train où vont les choses et si l'on n'y prend garde et pourvoit par d'habiles rétorsions, les deux dernières carrières (nonobstant celle de violeur) qui sauront demeurer l'apanage ultime d'une mâle ambition soucieuse de laisser pulvériser sa déjection sur les trottoirs de la postérité. Que la débauche de romancières – ces femmes de plume qui se mettent à poil entre les couvertures de leurs livres – ne vous leurre point. De siècle en siècle, on a su, sans heurt et sans éclat faire le ménage. Le territoire est marqué : une petite réserve pour le gibier de poil et de plume, mais c'est pour mieux baliser le plan d'occupation des mémoires. Le crime, je le constate avec l'admiration des vrais amateurs, est parfait : hapax, dispersion, démembrement, disparitions mystérieuses, élimination des témoins, captation d'héritage, empreintes

effacées, dossiers enterrés, recherches calmées, et enfin, cannibalisation du corpus du délit, disparu, volatilisé à l'état moléculaire dans le style et la moelle des dévorants. Ah ! muses ! Ah ! cyclopes !

Il nous faut donc un auteur (si vous n'en avez pas vous en trouverez), sinistre, disais-je (ils le sont naturellement), quelque peu pédant, j'y tiens (par souci de vraisemblance), mais de bonne compagnie. Il lui faudra savoir jouer la passion obscure, mais contenue, et d'autant plus expressive et obscure qu'elle sera plus visiblement contenue. Vous connaissez sans aucun doute ces pudeurs viriles toujours doublées d'une habileté artistique et qui font naître l'émotion en la dissimulant ; le spectateur comprend que ce ton désinvolte, c'est l'émotion chez des êtres qui ne veulent pas avoir l'air d'en avoir, ce qui serait par trop ridicule. Hideur sublime et efficace de ces euphémistes du rien, qui, devant la mort, la séparation savent être mensonge et néant...

Quant à moi, cher éditeur, je m'efface, je m'efface et vous assure que dès avant le moment de me contempler en corps 10, volume bien broché et couverture sobre(2), selon l'habituelle qualité des ouvrages que vous produisez (je suis criminel peut-être, mais j'ai du goût et suis sensible...), toute trace, tout cahier, tout feuillet original sera parti en fumée. Je vous garantis, sur mon honneur, une jouissance paisible de cet ouvrage. À vrai dire, ce n'en est là que la première livraison, la première charrette pour ainsi dire, ou le premier pan. Car, c'est à une cathédrale entière que j'ai conçu de m'attaquer. Abside ! chœur ! transept ! De tout cela je vous réserve à son tour la primeur.

Je suis criminel, ai-je dit, mais sensible. Ce *mais* n'est pas à sa place ; je devrais dire, *donc*... Car il nous faut apprendre à mieux parler et penser mieux du meurtre que nous ne l'avons encore fait. C'est un devoir que d'émousser un peu l'extrême tranchant avec lequel nous parlons du meurtre. À entendre la rumeur de l'opinion, on croirait que tous les inconvénients sont du côté de l'assassiné. A-t-on pesé assez les maux respectifs qu'on encourt à succomber à l'acuité d'un stylet ou par la brutalité d'une fièvre hémorragique ?

Sensible, je saurai souffrir pourtant sans broncher et quant au récit lui-même, vous laissez carte blanche, vous cède sur lui tous droits négriers : caviardez, ajustez, interpolez, coupez, gonflez, ourlez, donnez du pli, tartinez de cul autant qu'il le faudra, profanez ma prose angélique des

guipures et froufrous que « l'auteur » ne manquera pas d'exiger avant d'endosser sa tunique de Nessus, mais gardez-vous de réduire mes immorales idiosyncrasies à la décence moyenne du polar moyen, genre moral entre tous puisqu'il n'imagine pas de victime sans susciter la pulsion inquisitive, ni de crimes sans flic voué à leur élucidation et châtement. Le crime lui est un désordre où l'intrigue se charge de rétablir la loi. Il était grand temps de réduire ce syllogisme à son originelle barbarie, et, inversant la proposition vulgaire, donner au crime une loi universelle. Bovarysez cependant, cacanisez aussi cyniquement que possible, je vous l'accorde(3)...

Les lecteurs veulent-ils autre chose que de la guimauve et du foutre ? Font-ils leurs délices d'autres choses que confessions et fornications ? Ont-ils l'usage d'autres meubles que le divan et le sofa ? N'inclinent-ils pas plutôt qu'au divin et au sophisme, aux divas et aux saphismes ? Je n'en ai que trop conscience. Mais je sacrifierai sans regret, car moi aussi je suis veule et aime à me divertir, la pureté tragique de mes intentions esthétiques au plaisir de voir mon vicaire, cet imposteur protocolaire, pâle et pédant, proclamer les droits imprescriptibles de la création, et en gage de sincérité avouer que ses personnages lui ont échappé. Je veux le voir rester secret et quelque peu inquiétant lorsqu'on lui demandera s'il a jamais éprouvé les troubles pulsions meurtrières de son héros... et quel rapport entre ce roman et ce chef-d'œuvre impérissable que furent ses délicieuses *Méditations sur le sentiment de l'Infini lors d'une mission humanitaire sur la rive occidentale du lac Victoria-Nyanza* ?

Vous n'étiez pas, cher éditeur, le destinataire que j'avais initialement imaginé à ce récit(4). J'avais songé à en déposer, selon la règle d'un précédent vénérable, le manuscrit sur le grand autel de Notre-Dame, mais à toute heure du jour, aux grilles du chœur sont agglutinées des grappes de touristes qui en obstruent l'accès : la poste restante de l'au-delà est engorgée, occluse la bouche d'ombre. À défaut de Dieu, j'ai envisagé remettre le pli scellé à l'honnête amateur de cabriolets de luxe, ma Muse, mon Mentor en mécanique ; mais Monsieur de Cadillac, si fin mécanicien, se fout de la littérature comme de son *primum mobile home*. J'ai pensé m'en remettre ensuite à un quidam rencontré dans la rue et élu selon mes principes éprouvés – car qui oserait de nos jours s'en remettre encore à la Providence pour lui désigner son destinataire, s'en remettre à l'inspiration pour composer, à l'impulsion pour assassiner ?

Il est cependant plus aisé de tuer un quidam que de lui faire don d'une œuvre. Plus facile de refiler la vérole que le bébé... La tentative de donation eut donc un moindre succès qu'aucune de mes tentatives d'assassinat à ce jour. Présentez, pour le lui offrir, un paquet à un inconnu rencontré dans la rue, il vous traite de haut, vous impute les pires intentions ; il s' imagine que vous voulez l'arnaquer, le ridiculiser, l'entraîner dans des turpitudes inouïes. Probité infernale des masses ! Tout juste s'il ne vous casse pas la gueule et ne crie à l'aide, au fou. Tirez-vous un couteau, lui promettant de le saigner, de l'ouvrir, de l'étriper, il ne peut croire à tant de noirceur, il en appelle à votre humanité, n' imagine pas que vous lui puissiez vouloir mal, et dans son émoi à vous manifester son amitié se précipite sur votre lame nue, vous embrasse en agonisant et retournant lui-même sa plaie autour de votre couteau...

Ainsi, après Dieu, après Monsieur de Cadillac, après « "Swann" » l'ingrat, qui ameuta commères, quartier et gardiens de la paix comme si je lui eusse fait la plus malhonnête proposition ou eusse exposé mon anatomie, vous êtes, Monsieur l'éditeur, mon plus raisonnable interlocuteur, le seul doué de *nécessité*. Vous êtes presque aussi abscons que Dieu, presque aussi fin mécanicien que Monsieur de Cadillac et moins scrupuleux que ces quidams qui se laissent plus facilement égorger que combler de bienfaits. Chez vous fut établie la première demeure de Swann. On ne peut mieux tomber en fait de tombeau.

Mais je vous entends d'ici : imprimeurs, messageries, libraires, gestion des stocks vous saignent aux quatre veines. Dévorante et si peu profitable immobilisation de capital ; des actifs qui se dévaluent sans crier gare. Les auteurs abusent ! Et la presse, mon dieu, la presse ! Et le papier ! Sais-je assez ce que cela coûte ! Pénible poker que cet ingrat métier qui est le vôtre... Jeu de hasard et de si peu d'amour... Je commisère, je compatis. Je ne veux pas votre ruine.

Que vous publiiez ou non ce récit est immatériel. Je tiens de sûre autorité que les lettres arrivent toujours à leur destination et que même volée ou crue morte, une lettre ne saurait manquer de parvenir ou de ressusciter. Que celle-ci finisse au casier judiciaire, sous le paillason de la Faculté ou sur ses paillasses pour dissection, dans les boîtes des bouquinistes, à la devanture des librairies, à l'étal des marchands des quatre saisons drapant délicatement les rondeurs des romaines et des batavias, ou au clou des cabinets de votre distinguée mais impécunieuse maison afin que

s'en puissent torcher vos auteurs, importe peu. Je vous aurai éternelle reconnaissance d'avoir rempli le seul devoir de votre charge qui pour moi vaille : à savoir, fait lire – même à un lecteur unique, pauvre professionnel paiseur de prose – mon récit. Il suffit d'un lecteur et d'un seul, d'une victime et d'une seule, pour que mon projet s'achève et que l'infinie et transsubstantiative réversibilité de la prose en crime, du crime en prose s'opère, que Swann s'enlève d'un coup d'aile ou de feu en « Swann », et à son tour « Swann » s'élève en « “Swann” ».

À y réfléchir, je préférerais une lectrice.

Me ferez-vous cette grâce ? Que M^{me} de Saint-Loup s'enlève métaphysiquement en « M^{me} de Saint-Loup », « M^{me} de Saint-Loup » en « “M^{me} de Saint-Loup” » et s'établit, d'un coup féru d'un seul, la vérité de ma proposition logique. Les guillemets tombent comme autant de masques ; dans une ascension infaillible le *Temps perdu* dépeuple le monde, le meurtre décompose la langue et donne sépulture aux noms errants. M^{me} de Saint-Loup, ô hypocrite lectrice ma sœur, tu dévoreras mes crimes comme un roman. Et moi, *lector lectori lupus*, qui d'un roman ancien que je dévorai fis la loi de mes décimations, je prouve que seule est authentique l'œuvre criminelle.

DEUXIÈME PARTIE

Our meddling intellect
Misshapes the beauteous form of things –
We murder to dissect
Wordsworth, « The tables turned ».

OceanofPDF.com

La chambre noire

C'est moi. Oui, moi. Vous vous méfiez ? Mon pardessus couleur d'encre, mon usuel habit de noir solennel ne me dénotent-ils pas suffisamment ?

Nous revoilà lecteur, vous et moi, dans la chambre noire, sans portes ni fenêtres, du texte. La page est ce bandeau sur vos yeux vous conviant à la fantasmagorie, cet écran paradoxal derrière lequel vous me supposez, toile où vivent, jaillissent de votre œil aveuglé, par milliers, des êtres décharnés aux regards hallucinés. Les phrases sur la page ? Ce par quoi depuis mon antre je cherche à vous atteindre, de l'autre côté de l'écran.

Je ne puis vous voir, vous ne pouvez me figurer.

Quand vous êtes entré dans cette chambre noire, vous y êtes entré croyant que les règles du jeu habituelles y avaient cours, et que les fantômes dont le souffle de l'invisible auteur peuple votre aveuglement rituel seraient autant de mirages délicieux, fantaisies douces récompensant votre patience et docilité à suivre l'incitation des signes. Bercé d'échos, emporté dans les bras des créatures, sylphides, esprits, incubes, succubes qu'avec art foment votre hôte, vous espériez vous alanguir au fond des moelleux divans disposés ici et là dans l'antre pour votre repos par cet autre dont vous devinez la présence bienveillante dans cette nuit du langage, et qui vous guide et qui vous mène et flatte de péripéties, agence pour vous les étapes d'un voyage, d'une aventure, d'une quête dont il vous réserve le triomphe. Femmes, fortune, périls, puissance, dépaysement, revers, volupté, reconnaissance : tout cela vous attendait dans la chambre noire.

Kuk-Kuk, c'est moi. Vous ne me voyez pas. Vous vous croyez encore invisible. Mais dans la chambre noire où vous avez pénétré et où vous êtes mon hôte, vous ne semblez pas retrouver l'ameublement usuel des chambres de jadis. Il fait un courant d'air glacial. Où sont les houris, les hourras ? Où sont les chevauchées magnifiques, les moelleux transports de l'esprit et des sens ? Vous commencez de soupçonner que l'autre sans visage, tapi dans cette nuit, joue dans la chambre noire un autre jeu que l'enchanteur bonasse de vos fantaisies coutumières...

Et si la seule volupté que vous réservait cette chambre obscure était celle de l'effroi ? Le seul triomphe, celui de la terreur, et la seule reconnaissance, celle du néant ? Ignorez-vous encore que les plaisirs auxquels on s'expose, subreptice, en cette fin de siècle dans les chambres noires sont devenus mortels ?

Tendez l'oreille, et l'entière surface de votre peau comme un tambour, prêt à vibrer au moindre écho, au moindre front d'onde, à la moindre turbulence annonciatrice. S'il en va de votre vie, et non plus seulement de votre morne plaisir, le moindre atome de votre corps, la moindre parcelle de votre attention ne se découvrira-t-elle pas d'une sensibilité enfin exquise ?

D'on ne sait où sourdent des bribes, échantillonnées d'une vieille mélodie. En reconnaissez-vous les paroles ? Le refrain contient peut-être le sésame, le shibboleth qui sera votre sauf-conduit... Petite phrase de Vinteuil, ritournelle d'*M le maudit*, dont le retour annonce terreur ou réminiscence.

Comme votre respiration fait du bruit ! N'entendez-vous pas le sang qui bat dans vos artères, peuple le silence d'échos qui reviennent heurter avec violence à vos tympans. Ou bien est-ce le sang de l'autre qui circule dans cette nuit et son cœur qui s'emballe jusque contre votre peau, jusque sous votre peau et dans votre crâne ? Proximité haletante.

Tous deux aveugles, tous deux obscurs.

Êtes-vous la proie ou le chasseur ? La victime ou le sacrificateur ?

Kuk-Kuk : qui de nous deux trouera, déchirera, arrachera de l'autre le cœur le premier ?

Vous songez que votre salut est dans l'immobilité, vous vous faites statue, pierre. Mais peut-être déjà êtes-vous en ma puissance et n'ai-je qu'à tendre le bras et refermer ma main sur votre gorge, ou y plonger le stylet meurtrier...

Et ce cliquetis métallique, ce froissement, si proches, est-ce le chien d'un revolver que l'on arme ? Ou bien une ruse ? Celle qui vous forcera à tirer le premier : une langue de feu rougeoyante et sourde jaillie trahissant votre position dans la nuit. Vous serez à ma merci, attendant le coup de grâce, ce coup de grâce qui ne vient pas, dont vous ne savez d'où il viendra, que vous n'imaginez même pas entendre venir tant l'inscrutable nuit, son silence bruissant, avant même toute déflagration, ont rompu vos tympans...

Vous vous sentez à découvert. Vous cherchez une paroi à laquelle vous adosser. Vous croyez que vous serez plus en sécurité, moins exposé, dans une encoignure. Réfugié là vous imaginez disposer du répit nécessaire à me déceler. Mais pour atteindre ce coin, ce refuge, que vous faudra-t-il traverser ? L'espace du langage est un piège que je vous tends. Sur quoi buterez-vous ?

Lecteur, sais-tu seulement par où tu es entré et où se trouve la porte, et s'il y en a même une ? Tu peux certes sortir de ce récit par effraction, en refermant maintenant le livre. Mais la chambre noire ne s'en évanouira pas pour autant. Dans cette chambre noire, pour toute éternité, et quand bien même tu en condamnerais la porte, je t'attends, lâche lecteur.

Car cette chambre, et telle est l'énigme inscrite au front de la chimère ou du golem qui en garde l'invisible seuil, tu y étais déjà avant que d'y entrer et tu y seras encore quand tu en sortiras.

OceanofPDF.com

Les nègres

Je n'ai point vu paraître encore mon ouvrage à la devanture des librairies.

Je me tiens informé pourtant. Ces librairies, je les hante tout autant que vous. Je suis l'actualité. Je lis tout : faits divers, cotations de bourse, réclames, et jusqu'aux notices nécrologiques. Mais pas plus que je n'ai vu passer d'entrefilet à la mémoire de Swann ou de feu Françoise, je n'ai vu publiée la moindre recension d'un livre homonyme du mien ou présentant avec lui une quelconque ressemblance. Peut-on seulement faire confiance à la police, à l'éditeur, aux familles, aux critiques ?

Mon éditeur, me suis-je dit d'abord, attend sans doute une suite. On lui promet une hécatombe, de massives décimations, et il ferait rouler les presses pour encre le linceul de deux malheureux cadavres ? Bagatelle... C'est un peu court, avouons-le. On a vu de plus beaux draps. Le moindre polar, le moindre pamphlet aligne ou convoque dix fois, dix mille fois ce contingent (et au bas mot encore). Qu'est-ce pour vous, lecteur, que des nappes de sang et de braise, et mille meurtres, et les longs cris de rage, sanglots de tout enfer renversant tout ordre – et toute vengeance ? Rien ! Aussi n'ai-je pas cessé entretemps d'œuvrer consciencieusement à l'assouvissement de votre cruauté. Cottard, mort ! Norpois, mort ! Bergotte, mort ! Bloch, mort ! Madame Verdurin, morte ! Quand dans le crépuscule vous mâchiez des fleurs, je saignais dans l'ombre, et sans broncher, de jeunes cadavres. Science avec patience, le supplice est sûr.

Il se peut aussi que les lecteurs stipendiés, les feuilletonistes à tant la page calibrée aient mépris mon récit pour un essai d'économie politique, un néo-roman de la conscience malheureuse, la traduction intempestive d'un traité de logique démodé, une nouvelle cyber-érotique... que sais-je ?

Il n'est pas impossible par ailleurs que l'éditeur, abusant de la licence que je lui ai laissée, ait fait récrire de fond en comble, et des plombs au tympan, mon œuvre. Ainsi, j'aurais, sans le savoir, non seulement un vicaire, mais encore un nègre...

J'en viens dès lors à soupçonner les plus innocents romans d'amour et de plage, les confessions d'adultère, les épaisses fictions d'éducation, les

histoires de cul, tranches de vécu, déplorations de l'aliénation moderne, fables morales, contes de la solitude urbaine, anatomies du moi souffrant et de la désertification de l'espace (social, mental, rural, etc.).

À toute extrémité, je me suis même résigné à feuilleter systématiquement aux tourniquets des librairies de gare les provisions toujours renouvelées de polars... Mais non, mais en vain... Toujours la même histoire, jamais la mienne.

Et pourtant... Si sous ces oripeaux se cachaient, méconnaissables, les vestiges défigurés de ma thanatographie ?

Considérez un instant, lecteur, cette hypothèse (et ce n'est point mégalomanie de ma part, soyez-en certain, tout au plus un soupçon) : peut-être suis-je, sous cent pseudonymes différents, la source unique, l'auteur obscur de tous ces livres qui paraissent quotidiennement et qu'une écurie de nègres s'emploie, au cœur des nuits, à récrire et rendre présentables à votre conscience avant de vous les livrer au petit jour, si bien que vous en puissiez jouir sans inquiétude, ni réprobation aucune...

OceanofPDF.com

La main invisible

Proust est trop long, et la vie trop courte ?

Qu'on le raccourcisse...

Combien déjà s'y sont employés ? Tous les faiseurs de morceaux choisis, émasculateurs, expurgateurs, bouchers, tailleurs, blanchisseurs... petites mains industrieuses affairées au décolleté de la robe proustienne, au dégraissage des digressions... Et les conservateurs de la littérature monumentale qui ont laissé la cathédrale saint Marcel aller à la ruine... le budget d'entretien est un gouffre ; les grands édifices classiques sont inchauffables ; le public y grelotte ; pour lui épargner d'en prendre grippe, on lui sert des louches de tisane, on le bourre de petits gâteaux, on le promène au soleil le long des haies d'aubépines. Ce n'est plus une cathédrale, c'est un sanatorium, une maison de repos.

Non, de toutes les méthodes de restructuration de l'industrie de la petite madeleine, aucune n'égale en nécessité, en cohérence et en simplicité, la mienne. Dans un marché global, où les flux de lecteurs se portent sans entraves là où leur investissement offre le rendement maximal, il n'y avait de solution que libérale. Licenciez le personnel surnuméraire : le cours de l'action ne saurait manquer de monter.

Cette solution, la seule valide, la seule légitime n'est pas capricieuse, à la différence de celle, grossière, qui préconise de tailler dans les branches supposées déficitaires de l'entreprise. Elle élimine sans préjugé subjectif, dans une parfaite neutralité morale, et selon l'infailible logique de la main invisible, des entités coûteuses en mémoire et en puissance de traitement herméneutique : des personnages. Elle est progressive, sa portée peut être réglée finement selon la pression de la concurrence. Elle préserve, et même valorise, cet actif intangible de l'entreprise, sa marque : le style.

Les éditeurs, les commentateurs auraient dû – mais ce sont des bureaucrates qui appliquent des poétiques colbertistes et jacobines concoctées par des technocrates qui n'ont jamais lu un livre et se bercent d'abstractions structurales – se rendre sur le terrain.

Arrivé à la fin de son récit, le narrateur de la *Recherche* esquisse le projet de son œuvre à venir. La vulgate affirme que le roman se mord alors la queue, se boucle sur lui-même et que l'œuvre projetée n'est autre que le récit qui s'achève. Cercle magique qui nous ramènerait au commencement, à ce point marqué par la double inscription liminale du temps. Des romans qui semblent se mordre la queue, c'est pléthore en ce siècle. De telles coïncidences confortent nos bureaucrates dans leurs théories : le roman au XX^e siècle se mord la queue, Oroubos est son nom. Vous imaginez sans peine les considérations qui s'ensuivent, et le pourquoi du se mordre la queue, et qu'en reste-t-il une fois qu'il s'est mordu la queue, et comment faire autrement que se la mordre quand on est écrivain moderne...

Mais c'est confondre « Marcel » et Pierre Ménard qui voulut ignorer qu'on ne peut refaire ce qu'on aime qu'en le renonçant ; c'est procéder comme s'il était possible d'écrire deux fois la *Recherche du Temps perdu*, ce que depuis les *Fondements de la Littérature* de Hilbert et Queneau (voyez la scholie du second axiome d'appartenance) nous savons faux. On le soupçonnait depuis l'Antiquité, en vertu d'une observation empirique, savoir, qu'on ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve, qu'il ait nom Léthé ou Méandre. Il restait à le démontrer formellement.

Marcel (s'il faut l'appeler ainsi) ne pouvait s'orienter, et de ceci il y a dans le récit de sa vocation des indices troublants, que vers quelque chose d'infiniment plus retors que la plate répétition.

Un indice et un seul, parmi beaucoup d'autres que vous ne manquerez pas de remarquer maintenant que je vous découvre l'intention profonde, la finalité de la *Recherche*, devrait suffire à convaincre le plus sceptique des proustiens : la conversation suivante entre le narrateur et l'ingénue Albertine au sujet de Dostoïevski.

— *Mais est-ce qu'il a jamais assassiné quelqu'un, Dostoïevski ? Les romans que je connais de lui pourraient tous s'appeler l'Histoire d'un Crime. C'est une obsession chez lui, ce n'est pas naturel qu'il parle toujours de ça.*

— *Je ne crois pas, ma petite Albertine, je connais mal sa vie. Il est certain que comme tout le monde il a connu le péché, sous une forme ou sous une autre, et probablement sous une forme que les lois interdisent. En ce sens-là, il devait être un peu criminel, comme ses héros, qui ne le sont d'ailleurs pas tout à fait, qu'on condamne avec des circonstances*

atténuantes. Je ne suis pas romancier, il est possible que les créateurs soient tentés par certaines formes de vie qu'ils n'ont pas personnellement éprouvées. Je reconnais tout de même chez Dostoïevski cette préoccupation de l'assassinat a quelque chose d'extraordinaire et qui me le rend très étranger. Tout cela me semble aussi loin de moi que possible, à moins que j'aie en moi des parties que j'ignore, car on ne se réalise que successivement.

L'aveu peut-il être plus clair ? Il comporte son lot de dénégations, certes : *je ne suis pas romancier, tout cela me semble aussi loin de moi que possible.* On sait ce qu'il faut penser de la seconde à la lumière de la première. Mais la voie est explicitement tracée (*on ne se réalise que successivement*), sa destination suggérée dans la tentation d'une forme de vie criminelle. Et qu'est-ce d'autre, une forme de vie, que suivre une règle ?

Relisez dès lors la longue profession de foi intitulée « L'Adoration perpétuelle » enchâssée au cœur du *Temps retrouvé*. Quelque chose ne peut manquer vous chiffonner et le soupçon vous venir que toutes les éditions sont apocryphes, que le texte en a été caviardé, falsifié. Que la règle meurtrière, terme ultime et annoncé de la vocation du sujet a été travestie en religion de la littérature, le crime maquillé en chronique, les cadavres ensevelis sous des fleurs de rhétorique. Qu'on n'a peut-être accumulé et tant prôné manuscrits, esquisses et brouillons que pour occulter la version authentique de cette forme de vie qu'envisageait le narrateur au seuil de son œuvre. En bref, que les nègres ont œuvré, une fois de plus, et qu'ils ont la main lourde, mais point habile, ni très discrète.

Faites l'épreuve suivante : dans cette confession des fondements de l'œuvre, cette axiomatique de la vocation, remplacez systématiquement le mot « Art » par Crime, le mot « Littérature » par Meurtre, « Roman » par Assassinat, etc. Opérez cette traduction élémentaire et voyez enfin transparaître sous la falsification le sens, souverain :

L'œuvre authentique, l'œuvre enfin découverte et éclaircie, la seule œuvre par conséquent souverainement accomplie, c'est le meurtre. Cette œuvre, qui, en un sens, habite à chaque instant chez tous les hommes aussi bien que chez le criminel. Mais ils se la cachent, parce qu'ils renoncent à l'éclaircir.

Ce travail du criminel, de chercher à apercevoir sous de la matière, sous de l'expérience, sous des mots quelque chose de différent, c'est exactement le travail inverse de celui que, à chaque minute, quand nous avons le dos tourné, ces nègres que sont l'amour de soi, la vertu, l'éducation et l'habitude accomplissent en nous, quand ils amassent au-dessus de nos impressions authentiques, pour nous les cacher entièrement, les nomenclatures, les intrigues avouables que nous appelons faussement l'œuvre. En somme ce crime si simple est justement le seul crime nécessaire. Seul il autorise les autres et nous révèle à nous-même notre propre œuvre, cette œuvre qui ne peut pas se « lire », dont les signes qu'on lit ont besoin d'être traduits et souvent décomposés à rebours, et péniblement effacés. Ce travail qu'avaient fait notre amour de soi, notre esprit d'imitation, notre éducation vertueuse, nos habitudes, c'est ce travail que le crime défera, c'est la marche en sens contraire, le retour au néant.

Et le reste à l'avenant... Je vous laisse le soin de continuer l'exercice.

Pour moi, je crois avoir assez démontré la conformité de ma règle de réduction meurtrière au texte proustien, et de mon entreprise à l'exemple de son narrateur – de son propre aveu, *celui qui contemple et prolonge dans l'ordre du temps le corps chéri dont il est jaloux, jaloux jusqu'à en souhaiter la destruction*. Assassiner, décomposer : telle est la duplice finalité encryptée dans la nature du *Temps* lui-même. L'interprétation criminelle est la seule probable : elle seule *éclaircit* le texte, littéralement et figurativement.

Q.E.D.

Embrayons.

Il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre, deux chapitres, trois chapitres, le récit de mes meurtres suivants. Qu'il est facile de digresser ! Mais non, j'ai pitié de vous, lecteur.

Kata

Il faisait nuit lorsque « Cottard » se résolut enfin à reparaître sur le quai désert. « Cottard », cueilli aux portes de la morgue municipale, le second à en franchir l'austère issue; « Cottard », que j'avais laissé échapper, comme Swann et comme Françoise, à l'entrée d'un immeuble.

Étrange faiblesse: cette crainte que l'autre me regarde et d'en rencontrer les yeux. Était-ce défaillance d'un cœur trop scrupuleux et tendre ou d'une volonté par trop pitoyable, et qui se connaissant s'épargnent? Il y a des cruautés qui ne résistent pas plus à l'épreuve que certaines bontés.

Embusqué sous le couvert d'ombre d'un arbre, j'attendis que ma victime entrât dans l'orbite obscure, qu'elle arrivât à ma hauteur, qu'elle me dépassât. Deux enjambées encore, elle serait hors le cercle enchanté et rentrerait dans la lumière d'un prochain réverbère.

Aimez-vous, lecteur, l'Orient? Avez-vous passé comme moi les dimanches de votre enfance et ses vacances dans les champs, dans vos chambres, à l'assaut héroïque du château de l'Araignée, perfectionnant au ballet raffiné et hiératique des classiques Katas du Kendo, l'art de poindre, transpercer et fendre en deux d'imaginaires ennemis qui de toutes parts, droite, gauche, devant, derrière, vous assaillent? Sans doute vous rêviez-vous mousquetaire, cuirassier... Moi, j'aimais l'Orient compliqué pour la beauté ascétique des formes de sa cruauté: assassin, sicaire... samourai surtout.

La tête de Cottard, décollée souverainement par la lame du katana, alla rouler sur le pavé du trottoir, jusque dans la lumière. Non, je n'avais pas songé lui trancher le cou, mais seulement que mon geste tire dans l'espace le trait d'acier d'une calligraphie négative.

Le cœur de ce corps décapité qui s'effondrait sur place, comme devenu trop lourd à porter pour ses genoux qui ploient lentement, ce cœur ne cessa pas tout de suite de battre: il pompait sauvagement, alimentant une fontaine de sang qui jaillissait à la verticale de son cou coupé, et qu'un meurtrier plus « Goncourt » que moi, eût sans doute pris la peine de comparer soigneusement au fameux jet d'eau d'Hubert Robert. Cela n'empêcherait pas qu'il s'agisse d'un sang vivant, chaud, souple, fumant, d'un sang qui

saigne... Avais-je d'ailleurs le loisir, tandis que j'essuyais ma lame dégouttante avant de la rengainer sous mon pardessus, avais-je le loisir d'une description interminable dont j'eusse pu ensuite te faire l'offrande poétique en surplus de mon offrande assassine ? Non, tout doit demeurer dans le coup d'œil, en accord avec l'épure du coup de sabre. Je me contenterai de ramasser en passant la tête, et la balançant par la chevelure l'envoyer voler par-dessus le parapet et choir dans le canal en contrebas.

Mais à quoi ressemblait-il ce Cottard ? C'est ce qui justement n'importe pas, lecteur entêté de portraits, de ressemblances et d'analogie. Si je t'en retraçais la figure, t'en décrivais les traits, prétends-tu pouvoir les reconnaître dans la rue, en photo ou même tel qu'en lui-même les vers de vase, au fond du canal, le décomposent ?

Suis-je homme, d'ailleurs, à coopérer aux identifications judiciaires ?

OceanofPDF.com

Quanta

Je vous laisse le choix de l'Académie (imaginez celle qu'il vous plaira) aux marches de laquelle nous serons allés réceptionner « Norpois ». Il n'aura su manquer en toute probabilité, si nous nous sommes gardés d'arriver à l'heure où pointe le personnel d'entretien, d'en sortir un individu susceptible de tomber sous le coup de notre loi. Ce n'est pas tricher que d'aller ainsi cueillir nos victimes en des lieux qui accroissent statistiquement nos chances d'un accord en genre. Espérez-vous voir surgir notre marquis, notre ambassadeur, d'un Institut qui soit de beauté ? Iriez-vous de même chercher votre Odette, votre Eurydice, votre Isolde au sortir d'un cercle de jeu, d'un cénacle, d'un parlement, d'une caserne ou d'une cour constitutionnelle ? Non point. À moins que ne soyez féministe enragé, ne nourrissiez quelque secrète tentation de l'échec, ou ne vous preniez pour un démon de Maxwell (mais au vrai, quelle différence ?). Est-ce ma faute si les us coopèrent à ma logique meurtrière ? Agent rationnel exemplaire, je ne fais que maximiser mes gains en tirant parti d'inégalités locales dans la distribution des ressources.

Le deuxième corps à paraître aux marches du palais était le bon. Accord en genre et en nombre : nous tenions notre homme. C'est un homme réel, il bouge, il mâche, il tousse, il tremble, tout à l'heure il sera tué.

Il marche, là, devant nous. Les rues sont indifférentes, n'est-ce pas ? Pur décor, croit-on... N'était la tentation, lecteur (un instant tout au plus car je doute que vous puissiez, sans vertige, supporter plus), de voir ce monde qui défile sous vos yeux, par les yeux de celui qui tout à l'heure va mourir. Il ne le sait pas : ni le monde – ce pur décor –, ni qu'il va mourir – cette aberrante perspective. Il ne le sait pas, mais vous le savez, vous, dès que vous vous efforcez de vous glisser derrière ses yeux et d'y loger votre regard. Regardez alors, de cette position qui n'est ni exactement la sienne, ni la vôtre propre (Mais celle de qui alors ? De personne peut-être... l'intenable place de personne...), regardez donc ce monde, vous sachant devoir mourir... Ces arrogantes façades, leurs fenêtres comme autant de grilles vous dérobant des mondes à jamais clos désormais. Le ciel, le ciel seul a quelque douceur encore. Avec le crépuscule lui aussi pourtant se cuirasse

d'éclats métalliques. Toutes les surfaces du monde qui accourent assaillir vos yeux ont pris la dureté du fer et de la pierre, et jusqu'au visage des passants que vous croisez, impénétrable, fortifié de toute cette vie qui vous abandonne. Vous seul, sur le point de passer, d'être passé, êtes de chair et vous écorchez à toutes les arêtes de ce monde indifférent dont vous n'êtes que le pur décor.

Exercez votre pitié, lecteur.

Moi, je sue à la poursuite de l'homme que je dois tuer – car cela est écrit –, ce véloce personnage qui va son train d'enfer. Dans un temps comme le nôtre, où la perfection croissante des moyens de transport laisse à peine à nos semelles le temps de s'user, où la carte de l'Europe a subi des rétrécissements hallucinants et est à la veille, T.G.V. aidant, d'en subir de plus foudroyants encore peut-être, où tant d'autoroutes, de tunnels, d'aéroports et de lignes de tramway sont posés partout, vous m'accorderez qu'on a le droit d'en vouloir à un Norpois de ses allures de marathonien dératé, et de pouvoir demander de lui qu'il songe à se fondre dans le déferlement barbare des transports en commun...

Des palais, il m'avait mené à la périphérie ; de la périphérie, nous allions à présent vers la zone. C'était un progrès, mais pas encore le théâtre idéal pour une exécution. Parut enfin, enjambant une autoroute à huit voies, une passerelle.

Le coup de feu aurait pu passer pour le bruit d'un pneu qui éclate, ou encore l'explosion des gaz réchappés d'une insuffisante combustion et qui détonent à la sortie du pot. Et je doute que Norpois ait su d'où partait ce coup, d'où venait ce choc, cette déchirure dans ses entrailles. Volte lente. Je le vis se retourner vers moi, étonné, comme s'il m'eût demandé muettement, par mimique, le sens de cette déflagration, et peut-être aussi lorsque enfin la douleur dans ses tripes, sensation d'abord lointaine, eut fini de se frayer un chemin jusqu'à lui, d'où venait cette liquéfaction qui commençait à s'incendier et le transfixer et le river à elle.

Nous étions à deux mètres l'un de l'autre. Je le vis se rapprocher de moi à petits pas titubants, d'une délicatesse très grande, un peu hésitant, comme à l'abord de quelqu'un qu'on n'est pas sûr de reconnaître mais dont le visage dit quelque chose et qu'on délibère d'aborder. Il ployait, les genoux peut-être se dérobaient sous lui ; j'ai vu le moment où il allait me baiser les mains.

Est-ce réflexe, un de ces mouvements antérieurs à la décision consciente ? Était-ce l'imploration muette de ses yeux ? Le pressentant sur le point de tomber, je ne sais pourquoi, j'ai tendu les bras pour le retenir. Il trébuchait, m'entraînant dans une valse maladroite, pendu à moi, affalé dans mes bras, sans un mot, haletant juste un peu. Posture touchante et grotesque que cette accolade de la victime et du bourreau s'éternisant, deux ombres embrassées et qui tanguent... et la houle des voitures dessous le pont... mais aussi, scène pitoyable, car il n'est pas facile de se déprendre d'une douceur coupable que le cœur appelle, malgré qu'il en ait. Ses yeux se voilaient ; Norpois glissait ; dans mes bras refermés sur lui plus fermement pour le soutenir, il semblait se bercer d'une agonie on veut croire câline, se consoler dans ce passage atroce et incompréhensible.

— Vous parlez de lui avec tendresse ? !

— Non de lui, lecteur, mais de mon geste.

Et de plus grande tendresse encore fut le geste par lequel, amenant doucement Norpois enlacé convulsivement à moi le dos contre la rambarde, le pliant vivement comme au tango le cavalier sa partenaire, je le fis basculer par-dessus bord et précipitai vers le flot en contrebas.

Vous avez la tête mathématique, mon lecteur, sans aucun doute. Aussi, étant donné :

1° la chute des corps,

2° une autoroute à huit voies, bien éclairée,

3° sur cette autoroute, un flux horizontal (la direction en est indifférente) de la densité d'une queue d'heure de pointe,

4° une vitesse moyenne des véhicules proportionnelle évidemment à cette densité,

5° en surplomb de quelques mètres par rapport à la chaussée, une passerelle perpendiculaire à l'axe du flux,

6° un corps humain tout ce qu'il y a de moyen, et qui d'un point quelconque de la passerelle (cf. 5°) choit en vertu des lois bien connues de la gravité (cf. 1°),

calculez les probabilités respectives de ces trajectoires dudit corps :

a. qu'avant de s'écraser sur la chaussée, il entre en collision avec une voiture (pare-chocs, capot, pare-brise, toit, hayon),

b. qu'il choie sur l'une des huit voies de la chaussée, et là soit ensuite écrasé par une voiture,

c. qu'étant entré en collision durant sa chute avec une voiture, sur la tôle il rebondisse et, telle une bille folle au flipper, carambole d'une voiture l'autre comme en un nid de bumpers – et en ce cas probabilités du nombre de ces rebonds ?

d. que, chéant à la verticale d'une des lignes blanches discontinues délimitant les voies, il atterrisse entre deux dans une position approximativement parallèle à l'axe des flux – et en ce cas, probabilité qu'un véhicule changeant de file l'écrase ?

J'irai, pour vous rendre l'équation plus facile, jusqu'à simplifier un peu le problème et vous autorise à ne considérer que les deux états de trajectoire que l'on peut tenir pour typiques du système dynamique formé par Norpois et la bretelle d'autoroute : une collision antérieure à l'atterrissage, un atterrissage préalable à la collision.

Est-ce encore trop ? Ces chinoiserie de collision, ces subtilités de mécanicien déliquescent vous irritent ? Trêve de probabilités et d'incertitude dites-vous : Norpois touche-t-il terre avant ou après l'inévitable collision ?

Pour moi, je ne sais. Dans mon esprit se superposent les deux états possibles de Norpois, embouti-atterri et atterri-embouti. Nous ne savons pas, des deux trajectoires, laquelle ce corps écrasé sur la chaussée au crépuscule aura suivie. Je soupçonne cependant qu'il suffirait que le lecteur se penche par-dessus la rambarde et observe la scène pour que cette incertitude soit réduite et que l'effondrement de Norpois en un état unique et déterminé se consomme.

Penchez-vous donc, si vous l'osez. Bravez votre vertige : je vous offre volontiers l'appui de mon bras.

Sempleur

Une phrase, un nom, un corps : en tous les cas qui se sont jusqu'ici présentés, la règle s'appliquait uniment. Comment procéder dès lors que les phrases viennent s'enchâsser dans d'autres phrases, que les personnages voient leurs identités se multiplier, et qu'à plusieurs ils se trouvent logés à l'enseigne d'une même phrase ?

Un roman ? Paquebot, jumbo jet, interminable rame de métro... Certaines places y sont réservées par priorité aux phrases enceintes ou mutilées de verbe. Fauteuils de première classe où les phrases les plus opulentes étirent à loisir leurs membres voisinent avec clapiers de classe touriste où trois personnages se disputent une étroite couchette, et tant de passagers à voyager sous de multiples passeports...

Considérez par exemple dans la suite de notre version de *L'Ombre*, ceci :

Ce fut sans doute en remarquant l'abattement où me plongeait l'approche des vacances du jour de l'an pendant lesquelles, comme elle me l'avait annoncé elle-même, je ne devais pas voir Gilberte, qu'un jour, pour me distraire, ma mère me dit : « Si tu as encore le même grand désir d'entendre la Berma, je crois que ton père permettrait peut-être que tu y ailles : ta grand-mère pourrait t'y emmener. »

Avons-nous affaire à une ou à deux phrases ? Et comment, selon notre règle, courir à la fois deux proies, Gilberte et Berma ? Enfin, Gilberte Swann, comme le lecteur ne l'ignore pas, est le nom de jeune fille de cette Madame de Saint-Loup que nous manquâmes si lamentablement : est-elle alors pour nous, en droit, *la même* ou *une autre* proie ?

Belles perplexités !

Sait-on seulement ce que c'est qu'une phrase, une femme, une loi ?

Vingt-cinq siècles de civilisation, des trésors inouïs de spéculation (et quand on sait les efforts d'imagination, le labeur de réflexion que la moindre idée, *même fausse*, a coûté au génie humain...), des bibliothèques, ces trous noirs du langage, qui s'effondrent et désintègrent sous leur propre masse, et toujours Gros Jean comme devant...

Les femmes compliquent tout par l'inconstance de leur état civil. Si encore elles avaient la décence de ne point survivre à leur époux... Mais la valse des étiquettes ! Une Madame Verdurin, née Sidonie des Baux, en secondes noces devenue duchesse de Duras pour finir Princesse de Guermantes... On n'est pas aux Indes ; les veuves ne sont point assujetties au suttee en ce roman.

Les aristocrates ne valent pas mieux que les femmes, à changer de nom comme on change de chemise. Voyez Palamède de Guermantes piocher dans la congérie des fiefs de famille : à son gré baron de Charlus, prince des Laumes, duc de Brabant, prince d'Agrigente, des Dunes, d'Oléron et de Viareggio.

Décidément, qu'on les raccourcisse...

Comme au théâtre on tient un rôle, et telle Berma se faisant Phèdre, les individus fictifs et autres vont endossant noms propres, prénoms, surnoms, usurpant apanages, distinctions, épousant patronymes, titres, terres. Il y a de quoi révolter tout ensemble les logiciens rigides, les républicains austères, les catholiques enragés, les féministes candides, les vanités nobiliaires, les petits ducs et les simples lecteurs...

Ces caméléons ! ces ci-devant ! ces parvenus ! ces rejetons ! ces moitiés qui défient l'arithmétique ! Quand s'établira enfin le règne de l'une et indivisible identité, le rigide régime de l'individualité ?

Pour moi qui ne rêve pas de telles révolutions – ou restaurations –, qui ne suis ni légitimiste, ni féministe, ni hindouiste, ni mémorialiste, je m'accommode des coutumes en vigueur dans la fiction au fil de laquelle je décime le monde. Qu'importe que l'identité personnelle, dans la fiction comme dans le monde, ne soit que théorie d'identifications, et que dans le Temps, successivement et simultanément, chacun soit plusieurs, si sous cette pluralité court une chaîne invisible...

Cette chaîne elle est le lien filé fibre à fibre à la quenouille du récit, au rouet de la mémoire entre une fillette d'un blond roux aperçue derrière une haie d'aubépines, un nom « Gilberte » donné comme un talisman qui permettra plus tard de réidentifier celle dont il fait un personnage et qui n'était avant cela qu'une image incertaine, contingente (car une fois bien vieille à la chandelle ou devant une haie de buis, comment la retrouver et la reconnaître ?), la fille d'Odette et de Swann, l'amie de Bergotte, la petite camarade des parties de barres aux Champs-Élysées, elle, celle qui n'a pas

de succès avec son thé, l'objet de mes désirs, l'héritière de quatre-vingts millions, l'inconnue du Bois, la veuve de Saint-Loup...

Cette chaîne, lecteur, c'est celle qui venant surgir par intermittence à la surface de la page, passant dessus la trame des événements, dessous la broderie folle des motifs tient ensemble le tissu du roman ; ce fil de chaîne dévidé dans le dédale de vos neurones et que vous appelez personnage.

Et moi, Pénélope nocturne vouée à mon métier à détisser, je suis le sempleur exemplaire qui en un point du texte où il vient affleurer et se nouer en un nom, lève le fil de chaîne pour le tirer, et effiler ainsi le *Temps*.

Que celle qui a nom Saint-Loup réapparaisse sous celui de Gilberte est pour moi un parti avantageux. Chaque nouvelle dénomination m'est une nouvelle licence d'actionner le temple : occasion d'une épreuve redoublée du meurtre, opportunité supplémentaire d'ajourer l'œuvre. Pour peu que je réussisse, c'est la chaîne entière, saisie à l'articulation d'un de ses nœuds ou noms, qui se défile, d'un bout à l'autre du texte.

C'est le sort qu'aurait dû connaître celle que sous ses deux noms « Odette » et « M^{me} Swann » je m'efforçai de pincer et lever en deux occasions successives, à la sortie de deux hôtels de passe différents. Mais « Odette » au premier jour le quatre-vingt-deuxième corps à s'offrir à mon inspection, comme au second « M^{me} Swann » le quarante-sixième, se déroberent à l'accord en genre. Je n'ai pas de succès avec les femmes... Patience, nous hanterons les hôtels de passe jusqu'à temps qu'une « Miss Sacripant » ou encore une « Madame de Forcheville » succombe à nos assiduités. Ce sera bien le diable si nous ne finissons pas par avoir, au sort réitéré, le dessus.

Varions les plaisirs.

Dans la salle obscure, les lumières s'éteignent. Un film va commencer. Assis au quinzième rang, nous avons désigné pour notre mire, notre attracteur gravitationnel, les deux fauteuils de velours rouge immédiatement devant nous. La cohésion de la paire, du trio ou de l'agrégat est la condition du succès de meurtres non plus seulement sériels, mais pluriels. Nous nous en remettons donc à la fascination des images mobiles projetées sur l'écran blanc pour captiver et fixer nos proies, car certainement nous ne saurions, nous qui pourtant contenons des multitudes, courir plus d'une victime à la fois.

Mais les manies de spectateurs ! Cette affectation de prévenance – ou réticence à la proximité de notre prochain – qui veut qu'on évite si on le peut de boucher la perspective des spectateurs de la rangée de derrière ; ces atermoiements de myopes qui s'y reprennent à trois fois et changent de place d'autant pour mieux régler leur focale par rapport à l'écran ; ces cordons sanitaires que chacun s'efforce à établir de part et d'autre de soi, par l'intimidation, par la mauvaise grâce, l'occupation abusive par chapeaux, manteaux, parapluies, sacs et journaux des sièges adjacents qu'on conspire à maintenir vides et constituer en no man's land personnel...

Mes fauteuils fatals tardaient à se remplir.

Enfin un sujet se présenta. Mauvais sujet, de genre masculin indéniablement, là où j'attendais une « Gilberte » et une « Berma ». Et puis, guidé dans l'obscurité par le faisceau obstinément pointé au sol de la lampe électrique d'une ouvreuse, un autre corps surgit de l'allée et s'engouffra au quatorzième rang. Dans le grand éblouissement d'un lever de soleil (béné soit ce cliché), il apparut que le corps survenant était celui d'une femme.

Mais voilà, on ne sait ce qui leur prend, l'inconnu se lève à l'approche de l'inconnue (peut-être se connaissent-ils), ils se font des politesses, esquissent des pas de valse-hésitation, et l'inconnue au lieu de s'asseoir à la place préordonnée vient occuper le siège que lui cède l'inconnu, increvable galant, qui prend la sienne.

« Gilberte » et « Berma » ; un homme et une femme. Mais qui est qui ? Ils ont échangé leurs places. À quel moment le verrouillage de l'identification entre corps et nom a-t-il eu lieu ? Tiendrons-nous que c'est la chronologie qui détermine l'ordre des identifications et que le premier arrivé ne peut prétendre à être que « Gilberte », première mentionnée dans la phrase de référence – et en ce cas il échoue à l'être car il ne s'y accorde pas en genre –, et la seconde survenue, dès lors, nécessairement, « Berma » ? Tiendrons-nous que de la chronologie il ne devrait rien avoir à arguer, mais que ce sont les places physiques, l'ordre des fauteuils lu de gauche à droite comme une phrase, qui déterminent l'assignation de chaque corps à son nom ? Certainement, c'est la coïncidence de deux places et de deux corps qui valide l'accord entre la phrase de roman et l'agrégat du monde. Mais que déduire de cet échange de places, de ce chassé-croisé par lequel la place de « Gilberte » fut successivement occupée par un inconnu et par une inconnue ?

L'incertitude ne me retient nullement de la tuer, qui qu'elle soit. Il y a urgence, d'ailleurs : crissement de pneus, stridences de toute une section de cordes à l'unisson, emboutissement de tôles, déboulis de barils et de ferrailles diverses. Les cartons commencent. Calibres invraisemblables, chargeurs inépuisables de ces balles qui non contentes de trouer un homme vous l'envoient crouler, tripe explosée, vingt pas en arrière. Je plonge la main dans la poche de mon pardessus et désengage le cran de sécurité de mon modeste P. 38 ; j'estime, à la portion de crâne qui dépasse au-dessus du dossier du fauteuil devant moi, la hauteur approximative du cœur de l'inconnue ; je pointe mon arme. Les corps dégringolent des passerelles, s'aplatissent sur des tôles retentissantes, gongs, timbales, apothéose de mitraille... Je presse la détente, une fois, deux fois, je me lève, je m'éclipse dans la nuit fuligineuse, les explosions, les déflagrations qui secouent le sol sous nos pieds, pulvérisent les entrepôts sur l'écran et répandent à gros bouillons une fumée noire qui obscurcit l'astre radieux là-haut juché, au fond de la caverne, dans le dos des spectateurs.

Je viens de tuer une femme dont je ne sais si elle est Gilberte ou Berma.
Ce n'est pas sérieux.

L'Eldorado

On se rend dans un musée où se tient une de ces expositions fort prônées par la critique et où les foules semblent se précipiter avec fureur à défaut de ferveur. On a dans l'idée de s'embusquer en face de l'œuvre, quelle qu'elle soit, exhibée sous le numéro d'inventaire 92, index originel de la phrase où Proust a logé Bergotte dans le volume dont la réduction nous occupe. On parie que l'œuvre ainsi élue aura par la providence des commissaires été accrochée en un point stratégiquement judicieux des galeries. Là, on attendra, un peu en retrait, le vingt-deuxième spectateur.

(N'espérez pas lecteur par-dessus le marché la description de l'œuvre numéro 92. Ce pourrait être n'importe quoi : une Vue de Delft après l'explosion de 1654, une Déposition, une Lamentation, un Christ mort, un Nocturne de ruines avec saint Augustin, une carcasse de bœuf à un crochet de boucher. Tout ce que vous voulez ! C'est une auberge espagnole que ce récit, où le lecteur est prié d'amener son album, son manger, son musée.)

On attend, on compte, on s'émerveille de la presse qui se fait devant les tableaux. Enfin, on entrevoit « Bergotte », ou plutôt, on pressent que ce corps qui, à rebours du magma piétinant s'écoulant lentement de la gauche vers la droite, en fend la masse visqueuse, sera Bergotte. Il entre dans le cadre, on ne le voit que de dos, mais il est bien le vingt-deuxième corps capturé par le spectacle de l'œuvre élue.

Quand enfin il tenta de s'arracher à l'attraction du tableau et à la grappe humaine agglutinée autour de lui, il se retourna, je le reconnus et vis que ce crime, entre tous, serait pour moi une atrocité capable d'outrepasser ma détermination.

En « Bergotte », j'avais reconnu Monsieur de Cadillac.

Il me faut dire ici qui était Monsieur de Cadillac. Je ne sais rien de son état civil. Je le soupçonne tout au plus d'avoir été longtemps avant même ma naissance un mathématicien prometteur ou un criminel de talent. Je l'ai

connu vieux déjà et retiré selon toute apparence des affaires qui avaient occupé sa jeunesse et sa maturité. C'est la pente de tout destin criminel.

Car après la marée montante du crime qui s'empare de la vie et la déborde, quand le goût du risque s'atténue, et comme un fleuve qui reprend son cours après le contreflux d'une grande marée, la vie reprend le dessus. Or, pendant que durait la première période, le criminel a peu à peu dégagé la stratégie, la formule de ses violences. Il sait quelles situations, s'il est assassin, quels objets, s'il est voleur, lui fournissent la matière indifférente en soi, mais nécessaire à ses déprédations comme l'est une arme ou un chalumeau oxyacétylénique. Il sait qu'il a commis ses plus beaux attentats sous le couvert de nuits brumeuses, avec des femmes pendues sous les arbres ou à demi noyées. Un jour est venu où, par l'usure de ses nerfs, il n'a plus devant ces matériaux dont se servait son génie, la force de faire l'effort de cruauté qui seul peut produire son crime. Il continue pourtant à les rechercher, heureux de se trouver près d'eux à cause du plaisir violent, amorce du passage à l'acte qu'ils éveillent en lui. À les entourer d'ailleurs d'une sorte de superstition, comme si en eux résidait déjà une bonne part de l'acte criminel qu'ils porteraient en quelque sorte tout fait, il ne va pas plus loin que la fréquentation ou la filature de ses victimes virtuelles. Il achète une maison de campagne dans un pays où la brume sature les nuits ; il passe de longues heures à regarder des femmes se baigner ; il collectionne les cordes.

C'est à ce stade, situé en deçà du crime, où par ralentissement du génie meurtrier, idolâtrie des objets qui l'avaient favorisé, désir du moindre risque, qu'avait fini par rétrograder, sans doute, Monsieur de Cadillac.

Il tenait en bordure d'un aéroport, enclavée entre des échangeurs autoroutiers et un nœud ferroviaire, une casse, un cimetière de voitures embouties et autres machines accidentées. Des épaves, imbriquées et empilées sur une hauteur de plusieurs mètres, formaient rempart à cet enclos. Au-dedans, il y avait de tout, entassé en cercles concentriques, angulaires redoutes d'acier, de rouille, de verre et de fonte, suintant par toutes leurs meurtrières et toutes leurs fissures le cambouis, le lockheed et l'antigel. Au centre, au cœur de ce labyrinthe fortifié trônait à l'abri d'un hangar de tôle ondulée, garée en surplomb d'une fosse à vidange, ses quatre phares rectangulaires orientables éternellement écarquillés, une Cadillac

Eldorado décapotable jaune, modèle 1976, l'orgueil et la croix de cet homme que d'après ce monstre tutélaire j'avais surnommé.

La forteresse avait, elle, nom, « CarCasse », un nom épelé au chalumeau dans huit capots rouillés qui pendaient enfilés sur une chaîne au portique de ferraille d'échafaudage boulonnée qui en marquait le seuil.

Génie cannibale de Monsieur de Cadillac : tank, frigo, bécane, presse hydraulique, n'importe l'épave, il la désossait. Rigoureusement. À la clef à pipe, au tournevis, au ciseau à froid, au chalumeau, à la masse s'il le fallait. Monsieur de Cadillac avait du métal la connaissance intime que la mite a du tissu, l'insecte foreur du bois dont il se nourrit. Dissecteur, anatomiste de la tôle, de la fonte, il vous désarticulait une aile, déposait un moteur, déjantait une roue à gestes précis, mesurés, sans han ni ha, déboulonnant, dévissant, dessoudant, luxant.

Une malédiction s'attachait pourtant à son génie, une faille tragique : il n'était bon mécanicien que de la déposition, chirurgien inspiré des seules autopsies. Et l'Eldorado qu'en 24 heures fiévreuses il avait entièrement écorchée, éviscérée et décharnée jusqu'au squelette, ne lui demanda pas moins de quatre ans à remonter et remettre en état de rouler.

Lorsqu'il en fit l'acquisition, les souris avaient fini d'en dénuder les fils électriques. Jamais remisee sur cales, elle reposait sur des jantes que sa masse monstrueuse avait voilées et gauchies. L'huile avait cuit dans le moteur, paralysant les pistons dans leurs chemises. Le radiateur, percé, se délitait en squames rouilleuses.

Or, il arrivait ceci : lorsque Monsieur de Cadillac entreprenait de changer, disons, une bougie, il ne pouvait manquer, maladresse étrange, d'en niquer le filetage et le pas. Il fallait en conséquence aléser le logement et tarauder sur de nouveaux frais. Une fatalité ironique voulait alors qu'une paille dans la fonte et demeurée jusqu'à ce jour où Monsieur de Cadillac se penchait sur ce bloc, dormante, s'éveille sous l'assaut de sa tarière, et c'est la culasse qui se fendait alors...

Ainsi avait procédé la résurrection de l'Eldorado : d'allumages bragés à force de tentatives de calage, de bielles flinguées, de pignons édentés, en courts-circuits incendiaires... Et la quête, comme de Graals mystiques et nombreux, de pièces de rechange : certaines improvisées, d'autres cannibalisées ici et là, quelques-unes introuvables, copiées en désespoir de cause sur d'antiques machines-outils, tours ou fraiseuses arrivés au dernier

point de naserie, et combien victimes de la malédiction particulière à Monsieur de Cadillac ? À l'exception peut-être du châssis, massif, pas une pièce d'origine n'était demeurée. Elles furent entassées toutes au fur et à mesure de leur trépas dans de vieilles baignoires remplies à ras bord d'huile de vidange, et dans ces sarcophages, préservées pour un temps de la corrosion. Car Monsieur de Cadillac, quand je fis sa connaissance, ayant achevé la reconstruction de l'Eldorado, projetait rien de moins que de procéder à leur tri, à leur nettoyage, et de ces fragments, de ces ruines reconstruire une voiture entière, le double originel de l'Eldorado, et qui, il l'admettait volontiers, sans doute jamais ne roulerait.

Mais cette autre Eldorado ne serait pas une voiture. Une statue plutôt, un modèle grandeur nature de l'autre, son Idée, et, déchue, dans son immobile inutilité, plus superbe, plus désirable, plus énigmatique qu'elle encore.

L'autre, elle a roulé et roulera peut-être encore. Elle roulait quand le mois avait été bon et qu'il s'était vendu tout plein d'enjoliveurs, d'alternateurs, de démarreurs, de radiateurs, de portières et de pare-chocs... Monsieur de Cadillac m'invitait : on allait faire un tour. Je posais ma clef anglaise, me récurais les pattes, dépouillais, par respect pour le cuir blanc des banquettes, mon bleu de travail. On claquait les portes énormes, flattait pour l'encourager la carrosserie épaisse du monstre. Monsieur de Cadillac enclenchait au volant le levier des vitesses sur *Drive*, lâchait la pédale de frein large comme un carnet de bal et doucement manœuvrait la bête hors du labyrinthe.

Une fois lancés sur l'asphalte, on engageait dans le lecteur stéréo 8 pistes la seule cartouche qu'on ait pu dénicher à ce standard dès longtemps obsolète, on écoutait religieusement les *John Denver's Greatest Hits*, attentifs toutefois par en dessous à la mélodie – un peu syncopée... cet allumage jamais parfaitement calé... – des huit cylindres, au roucoulement des bielles, au cliquetis des cardans, au moindre faux accord dans la divine symphonie de l'Eldorado ressuscitée d'entre les épaves. On dégustait en toute saison, et par toutes les grilles de ventilation, un air climatisé poussé à son point extrême de frigidité. Pas moyen de l'interrompre, la manette en est flinguée et bloquée sur *Max*, sauf à virer le fusible, mais alors – mystère des circuits électriques bidouillés par Monsieur de Cadillac – ce sont les clignotants que l'on shunte du même coup. La vieille bande magnétique crachotait un peu ; on entendait double et décalé parfois, l'écho par avance

des paroles à venir : effet de masque ou de préfiguration fantôme, le champ magnétique ayant fini, transverbérant le support, par déteindre à force de temps et d'intimité, d'un tour de bande sur l'autre.

Ce n'est pas qu'on faisait de la vitesse, mais souvent il fallait remplir le réservoir, profond comme un gouffre. Au démarrage, à toutes les reprises de la boîte automatique on fumait très noir... On rentrait à consommation du plein, ou dès que la pluie menaçait : Monsieur de Cadillac n'avait jamais réussi à raccommoder la capote de son Eldorado et retendre sur le squelette de côtes d'acier articulées la guenille noire qui flambergeait au vent.

Je savais donc, tandis que je sortais du musée, sans avoir besoin de me lancer à ses trousses, où trouver celui que l'œuvre m'avait désigné pour ma victime.

Ma détermination pour la première fois vacillait. J'errai par les rues sans but, sans proie à laquelle attacher mes pas, incertain de la conduite à suivre en cette occasion, et de ma raison elle-même.

Mon projet, me semblait-il, répondait à trois principes dont j'avais discerné la nécessité et la cohérence dans l'intuition qui m'avait été donnée, en une nuit mémoriale, de mon œuvre.

Le premier, d'ordre moral, m'avait amené à concevoir une entreprise certes difficile, mais non pas irréalisable, maîtrisée et réglée de bout en bout et qui en retour gouvernerait tous les détails de la vie de celui qui s'y consacrerait.

Le second, d'ordre formel, combinant au déterminisme le plus rigoureux le hasard le plus pur, exigeait de moi que je corrèle ostensiblement et selon une loi enfin nécessaire, les deux séries distinctes du langage et des corps, des noms et du monde.

Le troisième, d'ordre esthétique, m'offrait, en excluant tout miroitement subjectif, de capturer en les *réfléchissant* l'un dans l'autre, ces deux mirages : le crime parfait et l'acte gratuit.

Or, voici que venait entre la forme pure de mon meurtre et moi s'interposer un obstacle.

Doit-on, peut-on suivre une règle dont la contrainte menace les penchants les plus naturels de notre cœur, et viole nos affections les plus tendres ? En me vouant à l'art, au crime, et à leur impersonnalité nécessaire m'étais-je consacré à l'inhumanité ? Qui m'obligeait à suivre cette règle

atroce ? N'étais-je pas libre, puisque je me l'étais librement imposée, de m'en tout aussi librement dégager et faire selon mon bon plaisir pour Monsieur de Cadillac une exception, c'est-à-dire, grâce ?

Ce nom « Monsieur de Cadillac » était l'obstacle même. Ce nom n'était pas vide, n'était pas la simple étiquette adventice collée à un corps inconnu et indifférent. Mon accointance avec l'homme y avait attaché nécessairement toute une série de traits, de propriétés, de descriptions. Comment faire, pour ainsi dire, table rase de ma mémoire et substituer à ce nom et ce qu'il abrégeait pour moi de souvenirs, d'allusions et d'affections, le faisceau des descriptions que pour le susciter le roman attribue au personnage de Bergotte ? Impossible palimpseste : la personne entre le corps obscur et le nom transparent s'interpose, chaînon supplémentaire et dévastateur dans l'équation que visait à établir mon meurtre. L'identité à poser entre « Bergotte » et un X affecté de deux purs indices formels, un genre et un nombre, une fois compliquée de ce tiers terme, *Monsieur de Cadillac*, était-elle encore valide ? L'identification meurtrière est-elle une opération douée de transitivité ?

N'y avait-il pas dans le fait même de me dispenser de suivre à la trace le corps qui m'avait été désigné par l'opération habituelle, le signe que je me dérobaïs à ma règle ? Si je contrevenais à la procédure en laquelle se résume en dernier ressort la règle elle-même, ne me leurrais-je pas, et croyant encore suivre ma règle, n'étais-je pas en voie déjà de l'interpréter, c'est-à-dire sur le point de feindre de la suivre ? Je parviendrais sans doute en allant chercher Monsieur de Cadillac au lieu où je savais devoir le trouver, et en l'assassinant, au même résultat apparent que si j'eusse suivi effectivement, pas à pas, la procédure régulière et pourrais poser, une fois accomplie dans le meurtre l'ascension de « Bergotte » en Bergotte, le résultat de sa mort, mais à ce résultat j'aurais abouti en vertu – ou en dépit – d'un calcul probablement faux et d'un vice, dirimant, de forme.

Imaginez que l'on demande à un daltonien si le feu de signalisation devant lui est vert, orange ou rouge. Il pourra certainement fournir une réponse correcte, non pas cependant en vertu d'une identification effective de la couleur de ce feu mais grâce à une opération subreptice par laquelle, dès longtemps habitué à ruser pour suppléer l'infirmité de sa perception, il s'en rapporte pour produire sa réponse au savoir dont il dispose par ailleurs de la distribution spatiale conventionnelle des couleurs de ces feux, en bas « le vert », au milieu « l'orange », en haut « le rouge ». Et cet homme qui

jamais dans sa vie n'aura brûlé un feu « rouge » est le même homme tous les matins infoutu quand il s'habille de tirer du tiroir de sa commode deux chaussettes assurément de même couleur.

Enfin, n'y avait-il pas de l'obscénité, de la facilité (et une facilité dangereuse pour celui qui s'y abandonne) à assassiner quelqu'un que l'on connaît, tout comme pour un auteur à raconter, sous tels masques que l'on voudra, sa vie, et faire passer sous couvert de roman le rebut de son journal intime ? C'est là confondre fiction et falsification. Mais ainsi procèdent couramment nos auteurs de l'outre-postmodernité, ces grands cosmétiques, maquillant outrageusement la vie comme on maquille un crime en accident – ou si le crime y fait défaut, grimant les petits accidents de l'existence en destinée fatale –, et convaincus qu'il suffit d'une fausse plaque minéralogique et d'un coup de pinceau pour donner à leur poussif roman familial toute l'allure d'un véhicule assez désirable pour inspirer la tentation du vol audacieux et le charme d'une contrebande. Écrivains non plus esthètes, mais à proprement parler esthéticiens, tout à leur petit commerce de salon de beauté, soins épidermiques, manucures, masque gommant les imperfections, lissant la ride ironique.

Ainsi j'allais raisonnant, mais comment ne pas soupçonner que les systèmes philosophiques qui semblent contenir le plus de vérité sont dictés à leurs suppôts, en dernière analyse, par une raison de sentiment, et ne pas supposer que des raisons de ce genre puissent à l'insu du raisonneur gouverner sa raison ? Je crois sans doute choisir logiquement d'épargner Monsieur de Cadillac et je sais pointant que mon affection pour lui, ma douleur à la perspective de sa disparition, de sa résorption en Bergotte me sont dictées par notre ancienne familiarité. Sans doute la raison est libre : elle cède pourtant subrepticement à certaines lois qu'elle ne s'est pas données.

N'est-ce pas pourtant pour nous assurer que nulle contingence, nul égard à nos prédilections particulières ne viendra troubler l'ordre de nos devoirs que l'on se fixe des règles de conduite ? N'est-ce pas par un tel assujettissement, cruel sans doute, mais nécessaire, que l'on se déprend enfin des indulgences de notre moi et des séductions d'une raison volage ? Qui m'oblige à suivre cette règle alors même qu'elle me fait horreur, si ce n'est moi-même ? Qu'est-ce qu'un devoir, qu'une ascèse que l'on renonce

et déserte à la première tentation ? Ce n'est ni une règle, ni un impératif, c'est libertinage hypocrite, vaine cérémonie. S'il n'en coûtait rien de suivre la loi catégorique à laquelle je me suis voué, où serait mon courage, et ma liberté ?

Qu'importe par ailleurs que le daltonien porte des chaussettes dépareillées s'il réussit à tout coup à s'arrêter aux feux rouges ? Qui pourrait lui objecter qu'il ne s'arrête pas vraiment au *rouge* du feu rouge ? Dans la pratique, et que le feu soit rouge ou « rouge », le résultat est identique et donc *indiscernable*. Ou comme le dirait si bien lui-même le contradicteur que j'ai feint de me supposer : *Wenn sich ailes so verhält als hätte eine Tat Bedeutung, dann bat sie auch Bedeutung*.

L'objection esthétique plus encore que l'objection morale ou formelle me retenait. Voici l'argument que j'y opposai. L'obscénité, la facilité ne sont pas, dans l'assassinat des gens que l'on connaît, non plus que dans toute œuvre, fatalité inéluctable. Si le meurtre peut être conçu comme un sacrifice accordé intégralement à quelque loi impersonnelle, il échappe alors à la motivation infamante : il est aussi libre que parfait. Abraham, Agamemnon se rendant à l'injonction divine se rendent à l'ordre d'une élection tragique ou singulière. En notre monde enfin désenchanté de la transcendance, ma règle meurtrière est la dernière figure catégorique possible. Ou encore : si l'on ne cherche pas à dire l'indicible, exprimer ce qui n'est pas, alors seulement il sera préservé de disparaître, et l'indicible néant peut-être, indiciblement, se trouvera figuré.

Ma résolution était prise. J'arriverais au seuil de la casse. À quelque moment de mon séjour, un avion décollant dans la brume d'une proche piste d'envol, réacteurs rugissants, si près, si bas au-dessus de la forteresse, éveillerait dans ses cavernes de métal des échos, comme une sympathie tragique, comme une nostalgie, celle de l'épave pour l'envol et la vitesse mortelle. Monsieur de Cadillac serait là, au centre de son labyrinthe, juché sur un tas de ferraille à trier des pièces. Ma visite, quelle surprise, le réjouira. Il mettra à chauffer l'eau pour le café à la flamme du chalumeau. Il me dira une histoire, obscène ou subtile, immanquablement kitsch, dont la durée ne manquera pas de coïncider avec le temps qu'il faut à l'eau dans sa boîte de fer-blanc pour atteindre son point d'ébullition. Gavagai, le chien bâtard, aveugle et sourd sera sorti pour me saluer du tambour de machine à

laver qui lui sert de niche. Il aura fait son tour, pissé contre la Panhard rouge, sa favorite, gravi une montagne de pots d'échappement et provoqué une avalanche. Il se sera égaré dans les boyaux du dédale et geint doucement dans quelque carcasse de cette nécropole de tôle ruinée, sarcophage qui résonne comme une statue du dieu Baal au jour des grands sacrifices pour la patrie carthaginoise. Alors, café bu, et comme si reprenant nos anciennes habitudes j'allais me mettre à quelque ouvrage de démolition héroïque, je m'emparerai de la masse qui traîne dans la rouille et le limon huileux, et d'un coup ajusté en plein front, j'assommerai Bergotte. Il s'effondrera à la renverse parmi ses caisses de boulons, pistons, les fragments de calandres brisées. Il attachera son regard, comme un enfant à un papillon qu'il veut saisir, au précieux petit pan de carrosserie jaune qui, au coin du hangar, paraît encore dans son champ de vision. Il pensera peut-être aux plusieurs couches de peinture qu'il se promettait de passer encore. Ses lèvres bougeront. Il se répétera, même si vous ne l'entendrez pas, « Petit pan de carrosserie jaune avec un redan, petit pan de carrosserie jaune ».

Un nouveau coup l'abattra. Il sera mort.

À jamais.

La syncope

Où m'entraîna « Bloch » après qu'en sa rue pseudéonyme (elle est étroite et c'est tout ce qu'il fallait à mon embuscade) il fut venu franchir vers les minuit le détroit baptismal entre poubelles et façade, large à peine pour laisser passage à un corps unique, le cent quarantième à se présenter et s'assujettir à son sort, je ne saurais le dire exactement. À deux cents mètres de là, dans une rue perpendiculaire, il avait pénétré, et (quelques prudentes minutes plus tard) moi à sa suite, dans un établissement qu'aucune enseigne, marque ou désignation n'identifiait. La devanture en était opaque, la porte massive : falaise bleu nuit que gardaient deux videurs impassibles.

Au-dedans il semblait avoir embarqué à bord d'un vieux paquebot que les martèlements d'une invisible salle des machines à fond de soute secouent et lancinent. Les parois résonnent à basse fréquence, le sol sous les pieds vibre et tanguent. Cet ébranlement sourd, de degré en degré tandis que vous descendez dans la cale, se fait plus distinct. Percussion rythmique, sa scansion s'approfondit en vous, elle bat dans vos membres, court dans vos artères, tambourine à votre cœur, en attaque après les murs et les marches, la pauvre berloque, pantin captif qu'elle force, corroyé, évidé, en phase.

Il y a des corps, partout des corps : stagnant le long des degrés de l'escalier, rivés aux murs tapissés de miroirs qui les réfléchissent, les écartèlent, les divisent, les dispersent.

Des regards épient, au fond des miroirs, d'autres regards.

Sur l'aire centrale, ceinturée de baffles énormes, sous les feux tournants d'une lumière intermittente, les coups répétés des basses foulent, la percussion métallique des boîtes à rythmes pilonne, une masse spasmodique. Parfois, une syncope dans la rythmique, trou noir, ellipse, menace suspendre son tangage, débander son cœur. Un riff qui claqué, cellule séquencée d'une vieille mélodie, clonée, épissurée et réitérée, se propageant de baffle en baffle, cingle à nouveau et refoule le magma convulsant les corps qui y sont pris, les corps captifs dans les miroirs, la nasse des regards.

Je cherchais « Bloch » parmi ces corps, incertain de le reconnaître dans la pénombre spectrale des lumières noires. Mes yeux rencontraient d'autres

yeux : passes vives comme les assauts d'une escrime où l'on rompt, où l'on feint pour esquiver la pointe d'un fer, aigu ou brûlant.

Tout alentour les corps glissent et me frôlent, viennent battre contre moi. J'ai senti un regard errer, passer sur moi, des yeux se fixer un moment dans les miens et s'éloigner. Un bref instant, la masse des danseurs s'est fendue sous le faisceau d'un spot ; dans cet intervalle de lumière et de vide j'ai vu Bloch, statue souveraine adossée au bar, accoudée à lui, le torse rejeté en arrière, immobile entièrement... hormis l'inquiétude des pupilles, leur balayage saccadé de la houle devant lui, comme s'il cherchait à lire à sa surface une phrase ou un mot dont les syllabes seraient des corps humains et la syntaxe une convulsion pulsatile.

Un homme est venu s'accouder au bar près de lui, les yeux rivés droit devant sur un danseur dénudé jusqu'à la ceinture de son jean. Bloch a tourné la tête en direction de son voisin, suivi le rayon invisible de son regard.

Break : coups secs des batteries. Stroboscopie : l'homme qui dansait torse nu se décompose, d'un éclair l'autre, membres multipliés, équarris, – et leur dispersion à mesure...

Syncope. Nuit noire. Le cœur, déphasé, défaille.

Les basses s'emballent, et votre cœur dans leurs turbulences.

La lumière revient, traînée de lave rougeoyante dévorant les miroirs, souillant les peaux nues.

Je cherche le regard de Bloch éclipsé dans l'aveuglement stroboscopique.

Il est fixé sur moi.

À peine l'ai-je *ressaisi* qu'il dérape, me traverse pour s'aller perdre au-delà du miroir où je suis adossé.

L'homme à côté de lui a disparu.

Bloch lentement se détache du bar, se laisse happer par le magma des corps en sueur. Un tourbillon qui se fait autour de l'homme au torse nu l'attire dans son orbe et le jette à son encontre. Un reflux l'arrache à lui, l'emporte. Il oblique alors, fend la foule en direction de l'autre bord.

Cadré au seuil de l'ouverture découpée dans le miroitement du mur à ma gauche, je le vois jeter par-dessus l'épaule un coup d'œil qui a glissé sur

moi, balayé la piste jusqu'au danseur dans son tourbillon. Un instant encore il hésite.

Il a disparu dans la chambre noire.

OceanofPDF.com

L'ascension

La littérature, croyez-vous, est *cosa mentale*. Je soutiens, moi, qu'elle est chose mortelle. Ce que vous lisez vous tuera. Ce que par la présente j'entends prouver.

Aux étals d'une grande librairie bien achalandée et aussi anonyme qu'un supermarché, repérez le livre que les palmarès hebdomadaires classent en tête des ventes. La pile en est bien placée, le rayon amplement signalisé, le volume épais sans excès, le titre point rebutant, la couverture alléchante : sexe, mais point trop, classe, mais pas au point de menacer ennui.

Comptez le nombre d'exemplaires. Postez-vous de l'autre côté de la table et observez le débit qui se fait de l'ouvrage. Divertissez votre attente par la lecture des autres livres, ses concurrents, dont les empilements plus modestes, moins sollicités sont à portée de main. Grappillez-y des phrases de-ci, de-là, disons, une par acheteur du best-seller qui attend impassible sa lectrice sacrificielle. Tenez comptabilité de l'état des stocks par la mnémotechnie de la petite fable qui se compose, tel un cadavre exquis, à la cadence des ventes du livre fatal, des bas morceaux prélevés au vol au texte de ses suivants.

C'est ainsi que vous recruterez une Verdurin. La voici qui enfin s'approche, palpe, gourmande, le parallélépipède dont le succès public dûment claironné lui garantit des jouissances paisibles et des pâmoisons prudentes.

Passez à la caisse dans sa foulée. Réglez (en liquide, lecteur, en liquide !) vos achats personnels : un bel album à la forte reliure cartonnée (encyclopédie de la pâtisserie ou petit atlas des grandes catastrophes maritimes).

Autobus. Composez votre ticket.

Marche à pied. Ne laissez pas filer votre lectrice d'élection.

Entrée d'immeuble. Un peu d'audace, pour une fois. (Vous tenez un livre à la main, n'est-ce pas un talisman infailible ? Votre victime elle-

même ne peut manquer d’être rassurée à sa vue : un homme qui lit des livres, qu’en craindre ?)

Souriez à « Madame Verdurin », soyez poli : retenez pour elle la porte de l’ascenseur – un modèle ancien que vous pronostiquez poussif. Enquêtez-vous de sa destination, avouez-en une plus haute, la plus haute possible. Pianotez habilement, traître liftier, sur les boutons.

L’ascension commence.

Entresol. Amenez à hauteur de poitrine votre livre, comme un missel, comme un ostensor.

Premier étage. Détendez d’un coup vos coudes comme des ressorts, projetant la tranche de l’œuvre en travers de la gorge de votre sainte Patronne, assez vite, assez fort pour lui briser le larynx, couper le souffle et le sifflet, et la clouer contre la cloison.

Deuxième étage. D’un nouveau coup, appliqué cette fois du plat de l’album, et avec toute la violence nécessaire, impactez le nez de la Verdurin et remontez-lui l’épine nasale et les lames osseuses afférentes dedans le crâne.

Au rebond de celui-ci contre la paroi de l’ascenseur – troisième étage –, des deux mains saisissez-vous-en, doigts ceinturant le front, paumes pressant les tempes, pouces refermés autour de l’occipital. D’un coup sec, rabattez cette tête vers l’arrière et le bas.

Le corps s’arque brusquement. Quatrième étage. Dans cette cage étroite où il vous fait face, sa courbure butant à la tangente de votre ventre ne peut se développer fort avant. Le craquement qui se fait en conséquence n’est rien que le bris des fragiles cervicales qu’un dernier tour – cinquième étage –, comme pour en dévisser la tête, achève de rompre.

Vous êtes arrivé au sommet. Repoussez Madame Verdurin qui sans pudeur aucune vous tient acculé contre la cloison. Extrayez-vous poliment de son étreinte. Sortez de l’ascenseur dont vous calerez la porte au moyen du livre qui traîne sur le plancher de la cabine : le livre de Madame Verdurin ou le vôtre, n’importe. Ces parallélépipèdes sont indistinctement d’un usage, d’une versatilité fonctionnelle que leur contenu jamais ne laisserait présager.

Redescendez par l’escalier.

Bal dans la tête

— Vous imaginez que ça va continuer longtemps, ces cadavres qu'on découvre à l'aube...

— ... et même en plein jour...

— ... dans des postures abominables ? Un jour ou l'autre, tout va claquer.

— Qu'espérez-vous ? Que je me repente et convertisse à l'amour des jeunes filles, à la vie mondaine, à l'exégèse des chefs-d'œuvre de la littérature occidentale ?

Qu'on m'arrête ? Vous lisez trop de romans policiers. Œdipe de boulevard ! Moïse de Grand-Guignol ! Piteux provincial ! Cabotin ! Pédicure ! Cruciverbiste du crime !

Qu'on m'enferme ? La police ? La justice ? Race féroce et fruste, race de fonctionnaires, tapie derrière des radiateurs et des machines à écrire, et qui pisse du procès-verbal et chie sous elle des sentences...

Qu'on m'abatte ? Que m'importe de mourir, et que ma carrière soit courte, si je laisse des exemples de crime inimitables. Le pire qui pourrait encore m'arriver serait de faire école, ou qu'un imposteur grossier, un copiste servile s'attribue mes crimes et les parodie. Des épigones, des plagiaires...

Qui vint au secours de ma huitième victime ? Qui la vengera ? Qui requerra pour la veuve Blatin, abonnée des *Débats*, résidant au 826 de l'avenue des Jeunes Filles en Fleurs, à trois phrases de Madame Verdurin, la tenancière du numéro 816 ? Trois phrases, c'est tout ce qui tient encore debout de ce pâté de Capitale Proustienne ; il y a des trous partout dans le tissu de langue où nichent les personnages, les survivants ; c'est Londres après le Blitz, Berlin avant la reddition. À mesure de nos tueries le texte tuteur ne cesse de se sculpter, de se denteler, de se travailler en forme de ruine – éternelle, plus éternelle : ce n'est pas l'oubli qui le corrode, ce n'est pas la fatigue des lecteurs ou leur paresse qui le fait se creuser et

s'abandonner, c'est la mort, cette main invisible du Temps, qui le décompose.

Qui requerra en mémoire d'une pauvre femme, d'une inconnue qui culbuta au plein milieu de la chaussée qu'elle avait entrepris de traverser, dans les clous, et au feu encore ?

Vous, lecteur ?

Dois-je faire éclater à vos yeux les funestes conséquences que les actes cruels engendrent indéfiniment pour ceux qui n'ont fait, qui n'ont cru que contempler un spectacle curieux et divertissant, comme vous, en cette matinée lointaine dans la cuisine de Françoise, où (comme quand vous avez complaisamment écouté le récit de l'assassinat de Swann) vous avez dangereusement laissé s'élargir en vous la voie funeste, et destinée à vous hanter, de la complicité.

« Madame Blatin » ne savait pas, en allongeant la jambe par-dessus le caniveau, qu'elle franchissait un Rubicon et se jetait au sort. La troisième, depuis que le feu avait passé au rouge... Je traversai à sa rencontre. À trois pas de la croiser, je lui mis une balle dans le buffet, à un pas, une autre encore, tirées à travers la poche de mon pardessus, silencieux vissé au bout du canon de mon vieux P. 38 (un cadeau – le saviez-vous ? – de feu Monsieur de Cadillac). Un pas de plus, je l'avais dépassée, elle s'effondrait probablement sur le bitume. Et le concert de klaxons dans mon dos, les rugissements d'impatience des moteurs tandis que j'allais mon chemin, tout droit, sans hâte et sans me retourner furent son Angélus, et son seul glas sans doute.

La Police règle la circulation des corps. Quant à ceux qui tombent, ceux qui sont assez indéliçats pour souffrir et mourir et nous causer ainsi lâchement, non seulement la douleur d'agir contre notre propre pitié, mais quelque retard dans notre course, quelque déviation dans notre trajectoire, eh bien ! qu'on les dépose sur les bas-côtés, et roulez poulets...

Mon œuvre procède. Je suis ma règle, bénédictin, anachorète de la littérature. Célébrant mes baptêmes, formant mes oraisons profanatrices et solitaires selon une grammaire qui génère, sinon des mots, des phrases qui coupent au lieu de lier.

Mais la tâche est énorme, de rédimier de leur perdition tant de personnages. À supposer qu'il fût même possible d'épuiser ces limbes, et sans même envisager rançonner d'autres romans (il y en a des bibliothèques

entières, c'est une carrière infinie que la thanatographie), je pourrais toujours retourner contre mon récit ses propres armes et décomposer en dernier recours La Décomposition elle-même, réglant sur ses phrases, engendrant selon une identique grammaire, une série nouvelle de meurtres, amorçant ainsi la spirale sempiternelle du crime rédempteur...

— Le cadavre ne vous suffit pas ? Il vous faut le cadavre du cadavre !

— J'aurai le cadavre du fantôme de votre cadavre.

Quoi que je perpète, qu'est-ce au regard des tournées d'abattoir des temps passés, aux anéantisments anonymes du siècle, abominable entre tous ? Et les exécutions sommaires, et les massacres massifs, et les guerres de tranchées, et les labours d'artillerie, et la manufacture des famines et de l'extermination industrielle...

La série illimitée de meurtres singuliers qui s'ouvre devant nous, qu'est-ce en comparaison ? Un sacrifice scrupuleux, un art de mémoire et de mélancolie... Proust lui-même m'absout : *On pardonne les crimes individuels, mais non la participation à un crime collectif*. À ce stade de l'Histoire, la seule Belle Mort à laquelle vous puissiez prétendre encore est celle-ci, œuvre d'authentification de la fiction. Pour le reste, ce ne sont que falsifications rationnelles et fantastiques de la réalité : vous crèverez comme des rats...

Vous avez le choix cependant encore.

Rat des champs, dans la puanteur des épidémies, la suffocation panique des foules pourchassées, transportées, affamées, au bord des chemins, sur un coin de tarmac ; votre corps, cette charogne abandonnée à la dévoration des chiens errants, aux mâchoires des bulldozers, à la morgue de la chaux vive. Ou rat de laboratoire, dans votre cage d'inox, de verre et de néons, branché au fil des oscilloscopes, à la plomberie fine des perfusions, à la pompe des souffleries artificielles ; votre corps, ce misérable petit tas de cellules, promis aux dissections, aux microscopes, aux séquenceurs avides de leur secret.

Qui vous croyez-vous ? Une âme immortelle, substance et principe éternels, jetée ici-bas pour son malheur et sa repentance ? Un fantôme de conscience, statue intérieure perchée, comme sur des échasses, au sommet de l'altière colonne de mémoire carottée dans le riche tuf du temps passé et perdu ? Un enchevêtrement unique et original de fibres subtiles, chacune

empreinte du chiffre, de la signature en code exprimable, de votre individuelle identité ? Et tapie au centre, là-haut dans la boîte noire derrière vos yeux, Sa Majesté le Je ?

Et si vous poussez la raison et la foi jusqu'à prendre votre croyance pour le fait et le fin mot de l'être, qu'est-ce alors que votre corps ? Déchet, matière corruptible, support physique d'un sens ou code abstrait infiniment plus glorieux... Chose atroce et griève quoi qu'il en soit, et dont la brièveté scandalise et insulte à notre intelligence. Cette chose obtuse devant laquelle expirent toutes les créations logiques de l'intelligence, avec laquelle elles expirent : un corps singulier. La terreur de son décharnement vous aiguillonne à la désincarnation : ce corps, ce monde, vous n'avez de cesse de vous en défaire, et les échanger contre des fantômes, doublant le monde, doublant les corps. Car ce monde est intenable, les corps y grouillent, éludent notre possession. Notre pauvreté parmi ce foisonnement nous point. Arraisonner ce qui élude : beau programme. Langue, récit, simulacre : donnez-nous chaque jour le moyen de fictions plus puissantes, plus hallucinantes, et qui nous déprennent de notre dépouille. Depuis les borborygmes jusqu'aux hiéroglyphes, depuis les alphabets jusqu'aux octets, jusqu'aux codons, les transductions successives de la Words Words Words Inc. ne cessent de nous promettre à la décorporation finale dans le symbole.

Cette réplique du monde, cette doublure incorporelle qu'à grands frais vous vous composez, vous les désirez indiscernables et seulement plus parfaites, vous les réputez telles en tout cas, et votre désir supplée l'illusion nécessaire. Vous alliez grappiller les raisins de Zeuxis, vous partiez en tournoi, casqué d'un plat à barbe, contre des moulins à vent, vous vous flinguiez pour l'amour d'une Lotte froide, vous vous égailliez d'effroi à l'entrée en gare de La Ciotat du train fonçant droit sur vous... À présent, vous déambulez dans le calque des rues d'une ville virtuelle où vous croyez vivre. Et pour vous représenter dans cet autre monde où vous ne sauriez vous contenter d'être pur regard, vous vous suscitez un double, un avatar, un vicaire virtuel choisi sur catalogue, corps d'emprunt, mannequin prêt-à-porter, prêt-à-surfer. Vos corps de rechange, vos corps virtuels flottent dans le cyberspace : squelette d'octets, ligaments de zéros et de uns, relique dans la chasse de silicium d'une mémoire artificielle. Déjà de lointaines machines vous offrent d'incuber les propriétés – nom, sexe, sexualité, couleur, morphologie... ces pauvres propriétés dégotées à la casse des catégories – que vous aurez sélectionnées pour votre double, et d'accoucher

pour vous le « corps » monstrueux et virtuel accordé aux transports de l'esprit et du sens dont vous êtes affamés.

Lancez-le, cet avatar, parmi les autres avatars, multipliez-vous, vivez vingt vies virtuelles en divers points du réseau. Son nom est légion, son prénom, ubiquité. Suivez les progrès de vos créatures, faites antichambre, faites salon, faites tapisserie, au bal, au musée, au bordel...

Tout cela au mieux en 3-D pour l'heure...

Mais nous n'aurons de cesse de faire sortir ces chimères du cadre de l'écran, de les extrader et amener au milieu de nous. L'hologramme piloté par ordinateur ne saurait tarder. Alors, installé dans quelque chambre noire spécialement aménagée, semonnant devant vous dans l'espace votre fantôme, vous enjoindrez à votre machine de Turing personnelle de donner forme et figure – à défaut de leur pouvoir donner corps, et surtout pour échapper à la tyrannie des corps, des inscrutables corps – à vos extravagances d'outremonde. Vous vous regarderez marcher dans le désert, fata morgana iridescent, nuée de photons tramée par les lasers. Les impulsions galvaniques de votre cerveau, échantillonnées, décodées et interprétées comme autant d'ordres par la diligente servante électronique peupleront la chambre noire de tout l'ameublement nécessaire aux simulations des sens et de l'intelligence. Vous vous contemplerez dans la nuit lumineuse faire l'amour avec quelque autre avatar, résident d'un disque dur des antipodes. En une chambre noire jumelle, de l'autre côté du monde, dans un autre univers en fait, la réplique exacte de votre corps virtuel qui est de verre chatoie, or et pourpre, et jouit, immatérielle, hors de votre présence.

Nos vies seront enfin la congérie de solipsismes rêvée par le vieux Bishop Berkeley, et desquels il n'y a plus ni Dieu ni personne pour composer un univers, même de discours.

Vous serez fou. Mais fou, vous l'êtes déjà, et à lier, dans cet état paradoxal où vous êtes en ce moment, tandis qu'assis immobile vous lisez ces lignes, laissant le langage sur la page fomenter ses fantômes dans la boîte noire de votre crâne. L'hallucination réglée et systématique est votre vœu, et votre seule passion.

En attendant l'avènement holographique, nous nous contentons des ersatz de monde sous vitre auxquels les complaisances de notre œil et de

notre cerveau veulent bien prêter le minimum de vraisemblance. Ne croyez pas que j'y circule pour le plaisir de lier conversation, nouer des relations d'avatar à avatar et filer l'atavisme social et copulatoire. Non, cet autre monde n'est que la réplique de celui-ci, une épure où rien d'inouï ne saurait advenir puisque rien ne s'y peut exprimer qui ne soit programmable, codé par avance. L'imagination n'est pas si grande qu'on y puisse mener des vies inédites. On s'y abandonne tout au plus à sa pente avec un surcroît d'aisance.

Je m'y détends de mes labeurs informatiques habituels qui consistent à programmer des raids dans les bibliothèques électroniques, dans les fonds des bases de données en ligne pour y expurger discrètement de leurs noms propres toutes les copies d'*À la Recherche du Temps perdu* qui s'y peuvent trouver. Solennelles archives, banques austères dont il faut faire sauter les serrures, *percer* les blindages, franchir les murs de feu, désarmer les systèmes de surveillance. Mais les mots sont moins bien gardés que les sous ou les secrets et il est moins dangereux et bien moins fatigant d'introduire dans les chambres de la grande mémoire virtuelle le petit programme tueur de noms qui ira, naïvement, ajourer les œuvres, que de partir, moi, en pèlerinage, rasoir en main, dans les travées lointaines des bibliothèques dispersées de par le monde physique pour y découper dans les pages de papier des copies matérielles innombrables de l'œuvre proustienne des fenêtres innombrables. Trop de trous, trop de traces... Non, cela est même inutile. Bientôt les bibliothèques seront désertes, abandonnées à leur propre incommensurabilité, devenues trop massives, trop vastes : dinosaures momifiés qui n'attireront plus que les fouilles de paléographes. Dans l'éther cybérien cependant, les copies immatérielles de l'œuvre ancienne, instantanément corruptibles, circuleront, et leurs proliférantes duplications aussitôt imperceptiblement corrompues.

Imperceptiblement, certes, car qui saura lire encore quand nos servantes électroniques auront fini de nous dresser à *échantillonner*?

Mais aujourd'hui, lecteur, c'est jour de bal et mon vicaire, pantin pseudonyme et pseudo-corpe, se rend à la rave virtuelle où se retrouvent tous les week-ends, à zéro-trois heures G.M.T., les avatars technohead. Son adresse ? Quelque chose comme www.theatrum-mundi.ait ou peut-être www.bodydouble.inc.

On débarque (par effraction, faut-il le préciser ?) dans un plan d'architecte en 3-D un peu brut de décoffrage. Les algorithmes en sont grossiers ; on a oublié de lisser les courbes. Qu'importe. Il y a des potiches, des divans de tous styles, copiés dans les vitrines des boutiques en ligne, importés dans le cadre, redimensionnés et calés sur la grille perspective... Et partout, des avatars qui se trémoussent, mais bizarrement, comme si la gravité en ce monde virtuel était moindre que sur terre, et tirent après eux sur une musique un peu hachée des ombres démesurées (le réseau sature et bouchonne à tout va quoi qu'on fasse et quelque augmentation de capacité qu'on y apporte ; ironie ultime, les transports d'information incorporelle souffrent des limites du support physique ; la bande passante des fibres, fils, canaux de toute nature où sont lancés les flux de bits peine à assouvir nos faims de simulacres ; le support physique, toujours le support physique... Qui nous en délivrera ?).

Je navigue au joystick, je cause du clavier. Rien que de très usuel. Je ne fais que passer. Trente minutes pas plus : au-delà, adieu l'incognito. Compte à rebours enclenché, je lance le programme pirate « Bal dans la tête » constitué : d'un répertoire des personnages qui paraissent dans la scène finale du *Temps retrouvé*, d'un valet de pied logiciel chargé de les annoncer, sorte d'Ange de la mort virtuelle surnommé B.B. (ah ! l'incroyable habitude d'affubler de petits noms toute chose en laquelle nous investissons ne serait-ce qu'un soupçon de notre trésor d'intentionnalité...), et d'un monocle, espèce de loupe destinée à être pointée sur un avatar quelconque de la rave virtuelle.

Je pointe donc, et clique, verrouillant le monocle bien centré sur la tête de l'avatar, un cercle inscrit dans un cercle. À ce signal, B.B. trompette dans les baffles de l'ordinateur comme au Jugement Dernier, le nom du premier personnage dans la liste, moment sacramentel : « Le petit Fezensac ! » Là, une pression de l'index sur la gâchette du joystick commande à ma bécane la délivrance dans les circuits, en courtes rafales de bytes fonçant à travers modem, ligne, serveur d'accès, réseau, jusqu'au site sur lequel résident les paramètres en quoi se résume ce quartier de l'autre monde, d'un petit programme tueur, sorte de virus kamikaze dont je suis l'auteur, et qui va piquer droit sur le fichier des descriptions des habitants de l'outremonde, pompant au passage dans la mémoire les coordonnées de mon avatar de victime et, fondant sur le petit paquet de données dont celui-

ci est composé, les effacer, pfuitt ! et se vaporiser lui-même en poussière d'électrons.

Dans la mire du monocle, l'avatar se débande, s'évanouit, pfuitt ! poussière de photons dans le grand bal corpusculaire... Au suivant dans la litanie des noms qu'entonne le délicieux B.B., mon fidèle valet de pied logiciel... Le duc de Chatellerauld ! Pfuitt... Madame de Villeparisis ! Pfuitt... Monsieur d'Argencourt ! Pfuitt...

En vingt-six minutes d'intense concentration, j'ai ravagé la rave ultramondaine. Au petit jeu du *Temps perdu et retrouvé*, je suis le temps, le grand Temps qui sans bruit, sans fracas et dans une simple effusion d'électrons dépeuple l'outremonde, nettoie la salle de bal de toutes ses têtes.

Et comme il me reste avant de devoir m'éclipser quatre minutes à tuer, et qu'il n'est rien demeuré à l'issue de mon opération commando que les murs virtuels, meubles hideux, tableaux et pot de fleurs, je m'occupe à déménager les divans de tante Léonie, vaporiser les vignettes numériques basse définition de toiles de maître et, à la toute dernière extrémité, juste avant de me déloger, m'offre de tirer un dernier coup et bingo ! casser le pot.

LOG OFF LOGOS
HIT <RETURN>

OceanofPDF.com

Au heurt syncopé, de rail en rail, des roues, vous revoyez la gare où vous avez embarqué, promise à la démolition, sa grande verrière opacifiée à force de fiente, son ballast roux qui grisonne, la crête de ses voies ternie par un voile de rouille, les trains trop rares – quelques lignes au tableau d’affichage résumant le jour entier – pour le décaper, leurs wagons verts zébrés de filets bruns au gré du ruissellement obstiné des pluies acides, tandis que par la vitre abaissée l’air changeant de la nuit s’engouffre et dans les plis de ses turbulences apporte aux narines du voyageur étendu solitaire sur sa couchette des nouvelles des paysages invisibles à travers lesquels, immobile, il est lancé : prairies condensées en effluves humides, velouté vert des sous-bois, humus, mousses, bords d’eau croupissants, goudron des routes exhalant en vapeur nocturne les vestiges de la chaleur du jour que vous humez encore tandis qu’un train d’autrefois vous emporte dans la nuit où des mondes endormis, muets et clos roulent à rebours de sa fuite, leur lumière venant poindre jusque contre les parois du compartiment obscur, y étirant un vitrail vacillant et momentané qui luit encore après qu’ils ont disparu du pan de ciel noir qu’encadre la fenêtre : embrasements au passage des gares désertes que l’on brûle, étoiles filantes, traits qui cinglent, galopent, balaient, consomment au passage la surface d’une photo noir et blanc affichée sous verre, sous clé contre la cloison et que vous vous acharnez à regarder quoiqu’elle soit invisible dans l’obscurité et illisible sitôt qu’illuminée, obstinément, parce qu’elle vous rappelle le faisceau lumineux fendant l’obscurité de la chambre noire, enluminant d’images mobiles et indistinctes les peaux nues, les étoffes repoussées, aux plis, aux reliefs desquelles tangent, se bombent et anamorphosent sans fin les apparitions exsangues d’un film X auquel faisait écran le roulis des corps enchevêtrés pressés contre le mur du fond, houle d’images inscrutables projetées sur une houle de corps infigurables, l’une par l’autre rendues visibles, corps imaginaire à corps enluminé, l’un l’autre s’annulant, leurs traits s’interférant, et dont le souvenir vous apporte dans ses turbulences l’odeur du corps qui dans la chambre noire a glissé d’entre vos bras au néant, comme bientôt dans l’obscurité du compartiment prochain cette femme que vous regarderez dormir et qui sera morte, dont le sommeil réalise déjà la possibilité du meurtre car vous savez que vous ne serez pas

regardé par elle et puisqu'en fermant les yeux, en perdant la conscience, elle aura dépouillé l'un après l'autre ses différents caractères d'humanité, ne sera plus animée que de la vie inconsciente des végétaux, des arbres, vie plus différente de la vôtre, plus étrange et qui cependant vous appartiendra davantage, si bien que la tenant sous votre regard, sous vos mains, réfugiée, enclose, résumée dans son corps, vous vous donnerez l'impression de la posséder tout entière : sa vie vous sera soumise, exhalant vers vous son léger souffle, dans son sommeil vous pourrez rêver à sa mort et pourtant la regarder, elle dont vous vous répétez le nom, Albertine, au rythme des roues qui courent, Albertine, métal contre métal, Albertine, de rail en rail, percussion, scansion que vous laissez tambouriner à votre cœur et s'approfondir en vous... Vous avez dû vous endormir, au premier instant vous ne savez où vous êtes ni qui vous êtes, tout tourne autour de vous dans l'obscurité, les choses, les chambres, les nuits ; le roulement a cessé, vous êtes étendu solitaire sur la couchette d'un train à destination de quelque frontière qu'il n'atteindra qu'à l'aube ; vous voulez vous lever mais à vos pieds, en face de vous, dans l'encadrement d'une fenêtre, vous voyez une femme, elle est nue, de dos, dans un compartiment inondé de lumière, à quelques centimètres de vous, l'appui de la fenêtre la coupe à mi-cuisses, ses bras qu'on dirait enchaînés par les poignets de part et d'autre à la tringle du porte-bagages dessinent un V, ses longs cheveux mordorés sinuent jusqu'à ses reins, vous devinez derrière son corps et occulté par lui un autre corps, vous voyez une main venir fouiller les plissements de sa chevelure et sa tête lentement se renverser en arrière, nuque ployée jusqu'à l'abandon, un visage paraître de profil et descendre comme au ralenti le long de son corps nu, bouche collée contre lui, vous en suivez la chute lente jusqu'à ce qu'enfin se détournant il se présente à vous de face, les yeux clos : ces yeux clos vous les voyez sans qu'ils vous voient et ne savez plus si vous dormez ou si vous veillez et si c'est le visage de celle que vous avez nommée Albertine qu'éclipse ainsi le corps inconnu... Le tableau si violemment illuminé soudain vacille, se décale vers la gauche, semble glisser dans le pan d'obscurité qui l'encadre : ce corps, ce visage vont s'enfuir, s'engloutir, vous échapper maintenant que le train démarre vous remporter dans la nuit, vous arrache à ce petit pan de lumière jaune découpé dans les ténèbres tout autour et vers quoi voulant le retenir vous tendez les bras, mais les corps glissent, glissent, bientôt ils auront disparu, c'est comme un rideau noir qui se tire, implacable, en travers de cette fenêtre, vous déroband un monde

lumineux, clos à jamais... Avec un long hurlement qui en se rapprochant se décale du grave vers l'aigu, un train a passé tout près, chassant devant lui un front d'air dont l'onde ébranle parois, couchette, vitres, vous ; du canon du P. 38 au bout de votre bras une langue de feu a jailli, les corps, la lumière se sont volatilisés, mais des ténèbres l'éblouissement resurgit, et à nouveau le corps crucifié glisse s'enchâsser, lumineux dans son cadre de matière chaude, translucide... Pourquoi pressez-vous à nouveau la détente ? La vision explose, s'éparpille et s'éteint pour aussitôt du fond de la nuit où elle semblait ensevelie à jamais se déposer à vos pieds, plus rapide, plus furtive, et vous aurez vidé tout votre chargeur contre ce vitrail fugitif sans cesse recommencé, avant que, se retirant comme la frange d'un rideau de théâtre, le dernier wagon d'un train parallèle à celui immobile où vous êtes couché finisse de disparaître, ses deux feux arrière tirant de droite à gauche leur traîne cramoisie en travers de la fenêtre, ouvrant à vos yeux, comme une scène immensément allongée, un sol zébré d'aiguillages luisants à l'obscur clarté qui tombe d'un réverbère unique... Vous voulez vous lever, en finir, aller trouver celle que vous croyiez dormir dans le compartiment adjacent, celle que vous avez cru déchirer de toutes les balles que dans la nuit vous avez tirées contre un mirage, contre un miroir, assassiner son sommeil, fuir dans la nuit, sleep no more...

Quand un coup frappé contre la cloison, puis un second, ébranlent votre cœur, et l'épouvante d'un troisième encore qui retentit, l'emballent battre *dans votre crâne jusqu'à* rompre vos tympanes de ses coups sourds, syncopés. How is't with you, when every noise appalls you? Une secousse, un gémissement métallique, le froissement soyeux de l'air, vous vous sentez glisser dans la nuit et, à la frappe intermittente, saccadée, des bogies coup sur coup au hiatus entre les rails, votre cœur à nouveau défaillir...

*Villa Medici, 1^{er} janvier 1995
Vol AA 44, 14/15 avril 1999.*

*Cet ouvrage a été composé
par l'Imprimerie Bussière
et imprimé sur presse Cameron
dans les ateliers
de Bussière Camedan Imprimeries
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en juin 1999
pour le compte des Éditions Grasset
61, rue des Saints-Pères, 75006 Paris*

OceanofPDF.com

1 Règles, je le sais, nécessaires au bel ordonnancement de notre sociabilité, à son harmonieuse ritournelle, à la persévérance de cette excellente exception française dans l'ordre des rapports entre les sexes, qui nous fait loi d'épicer nos médiocres vies d'un libertinage de convenance par quoi nous prétendons offusquer les fadeurs de notre abjecte sujétion à des mœurs étroites, et qui achèvent de nous écoëurer...

2 C'est accessoirement pour le classicisme de vos jaquettes que je vous ai élu, aussi, épargnez-moi les cache-poussière à rabats, vous ferez des économies et je n'aurai pas à souffrir la vue d'une immonde illustration naturaliste ou abstraite, ou les deux ensemble – de tels monstres voient parfois le jour –, apostée à l'orée de mes belles atrocités.

3 Je dis cacanisez, mais vous laissez le choix de la nuance, Kakanisez viennois ou French LaCancanisez... Je ne sais pour moi quel est le goût du jour...

4 Et pourtant, tout vous recommandait ! Tout conspirait à cet effet ! Quel aveuglement incroyable que le mien, et durable...

OceanofPDF.com